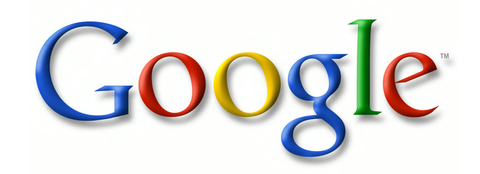
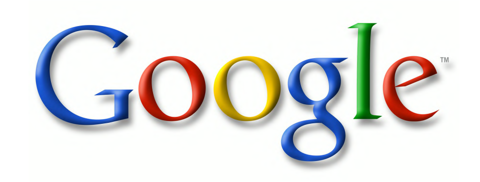
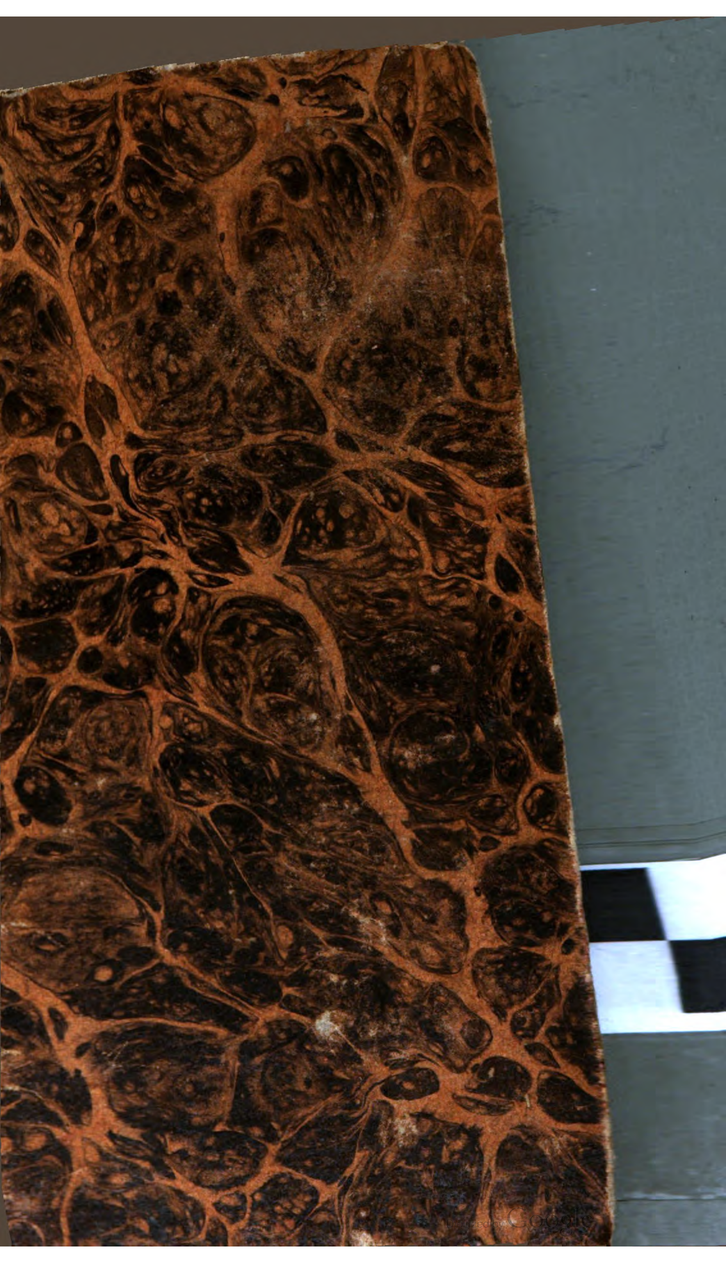
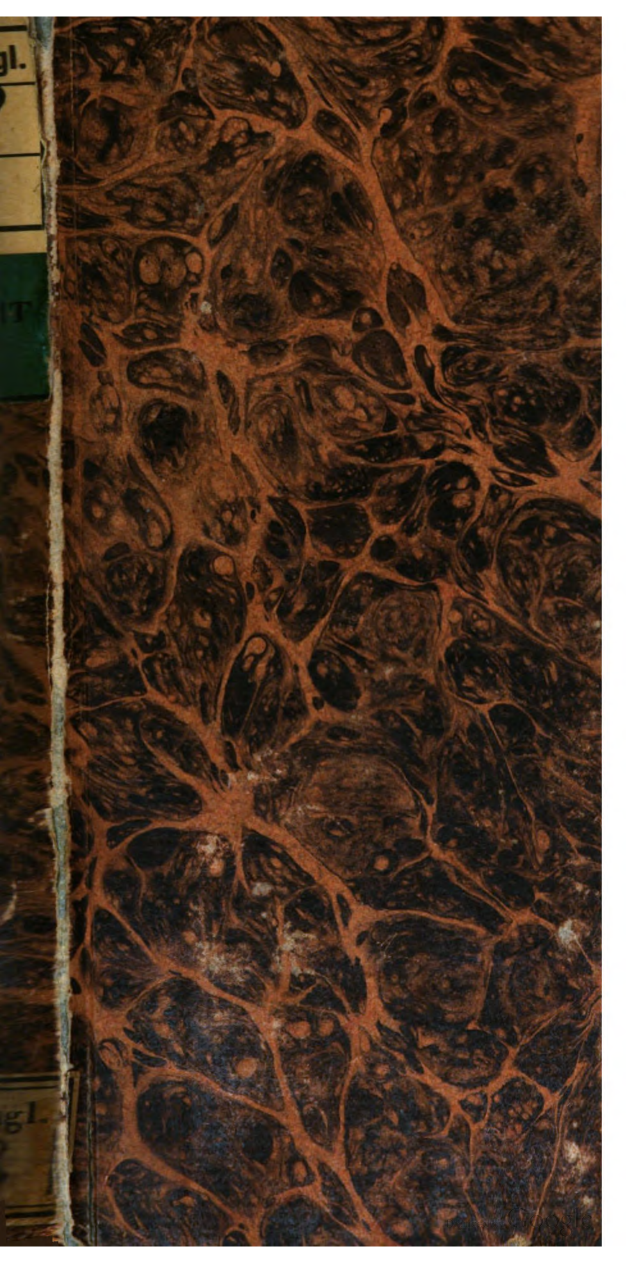
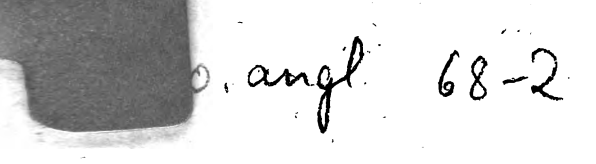














<36625398890018

LA CLOCHE DE MINUIT.

Tom. 2. Chap. 24.



Challiou. Mariage.

LA CLOCHE

DE MINUIT.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Au bureau de librairie, chez H. Nicolle, rue du Bouloy, nº. 56, ci-devant hôtel de la Reynie.

An VI.

LA CLOCHE DE MINUIT.

CHAPITRE XIV.

Telle est la destinée de l'homme. Aujourd'hui naissent les tendres feuilles de l'espérance, demain percent les bourgeons et les fleurs; il brille de tout l'éclat du printems. Le troisième matin, la gelée, la gelée mortelle, au moment où il croit toucher à la maturité, mord sa racine. Il tombe, comme je tombe aujourd'hui.

SHAKESPEARE.

DANS le récit des événemens de sa vie, Lauretta n'oublia pas toutes les particularités de celle de sa mère, que le comte ignoroit. Les détails dans lesquels elle entra pour prouver l'innocence de sa

mère, malgré ses liaisons avec le comte de Cohenburg, l'objet de son premier, de son unique amour, affectèrent beaucoup son père.

« Oh! s'écria-t-il, que ne m'a-t-elle fait connoître l'état de son cœur! Nous serions maintenant, heureux tous les deux; et moi, je serois encore vertueux. »

Un instant de silence suivit cette exclamation. Le comte reprit alors :

« Mai ntenant, mon enfant, écoute le triste récit des malheurs de ton père. Il t'apprendra qu'une mauvaise action conduit insensiblement l'homme le plus heureusement né à des crimes affreux, qui d'abord eussent effrayé son imagination.

» Mon père et sa sœur étoient les seuls enfans du comte de Byroff, gentilhomme allemand, qui résidoit dans une petite terre, environ à vingt lieues de Vienne. Comme la naissance ne donne pas tou-

jours la fortune, l'embarras de ses affaires l'avoit obligé de s'éloigner de la cour.

» Ma tante eut le bonheur de plaire à un marquis italien immensément riche, qui l'épousa, et l'emmena avec lui en Italie.

» Mon père épousa une femme d'une naissance distinguée, mais dont la fortune n'avoit que trop de conformité avec la sienne. Il ne survécut pas un grand nombre d'années à son union avec la bien-aimée de son cœur, et en mourant, il me laissa, ainsi que ma mère, sous la protection de mon grand'père.

» Des malheurs aussi cruels qu'imprévus, avoient insensiblement diminué la petite propriété du vieux comte. A sa mort (j'avois alors dix-huit ans) il me laissa une fortune plus que médiocre ; en conséquence, ma mère et moi, nous résolûmes de vivre retirés du monde, et d'augmenter, par l'économie,

mon petit capital, puisque ma naissance m'interdisoit tout autre moyen.

» Que les préjugés par lesquels nous nous laissons gouverner, sont misérables ! »

» Peu de tems après la mort de mon grand'père, nous reçûmes une lettre de ma tante. Elle nous instruisoit de la mort récente de son mari, qui lui avoit laissé par son testament la plus grande partie de ses immenses richesses. Elle nous invitoit, ma mère et moi, à venir en Italie, demeurer avec elle.

» La terre dans laquelle nous résidions étant une terre de famille, il eut été déshonorant à un gentilhomme, de la vendre. Nous quittâmes l'Allemagne sans donner aucune raison de notre départ.

» Ma tante, la marquise del Parmo, qui demeuroit à Venise, dans un palais magnifique, nous reçut avec la plus franche cordialité, et nous prodigua

toutes les attentions de l'amitié. Ma mère mourut peu de tems après son arrivée en Italie. A sa mort, ma tante parut redoubler de tendresse pour moi; elle me dit qu'elle étoit résolue à ne pas se remarier, et qu'à l'exception d'un petit nombre de legs, elle me laisseroit toutes ses propriétés. Je lui exprimai ma reconnoissance en termes proportionnés à ces magnifiques promesses. Elle ajouta qu'elle m'avoit choisi un gouverneur avec lequel elle désiroit que je voyageasse pendant deux ans, avant de former aucun plan d'établissement dans le monde. Elle connoissoit dès-lors mon attachement pour votre mère, qui avoit commencé peu de tems après mon arrivée en Italie.

» La jeunesse aime la nouveauté. L'offre de ma tante étoit trop séduisante pour ne pas me faire renoncer pendant quelque tems à la société de ma Lauretta. Je me flatai de revenir de mon voyage, plus digne d'elle; car la marquise ayant parlé

mon petit capital, puisque ma naissance m'interdisoit tout autre moyen.

» Que les préjugés par lesquels nous nous laissons gouverner, sont misérables! »

» Peu de tems après la mort de mon grand'père, nous reçûmes une lettre de ma tante. Elle nous instruisoit de la mort récente de son mari, qui lui avoit laissé par son testament la plus grande partie de ses immenses richesses. Elle nous invitoit, ma mère et moi, à venir en Italie, demeurer avec elle.

» La terre dans laquelle nous résidions étant une terre de famille, il eut été déshonorant à un gentilhomme, de la vendre. Nous quittâmes l'Allemagne sans donner aucune raison de notre départ.

» Ma tante, la marquise del Parmo, qui demeuroit à Venise, dans un palais magnifique, nous reçut avec la plus franche cordialité, et nous prodigua

toutes les attentions de l'amitié. Ma mère mourut peu de tems après son arrivée en Italie. A sa mort, ma tante parut redoubler de tendresse pour moi; elle me dit qu'elle étoit résolue à ne pas se remarier, et qu'à l'exception d'un petit nombre de legs, elle me laisseroit toutes ses propriétés. Je lui exprimai ma reconnoissance en termes proportionnés à ces magnifiques promesses. Elle ajouta qu'elle m'avoit choisi un gouverneur avec lequel elle désiroit que je voyageasse pendant deux ans, avant de former aucun plan d'établissement dans le monde. Elle connoissoit dès-lors mon attachement pour votre mère, qui avoit commencé peu de tems après mon arrivée en Italie.

» La jeunesse aime la nouveauté. L'offre de ma tante étoit trop séduisante pour ne pas me faire renoncer pendant quelque tems à la société de ma Lauretta. Je me flatai de revenir de mon voyage, plus digne d'elle ; car la marquise ayant parlé

en ma faveur, au comte Arieno, il avoit immédiatement consenti à ma proposition d'épouser sa fille.

» J'étois absent de l'Italie depuis dix-huit mois, lorsque je reçus de l'intendant de la marquise, une lettre par laquelle il m'informoit qu'elle étoit morte subitement, et que j'étois son seul hétier.

» Je retournai sur-le-champ à Venise, prendre possession de ma nouvelle fortune. J'y étois à peine arrivé depuis quelques heures, lorsque le comte Arieno vint me faire une double visite de condoléance pour la perte de ma tante, et de congratulation pour l'acquisition de sa fortune. Avant de me quitter, il me rappela le contrat verbal passé entre nous, relativement à sa fille. En même tems, il me pria, si je remarquois un changement dans ses manieres, de n'y pas faire attention, parce que je ne ferois que renouveler une douleur profonde qui s'af-

A

foiblissoit tous les jours; et qui avoit pour cause la mort d'une amie intime.

» Je ne fis aucune difficulté de me conformer à ses intentions. Elles me parurent n'avoir d'autre but que la tranquillité de celle que j'aimois. A ma première visite, je fus vivement affecté de l'impression de chagrin répandue sur la physionomie de ma Lauretta. Je m'efforçai de détruire l'effet, sans dire un mot de la cause. Je ne pus m'empêcher de lui observer combien elle étoit changée. Elle pleura, et sûrement elle mésinterprêta mes paroles, comme moi la cause de sa douleur.

» Toutes les fois que je la visitai, je remarquai que son père ne quittoit pas l'appartement. Je connois maintenant la cause d'une conduite qui alors me surprit beaucoup.

» Il savoit combien sa fille le craignoit, et il étoit résolu à prévenir, par sa présence, une explication.

» Maudits soient mille fois les pères, dont la sordide avarice fait ainsi le malheur de leurs enfans! ...

» Je ne voyois jamais le comte Arieno, sans qu'il me pressât de hâter mon mariage, que, par égard pour la mémoire de ma tante, j'avois jugé à propos de différer. Bientôt, cependant, ses argumens, d'accord avec mes propres sentimens, l'emportèrent sur mes scrupules, et je fus uni à votre mère.

» Après la célébration de notre mariage, le comte Arieno insista pour que nous passions au moins deux mois dans sa maison. Je crus alors, comme il me le dit, qu'il ne pouvoit se faire à l'idée de se séparer de sa fille. Je vois aujourd'hui qu'il vouloit la retenir auprès de lui, afin de pouvoir plus facilement veiller sur sa conduite, que sa barbarie lui donnoit lieu de soupçonner.

» J'employai tous les moyens imaginables pour rendre à votre mère son

ancienne gaîté ; mais une triste mélancolie, qu'il me fut impossible de dissiper, s'étoit emparée de son esprit.

» Six semaines après notre union, un jour que je témoignois à Arieno, comme je l'avois déja fait souvent, combien le malheureux état de ma femme m'affligeoit, il m'avoua qu'il avoit des raisons de croire que sa fille me préféroit un indigne rival.

» Ce coup fut terrible ; il troubla mon bonheur et offensa mon orgueil. Tout le mystère de la conduite du comte Arieno me fut à l'instant dévoilé, et je ne vis plus qu'avec mépris le misérable qui avoit ainsi trafiqué de sa fille.

» Il me fit part alors de tout ce qui s'étoit passé avant mon mariage, entre votre mère et le comte Frédéric. Il se prodigua à lui-même des éloges pour la fermeté qu'il avoit montrée dans cette affaire. Ainsi il se vantoit devant moi, d'avoir, par sa lâche imposture, fait le

malheur de sa fille unique et le mien. Furieux de me voir condamné à d'éternels soupçons, je lui reprochai la bassesse de sa conduite. Il m'écouta tranquillement et en souriant, comme un homme satisfait d'avoir rempli ses désirs, et qui se soucie peu du malheur des autres. Lorsque je cessai de parler,

« Qui vous empêche, me dit-il froidement, de vous débarrasser de ce rival? »

« Et comment? Où puis-je fuir? En quel lieu ne peut-il pas me suivre? »

« Tuez-le. »

» Jamais mon épée n'avoit été tirée contre un de mes semblables. Je frémis à cette idée.

» Arieno s'en apperçut, et comme pour finir une phrase qu'il n'avoit pas achevée, il ajouta : — « Ou souffrez patiemment l'infamie que le monde attache justement à un homme, qui ne sait pas venger son honneur outragé. »

» Ces derniers mots me percèrent le cœur.

« Donnez-moi la preuve de vos soupçons, lui dis-je, et à l'instant je lui envoie un cartel. »

« Vous l'aurez cette preuve, soyez-en assuré. » — Après ces mots il me quitta.

» A quel état misérable cette cruelle révélation me réduisit ! Apprendre que j'étois un objet d'horreur pour la femme sur laquelle j'avois placé toutes mes espérances de bonheur, et qui, comme moi, étoit la victime de l'avarice et de l'orgueil de son père !

» Je résolus cependant de souffrir en silence, jusqu'à ce que la preuve promise m'ait été donnée. Tantôt je doutois de la vérité de l'assertion du comte Arieno ; tantôt je craignois de la voir confirmer. Mais quelle que fût l'opinion que j'adoptasse, toujours j'envisageois avec mépris le vil auteur de mes doutes.

» Environ quinze jours après notre dernière conversation sur le sujet de mes inquiétudes, il entra dans mon appartement, une lettre décachetée à la main. Il s'assit et me parla ainsi :

« J'ai annoncé hier matin, que vous et moi nous partirions ce soir pour la campagne, et que nous ne reviendrions pas avant deux ou trois jours. Vous devinerez facilement mon but, lorsque vous saurez, après avoir lu cette lettre, que ce bruit répandu à dessein, a déja produit son effet.

» En même-tems il me remit la lettre. Je la lus. Concevez mon désespoir. C'étoit une invitation de votre mère au comte Frédéric (écrite de sa propre main) de se rendre ce soir même à un rendez-vous chez sa tante.

» Le comte Arieno, quand j'eus achevé la lecture de la lettre, que je parcourus plusieurs fois avant de pouvoir me convaincre que mes yeux ne me trompoient

pas, m'instruisit de quelle manière il l'avoit arraché des mains du domestique, auquel ma femme l'avoit confiée, et des moyens qu'il avoit pris, afin de l'empêcher de retourner vers ses commettans.

» Je l'écoutois sans proférer une parole. J'étois dans un état, dont vous ne pouvez vous faire l'idée. Au moment où j'allois mettre la fatale lettre en morceaux, il se leva précipitamment de son siège, et me l'arracha des mains. »

« Arrêtez! s'écria-t-il. De cette lettre dépend notre vengeance. »

» Il se mit alors à mon secrétaire, et ayant recacheté la lettre, il appella un domestique dont il étoit sûre, qu'il chargea de la porter à celui auquel elle étoit adressée.

» Toujours absorbé dans ma douleur, mon silence ne fut interrompu que par de profonds soupirs, jusqu'au moment où le domestique ayant quitté la cham-

bre, le comte me demanda si j'avois remarqué ce qu'il avoit fait.

» Je lui répondis qu'oui, et je le priai de me dire quels étoient ses motifs pour en agir ainsi.

« Le comte de Cohenburg, répondit-il, se rendra certainement, ce soir, à cette invitation. Il faut nécessairement qu'il passe dans une rue étroite et obscure, pour se rendre chez ma sœur, lieu du rendez-vous. C'est maintenant votre affaire de chercher des agens qui l'attendront dans cet endroit. Il ne sera pas difficile d'en trouver sur lesquels nous puissions compter. — Nous quitterons la ville à l'heure que j'ai précédemment fixée pour notre départ. Ainsi les soupçons ne pourront tomber sur nous, et le sang de votre rival effacera votre déshonneur. »

» J'entendis prononcer ces derniers mots avec des sentimens bien différens de ceux dont j'aurois probablement été

animé, si j'eusse été italien. Lorsqu'il cessa de parler, je m'écriai :

» — S'il mérite la mort, pourquoi craindrai-je de la lui donner moi-même? S'il peut y avoir une excuse pour celui qui verse le sang d'un homme, elle est sans doute pour celui qu'une injure mortelle force à la vengeance. Pourquoi donc alors charger d'un crime la main d'un autre, et en payant le prix du sang, ajouter à mon propre crime ?

» Je fus beaucoup de tems avant de pouvoir faire comprendre à Arieno, accoutumé aux mœurs d'un pays où la vie des hommes s'achète comme celle des plus vils animaux, que je croyois devoir venger, de mes propres mains, ma propre injure, et sur-tout avant de le déterminer, à m'accompagner jusqu'à la petite rue, où devoit passer le comte Frédéric, pour se rendre à son rendez-vous avec votre mère. A la fin il promit de me suivre. Nous partîmes à l'heure indiquée la veille,

par Arieno. Nous nous rendîmes à cheval à une petite maison, située environ à un quart de lieue de Venise; elle appartenoit à un homme qui avoit autrefois été au service du comte; nous laissâmes nos chevaux à cet endroit, et à l'approche de la nuit, nous retournâmes à pied à la ville.

» Nous arrivâmes dans la petite rue environ une heure avant le tems marqué pour le rendez-vous, par votre mère. — Je tirai mon épée, et nous nous plaçâmes à l'ombre d'un portique très-bas. Bientôt nous entendîmes le bruit des pas. —Un homme enveloppé dans un manteau s'avança rapidement vers nous. Arieno me dit tout bas : « C'est lui, c'est le comte lui-même. » — Je m'élançai sur-le-champ vers lui, et en le traitant de scélérat, je lui dis de se mettre en garde. Il donna un coup sur mon épée, avec une canne, qu'il tenoit à sa main, et essaya de passer outre. Mais je reculai de quelques pas, et

je lui passai mon épée au travers du corps. Il tomba. Au même instant, nous entendîmes le bruit de plusieurs voix, et nous courûmes, moi à la maison du comte, et lui à celle de sa sœur, où il s'attendoit à trouver votre mère.

» Quels tourmens n'éprouvai-je pas pendant cette nuit cruelle, au moment où j'entrai dans l'appartement de votre mère ! Elle avoit été reportée de la maison de sa tante, à Venise, sans connoissance. Je me croyois indignement trahi, et cependant ses cris et ses reproches me déchiroient le cœur. — Elle m'avoua son amour pour le comte Frédéric ; mais au nom du ciel, elle jura qu'elle étoit innocente du crime dont son père et moi nous l'accusions. — Ses protestations ne me convainquirent pas ; et cependant je l'aimois à un tel point que je m'efforçai, par toutes les attentions possibles, et par l'assurance d'un pardon sincère et d'un dévouement sans bornes, de lui

faire oublier celui qu'elle avoit perdu.

» Elle ne voulut rien écouter. Je quittai sa chambre, le cœur aussi déchiré que le sien.

» Le lendemain, dans la soirée, pendant que je faisois de nouveaux efforts pour consoler votre mère, on vint m'avertir que le comte Arieno me prioit de me rendre promptement dans son appartement.

» Je m'y rendis sur-le-champ. Il m'apprit en peu de mots que le comte Frédéric nous avoit échappé; que l'homme tué par moi la nuit précédente, étoit le fils d'un des premiers sénateurs; que cinq mille sequins étoient promis à celui qui arrêteroit le meurtrier; et enfin que le sénat avoit prononcé l'exil et la confiscation des biens contre ceux qui, connoissant le coupable, ne le livreroient pas à l'instant entre les mains de la justice.

» Je ne puis vous rendre, et vous ne pouvez concevoir, ce que j'éprouvai

en apprenant que j'avois tué un innocent.

» Maintenant, continua le comte Arieno, que mériteroit un ami qui entreprendroit de vous tirer du danger, dont vous êtes menacé?

» Si j'eusse été arrêté, la mort, je le savois, devoit être mon partage. En ce cruel moment, de toute autre main que de celle du boureau, elle eût été pour moi un bienfait. Mais mourir sur un échafaud! cette idée me faisoit frémir; aussi, je répondis avec empressement: « Tout. »

» Eh bien, reprit-il, je serai cet ami. — Occupons-nous actuellement des moyens: si vous étiez arrêté pour ce crime, vous ne doutez pas que toutes vos propriétés seroient confisquées au profit de l'état.

» J'en suis convaincu, répondis-je.

» Votre vie dépend de votre prompte fuite. Il faut sortir à l'instant des do-

maines de la république. Il est par conséquent impossible que vous puissiez rassembler la valeur de tous vos biens, en si peu de tems. Tout ce que vous laisserez sous votre nom, sera immédiatement confisqué : faites-moi la cession de tous vos biens-meubles, qui forment la plus grande partie de vos richesses. Abandonnez votre terre à la confiscation. Fuyez, tandis qu'il en est encore tems. Je vous ferai passer le prix de tout ce que vous m'aurez cédé, aussi-tôt que je vous saurai arrivé en lieu de sûreté.

» Je fus si sensible à cette offre du comte Arieno, que j'oubliai entièrement sa conduite passée. J'acceptai sa proposition, et je me hâtai de la mettre à exécution, après lui avoir exprimé toute ma reconnoissance.

» J'avois à peine apposé ma signature et mon cachet à l'acte par lequel je cédois tous mes biens-meubles au comte Arieno, que le médecin de votre mère vint

vint nous informer de sa fuite. Le comte parut recevoir cette nouvelle avec indifférence. J'étois trop occupé de mes dangers, pour donner une grande attention au discours du médecin. Je supposai qu'ayant appris que le comte de Cohenburg n'avoit pas été tué, elle avoit trouvé les moyens de se rendre auprès de lui.

» Quelques heures après, je n'étois plus sur les domaines vénitiens, et en moins de quinze jours, j'arrivai à Paris. C'étoit cette ville que j'avois choisie, pour me soustraire aux poursuites du gouvernement de Venise. Plus près, j'eusse craint d'être découvert par ses nombreux espions, et réclamé comme assassin.

» Le lendemain de mon arrivée, j'écrivis au comte Arieno. Je l'instruisis du lieu de ma retraite. Je ne crus pas nécessaire de l'engager à me faire promptement passer des fonds; car il savoit très-bien que je n'avois emporté que l'argent que j'avois sur moi, au moment de mon

départ, et quelques bijoux de peu de valeur.

» Au bout de trois semaines, je reçus une lettre de lui. Elle étoit conçue à-peu-près en ces termes :

« On a découvert que vous étiez l'as-
» sassin du fils du sénateur ; en consé-
» quence, on a confisqué toutes celles de
» vos propriétés qui étoient publique-
» ment connues comme vous apparte-
» nant. Je suis désolé que cette décou-
» verte se soit faite si promptement. Cela
» m'empêchera de vous rendre les ser-
vices que je vous ai offerts ; car, en ma
» qualité de sénateur vénitien, je m'expo-
» serois à la mort, si l'on venoit à décou-
» vrir que je fais passer des secours à un
» homme condamné par les loix. Je ne
» puis donc vous envoyer que des re-
» mercîmens, pour m'avoir, par l'acte
» passé entre nous le soir de votre dé-
» part de Venise, autorisé à toucher une
» somme d'argent qui, sans cela, ap-

» partiendroit actuellement à l'état.

» Indigne sénateur, m'écriai-je, après avoir lu cette lettre infernale, tu observe avec soin en public, les loix de l'état, et tu n'hésite pas à les violer en secret. »

Le comte Byroff se reposa un moment ; puis il reprit ainsi sa narration :

« A quelle situation je me voyois réduit ! Pour toute propriété, quinze sequins, et deux bagues de peu de valeur ; sans aucuns moyens de recouvrer ce qui m'avoit été si bassement arraché ; ne pouvant même chercher à me venger de l'auteur de tous mes malheurs, sans m'exposer au plus grand des dangers ; au milieu d'une ville où j'étois absolument étranger ; sans un ami auquel je pusse avoir recours ; sans une connoissance même, dont la conversation fût du moins une distraction momentanée ; enfin sans espoir de sortir jamais de l'inextricable labyrinthe où m'avoit enfermé, pour sa-

tisfaire son avarice, un homme auquel je n'avois jamais témoigné que de l'amitié !

» Néanmoins, je m'occupai d'abord de ma sûreté. Je savois que si ma retraite étoit découverte, le gouvernement de Venise ne manqueroit pas de me réclamer. Quelquefois je craignois qu'Arieno, pour s'assurer encore davantage ce qu'il m'avoit ravi, n'instruisît le gouvernement de l'endroit où je m'étois retiré, et ne cherchât à se débarrasser, par ma mort, de l'appréhension de me voir un jour rentrer dans des biens qui m'appartenoient légalement. Mais je me rassurai en considérant que dans ce cas-là il auroit à redouter ma vengeance, et qu'il me suffiroit pour le perdre, de déclarer que les biens dont il étoit maintenant en possession, étoient à moi, et appartenoient par conséquent à l'état. Cette réflexion me tranquillisa. Mais à tout événement, sentant que j'étois intéressé à vivre ignoré, je changeai mon costume

contre celui du pays que j'habitois, et je me fis appeller Montville, résolu de rester à Paris ; cette ville me parut être l'endroit du monde où il me seroit le plus facile d'échapper à l'observation.

» Je pris un logement dans une rue obscure de la Cité. Là, mon unique amusement fut de me rendre habituellement dans un café voisin, fréquenté par des jeunes gens qui, sans être d'une naissance distinguée, étoient cependant bien élevés, et jouissoient d'une fortune honnête.

» Tous les soirs ils se rassembloient en nombre plus ou moins grand, dans ce café, pour y jouer aux échecs. J'étois de la première force à ce jeu. Mon accent étranger me fit bientôt remarquer. On me proposa une partie. J'acceptai avec plaisir l'invitation. Ils jouoient très-petit jeu. Sans cela, quoique connoissant mes forces, je n'eusse pas osé m'exposer. Parmi ces jeunes gens, j'en rencontrai d'aussi forts que moi. Quand je

jouois avec eux, j'éprouvois alternativement la bonne et la mauvaise fortune; mais comme mon habileté étoit en général fort supérieure à celle de ceux avec qui je jouois, et que d'ailleurs l'état de ma bourse m'obligeoit à faire plus d'attention à mon jeu que n'en faisoient communément mes adversaires, je me retirois ordinairement avec du bénéfice. Je regardai cet argent comme un bienfait du ciel. Ma situation précaire m'avoit appris à être économe, et au bout de six mois, je me trouvai avoir cinquante louis devant moi. Le premier obstacle levé, je veux dire le défaut d'argent, je m'occupai alors des moyens de découvrir la retraite de votre mère, et de me venger de celui qui avoit détruit le bonheur de ma vie.

» Après avoir long-tems réfléchi sur ce projet, je finis par cette conclusion: — « La mort du comte de Cohenburg me rendra-t-elle le bonheur? — Non.

— Son sang effacera-t-il le sang dont mes mains sont souillées ? — Non. — Puis-je espérer que ma femme sera pour moi, à l'avenir, ce qu'elle auroit toujours dû être ? — Non. — Pourquoi donc chercher celle qui me fuit, et percer d'un nouveau trait une conscience déja blessée, par le meurtre de celui dont la mort ne peut me rendre la tranquillité que j'ai perdue ?

» Une fois convaincu qu'il étoit de mon intérêt de faire tous mes efforts pour oublier celle qui m'avoit été si chère, mon esprit devint plus calme ; car lorsque l'on a une fois adopté une opinion, toutes nos idées semblent ensuite une confirmation des motifs de notre détermination.

Toutes les fois cependant que je songeois à votre mère, au milieu des reproches que je lui adressois, je ne pouvois jamais me défendre d'un sentiment de pitié pour une femme qui avoit été réduite

au désespoir par l'avarice de son père. — Quant au comte Arieno, toutes les fois que je pensois à lui, et malheureusement son image ne se présentoit que trop souvent à mon esprit, j'éprouvois une horreur invincible — « Est-il possible, m'écriai-je, que la terre porte un monstre capable de tant de crimes? » — Il a sacrifié sa fille à son avarice. — Il a trompé l'inexpérience d'un jeune homme pour lui faire épouser sa fille. — Il a armé le bras de ce jeune homme, devenu son gendre. — Il a dirigé ses coups vers le cœur de celui auquel l'amour avoit donné la main de sa fille. — Il a ravi la propriété de ce jeune homme, par une violation de cette foi sacrée, sans laquelle l'homme ne verroit plus dans l'homme qu'un ennemi, et par le même crime, magistrat prévaricateur, il a volé l'état, dont il a solemnellement juré de défendre les droits au péril de sa vie. »

CHAPITRE XV.

Quel tourment ! pas un ami dont la voix vous console. La mort menaçante toujours devant les yeux. Passer les jours et les nuits dans les larmes. Quel tourment !

SPENCER.

Le récit du comte Byroff fut interrompu par le vieux berger qui apporta à nos voyageurs un vase de lait chaud. Le comte le remercia de son attention, et Lauretta après avoir essuyé les pleurs qu'elle avoit donnés aux malheurs de son père, but un peu de lait qui la rafraichit beaucoup. Le comte en fit autant. Le paysan se retira, enchanté des témoignages de reconnoissance que lui prodiguèrent ses deux hôtes. Le comte Byroff reprit ainsi :

« Je demeurois à Paris depuis deux

ans, lorsqu'un jour revenant de me promener, dans un des fauxbourgs de la ville, je fus suivi par deux hommes qui s'introduisirent dans la maison où je demeurois, et montèrent dans mon appartement. Pendant ma promenade, j'avois cru remarquer qu'ils m'observoient. Je me hâtai de leur demander ce qu'ils vouloient de moi. — « Il faut que vous veniez avec nous, monsieur, s'il vous plaît, » dit l'un d'eux. — Et où, messieurs? — Celui qui avoit porté la parole, répondit à cette question, en tirant de sa poche un papier scellé à l'un des coins, qu'il déploya à mes yeux, en me montrant d'une main le cachet. A la vue de ce papier, je pris ces deux hommes pour des émissaires du gouvernement de Venise; mais jugez de mon étonnement, lorsque j'appris que ce papier étoit un ordre de me conduire à la Bastille; en un mot une *lettre de cachet*.

» Les deux hommes me firent entrer

dans une voiture bien fermée ; et bientôt j'entendis baisser le fatal pont-levis qui conduit à cet affreux séjour de désespoir. (*)

(*) Seroit-il encore nécessaire d'avertir que tout ce qu'on va lire est une exagération ridicule? Les lettres de cachet sont une des choses sur lesquelles on a le plus débité d'absurdités en Angleterre comme en France. A aucune époque de notre histoire, il ne s'est commis dans les prisons d'état la millième partie des horreurs qu'on va lire. Il n'est pas douteux que quelques ministres n'aient abusé des lettres de cachet; mais qu'on cite un seul gouvernement où le roi, le sénat et sur-tout le peuple, n'aient pas abusé de leurs droits. Quoi qu'il en soit, toujours est-il certain que depuis l'extinction des ridicules querelles du jansénisme, les lettres de cachet ont été une grâce pour tous ceux contre lesquels il en a été décerné. Je n'en excepte personne ; pas même le *fameux* Mirabeau, l'*honnête* Brissot, le *polygame* Trudon, et ce Manuel, *qui n'aimoit pas les rois.*

Rien n'est beau que le vrai ;
Et cependant ce récit intéresse d'un bout à l'autre ;

» La voiture entra dans la première cour. Dès qu'elle s'arrêta, mes deux gardes me firent descendre et me conduisirent au travers d'une grande cour pavée, entourée de hautes murailles, dans le vestibule de cet immense édifice, dont le sombre aspect m'avoit fait souvent frissonner. Hélas ! j'étois loin alors d'imaginer que j'étois destiné à y gémir si long-tems!

» Après avoir encore traversé deux salles immenses et plusieurs passages obscurs, nous arrivâmes à une énorme porte de fer, qui étoit à l'extrêmité d'un long corridor éclairé seulement par une fenêtre étroite. Cette porte nous fut ouverte par une personne que nous avions

---

c'est que tout y est vrai, excepté le lieu de la scène ; transportez-le à Séville ou à Venise, alors tout sera vrai. Je me serois même permis cette transposition, si la marche géographique du roman, ne s'y fût opposée.

(*Note du traducteur.*)

trouvée dans la seconde salle, et qui depuis nous avoit accompagnés. Je sus par la suite que c'étoit le gouverneur lui-même. On me fit entrer, et la porte fut refermée sur moi. Je me trouvai dans une petite chambre quarrée, dont une table à moitié brisée, une chaise et un matelas composoient tout l'ameublement. Les murailles qui avoient été revêtues de plâtre, étoient dégradées en quelques endroits, et dans d'autres, recouvertes d'une croûte verte qui me confirma dans l'opinion où j'étois de l'humidité de cette prison, car en y entrant, j'avois été saisi de froid.

» Dans cette affreuse solitude, je commençai par me perdre en conjectures sur les causes de mon emprisonnement. En y réfléchissant, il me parut peu probable que le gouvernement de Venise songeât encore à moi, et m'eût réclamé au bout de deux ans. D'un autre côté, quel pouvoit être le motif du

gouvernement sous lequel je vivois, pour me faire arrêter? Il m'étoit impossible d'imaginer l'ombre même d'un prétexte.

» Je n'ignorois pas que souvent sur de légers soupçons, un grand nombre d'innocens avoient été condamnés à finir leurs tristes jours dans les lieux où j'étois enfermé. Mais j'avois toujours pris si peu d'intérêt aux affaires publiques d'un royaume auquel j'étois étranger, que j'étois bien sûr de ne m'être pas permis dans mes conversations, la moindre réflexion.

» Pendant quelques heures, je parcourus ma prison en tout sens, dans cet état d'incertitude, qui est peut-être la plus cruelle de toutes les peines morales. Le soir, une petite portion de pain et d'eau me fut apportée par un homme, qui me parut être un geolier en sous-ordre. Il mit le tout sur la table, et sortit à l'instant.

» La nuit vint ajouter encore à l'horreur de ma situation. Ma prison n'avoit qu'une fenêtre garnie d'énormes

barreaux de fer. Je montai sur une chaise que j'avois placée au dessous, et je vis que ma fenêtre donnoit sur une cour semblable à celle que j'avois traversée.

» Je passai la nuit à me promener dans ma chambre, et à gémir sur ma malheureuse destinée. Le lendemain matin, mon geolier m'apporta la même portion de pain et d'eau que la veille.

» Ainsi s'écoulèrent trois jours, pendant lesquels ma solitude ne fut interrompue que par les visites du matin et du soir de mon geolier. Les deux premiers jours, je lui avois fait beaucoup de questions; mais comme il n'y répondoit jamais que par des signes de tête, accompagnés quelquefois d'un sourire sinistre, je cessai de lui en adresser.

» Le matin du quatrième jour, le gouverneur, suivi de deux gardes, entra dans ma prison. — « Il faut que vous preniez l'air aujourd'hui, me dit-il, sans cela votre santé seroit bientôt altérée. »

— Les gardes me mirent entr'eux deux, et nous suivîmes le gouverneur dans le corridor. Toujours le suivant, nous descendîmes quelques marches, nous traversâmes un étroit passage, et nous montâmes ensuite un escalier de pierre, au haut duquel étoit une porte de fer. Le gouverneur l'ouvrit, et je fus conduit par mes gardes sur une plate-forme d'environ douze pieds quarrés, mais tellement environnée de murs qui la dominoient, qu'on ne pouvoit appercevoir que le ciel.

Les gardes se postèrent chacun à un des côtés de la porte. Le gouverneur s'étoit avancé jusques sur le milieu de la plate-forme. J'allai vers lui, et je le priai de m'instruire des motifs de mon emprisonnement. Il refusa de me répondre, et quitta immédiatement la plate-forme. Les gardes restèrent à leur poste. J'essayai de les engager dans une conversation. Mes efforts furent inutiles. Au

bout d'une demi-heure le gouverneur reparut, et je fus reconduit dans ma prison.

» Tous les quatre jours, j'en fus ainsi tiré pour prendre l'air. Je passai sept mois sans autre consolation.

» A-peu-près à cette époque, un matin, la porte de ma prison s'ouvrit, et je fus d'autant plus surpris de voir entrer le gouverneur et deux de ses gardes, que la veille j'avois été, comme de coutume, conduit sur la plate-forme. Les gardes me mirent entr'eux, et toujours précédés du gouverneur, ils me conduisirent dans une grande salle, où siégeoit un personnage, qu'on me dit être le lieutenant de police. A ses deux côtés étoient assis deux autres personnes. Je fus placé à l'extrêmité de la table autour de laquelle ils étoient. Le secrétaire me fit prêter le serment de ne dire que la vérité. Le lieutenant de police me dit ensuite :

« Vous appellez-vous Montville ? »

« Oui. »

« Est-ce votre véritable nom ? »

» J'hésitai avant de répondre. Il reprit :

« Rappellez-vous que vous avez juré de dire la vérité. Je vous demande si Montville est votre véritable nom ? »

« Non. »

« Quel est votre véritable nom ? »

« J'ai des raisons particulières pour désirer de le cacher. »

« Notez cette réponse exactement, dit le lieutenant de police, en s'adressant au secrétaire. Puis il continua ainsi :

« Etes-vous français ? »

« Non. »

« Vous êtes vénitien ? »

« Non. »

« Ne cherchez point à me tromper ; vous auriez bientôt à vous en repentir. Vous dites que vous n'êtes pas italien ? »

« Je ne le suis point. »

« Mais vous êtes venu de Venise à Paris. »

« Oui. »

« Combien y a-t-il de tems que vous êtes en France ? »

« Trente-deux mois, sans compter les sept que j'ai passés ici. »

« Qu'êtes-vous venu faire à Paris ? »

« Je ne puis vous avouer les motifs qui m'y ont amené. »

« Ils sont donc criminels ? »

« Pourquoi tirez-vous cette conclusion ? »

« Votre devoir, en ce moment, jeune homme, est de répondre et non d'interroger, me dit durement le lieutenant de police. »

» Il parla à l'oreille d'un des hommes qui étoient assis auprès de lui. Ils feuilletèrent un livre ouvert devant eux, et s'arrêtèrent à plusieurs pages. Ils se parlèrent une seconde fois tout bas. Après quoi le lieutenant de police me demanda :

« Quels étoient vos moyens d'existence ?

» Je répondis :

« Quelqu'un m'accuse-t-il de gagner ma vie par des moyens illégitimes ? »

« Je ne vous avertirai point une troisième fois, que vous êtes ici pour répondre, et non pour faire des questions. Quels étoient vos moyens d'existence ? »

« J'ai apporté de l'argent d'Italie. »

» Après plusieurs autres questions de ce genre, qui me parurent en somme fort peu importantes, quoique le lieutenant de police appuyât beaucoup sur quelques unes, je fus reconduis à ma prison, aussi peu instruit des motifs de ma détention que la première fois que j'y étois entré.

Environ deux mois après, je fus conduit une seconde fois dans la même salle. On me fit prêter le serment, comme au précédent interrogatoire, et le lieutenant de police commença par me faire des questions encore plus insignifiantes

que le premier jour ; puis, changeant tout-à-coup de ton, il me dit :

« Vous avez avoué, je crois, dans votre premier interrogatoire, que vous étiez de Venise. »

« Je ne l'ai point avoué, et je répète que je ne suis pas vénitien. »

« Vous avez du moins avoué que vous étiez employé par ce gouvernement. »

« Je ne l'ai point avoué, et cela n'est pas. »

« Vous avez dit formellement que vous étiez venu de Venise à Paris. »

« Cela est vrai. »

« Et que les motifs de votre voyage en France étoient criminels. »

« Vous avez tiré cette conséquence de ma réponse ; mais je n'en suis jamais convenu. »

« Vous refusez donc toujours de déclarer la vérité ? »

« Avant de répondre à cette question, puis-je en faire une moi-même ? »

« Vous ne pouvez nous obliger d'y répondre, quoique nous puissions vous forcer de répondre aux nôtres. »

« Admirable administration de la justice ! » — J'eus ces mots sur les lèvres ; mais je me contins, et je répétai :

« Puis-je vous faire une question ? »

« Vous le pouvez. »

« Quels sont les motifs de mon emprisonnement ici ? »

» Le lieutenant de police et l'homme qui étoit assis à sa droite parlèrent ensemble tout bas pendant quelques minutes. Le premier me dit :

« Vous êtes accusé d'être, à Paris, l'agent et l'espion d'un gouvernement étranger. »

« J'en prends le ciel à témoin, m'écriai-je, cette accusation est fausse. »

« Où sont vos preuves ? »

« Vous les aurez. »

« Le lieutenant de police sourit d'un air de mépris.

» Sûr de mon innocence, relativement à cette nouvelle accusation, je vis avec indifférence cette preuve de la prévention de mon juge, et, certain de n'être pas détenu par ordre du gouvernement vénitien, je ne craignis plus d'avouer un crime commis à Venise, dans l'espoir de me tirer par-là de la dangereuse situation où je me trouvois. En conséquence je racontai de mon histoire, tout ce qui étoit nécessaire pour expliquer et justifier mon séjour à Paris.

» Lorsque j'eus fini mon récit, le lieutenant de police me dit :

« Nous prendrons les informations nécessaires pour savoir la vérité. »

» Il fit un signe à mes gardes, qui me remenèrent dans ma prison.

» Pendant quelque tems je me trouvai comparativement heureux ; car je ne doutois pas que mon élargissement ne fût le résultat des informations. Mais comme il arrive toujours, lorsque l'esprit désire

vivement une chose, et qu'il flotte entre la crainte et l'espérance, je commençai à craindre que le gouvernement de Venise, instruit de ma présente situation, par les informations du lieutenant de police, ne trouvât les moyens de me faire retenir en prison pour le crime que j'avois réellement commis.

» Huit mois se passèrent avant que je fusse de nouveau mandé dans la grande salle. A cette troisième séance, le lieutenant de police me dit :

« J'ai pris toutes les informations nécessaires pour m'assurer de la vérité. Il en résulte que tout ce que vous avez avancé dans vos précédens interrogatoires, est une fable inventée par vous ou par le gouvernement dont vous êtes l'agent, pour expliquer, en cas de besoin, votre conduite suspecte. En conséquence, il ne vous reste plus qu'à vous remettre à la merci de vos juges, en avouant la vérité; autrement vous serez

appliqué

appliqué à la question. Je vous accorde deux jours pour vous déterminer. »

» En réponse à cette sentence, je ne pus que protester de mon innocence, dans les termes les plus solemnels.

» Ils m'écoutèrent sans m'interrompre; mais je vis clairement que leur parti étoit pris, et qu'il étoit inutile d'essayer de les convaincre ou de les attendrir.

» En rentrant dans ma prison, je me jetai sur mon matelas, et au milieu des chagrins dont j'étois accablé, la seule idée qui me faisoit envisager mon sort affreux, avec quelque calme, étoit que cet injuste traitement seroit accepté par celui seul qui lit dans les cœurs; comme une expiation du sang innocent que j'avois versé.

» Le matin du jour fatal, je fus conduit pour la quatrième fois, dans la salle où j'avois été interrogé. Le lieutenant de police me demanda encore une fois si je voulois avouer mon crime.

Je renouvellai les protestations de mon innocence et mes prières. Mais, et mes protestations et mes prières furent écoutées avec une égale indifférence, et je fus traîné dans cet enfer terrestre, où des démons, sous des formes humaines, commettent, en se jouant, les plus épouvantables cruautés.

» D'innombrables instrumens de torture, dont je devois bientôt apprendre l'usage, étoient suspendus aux murailles, et répandus sur le plancher. Dans le fond étoit un feu immense, que malgré son ardeur, deux hommes, dont la sauvage contenance ne formoit pas le trait le moins effrayant de cette horrible scène, étoient occupés, sans relâche, à augmenter, par tous les moyens, l'activité de ce brâsier ardent.

» On me recommanda encore une fois d'avouer, avant qu'il fût trop tard, et je ne pus que répéter, malgré l'incré-

dulité de mes bourreaux, que je n'avois rien à avouer.

» Alors je fus placé dans une espèce de fauteuil circulaire. On me rasa le sommet de la tête. On me découvrit les pieds et la poitrine. Je fus lié fortement sur le fauteuil que l'on approcha du feu, à l'ardeur duquel les parties nues de mon corps furent exposées, tandis qu'on fit tomber, une à une, sur le sommet de ma tête, de larges gouttes d'eau glacée.

» En un instant les douleurs que me causa cet épouvantable contraste de sensations, devinrent si violentes, que je poussai des cris aigus. Le lieutenant de police s'approcha de moi, et me demanda si je voulois faire cesser la question par l'aveu de mon crime.

» Je ne connois pas de moyens que je n'eusse employé, afin de mettre un terme à des douleurs si cruelles. Mais je savois que si, pour les faire cesser en ce moment, j'avouois un crime que je

n'avois pas commis, je ne pourrois plus me rétracter, et que probablement cet aveu m'exposeroit à un traitement plus barbare encore, s'il étoit possible. En conséquence je continuai à protester de mon innocence.

« Au bout d'un quart d'heure, mes souffrances devinrent absolument insupportables. Je conjurai mes bourreaux de me donner la mort. Mes mains et mes pieds étoient liés. J'avois mordu ma langue, et le sang couloit de ma bouche sur ma poitrine. Mais les yeux sur-tout, que l'ardeur du feu avoient presque fait sortir de leur orbite, me causoient d'inexprimables douleurs.

» Heureusement les forces humaines ne peuvent pas supporter long-tems de pareilles tortures. Le médecin de la Bastille, qui étoit présent pour prévenir mes bourreaux du moment où j'aurois souffert tout ce que mes forces pouvoient supporter, ordonna de m'éloigner du

feu par dégrés, [illegible] de faire à l'instant cesser les gouttes d'eau. A peine avois-je été éloigné du feu de quelques pieds, qu'épuisé par la douleur, le peu de force qui me restoit m'abandonna, et encore garotté sur le fauteuil, je m'évanouis.

CHAPITRE XVI.

> Chaque douleur a vingt phantômes qui lui ressemblent. L'œil du chagrin offusqué par les larmes, décompose et multiplie les objets. Vous connoissez ces perspectives qui, vues de face, n'offrent que des traits confus, et qui, regardées obliquement, présentent des formes distinctes et régulières.
>
> SHAKESPEARE.

Lorsque je revins à moi, je me trouvai étendu sur mon matelas. On avoit ajouté à mon lit une couverture ; le médecin, au moment où mes yeux se rouvrirent, me présenta un verre de vin ; c'étoit le premier qui approchoit de mes lèvres, depuis mon entrée à la Bastille,

où l'on ne m'avoit constamment donné pour toute nourriture, que du pain et de l'eau.

» Pendant plusieurs jours, le médecin continua à me rendre des visites; Jeune et vigoureux, au bout d'un mois je commençai à recouvrer l'usage de mes facultés physiques et morales ; mais la foiblesse de mes yeux, dura encore longtems. A peine pouvois-je soutenir la lumière.

» Six mois se passèrent avant qu'on me reconduisit, comme auparavant, sur la plate-forme, pour y prendre l'air, et même alors je ne pus y rester que quelques minutes.

» Les jours succédoient aux jours, les mois aux mois, et j'ignorois toujours si les affreux tourmens que j'avois soufferts, avoient été jugés une preuve suffisante de mon innocence. Comme l'on continuoit à me retenir en prison, je re-

CHAPITRE XVI.

> Chaque douleur a vingt phantômes qui lui ressemblent. L'œil du chagrin offusqué par les larmes, décompose et multiplie les objets. Vous connoissez ces perspectives qui, vues de face, n'offrent que des traits confus, et qui, regardées obliquement, présentent des formes distinctes et régulières.
>
> SHAKESPEARE.

LORSQUE je revins à moi, je me trouvai étendu sur mon matelas. On avoit ajouté à mon lit une couverture ; le médecin, au moment où mes yeux se rouvrirent, me présenta un verre de vin ; c'étoit le premier qui approchoit de mes lèvres, depuis mon entrée à la Bastille,

où l'on ne m'avoit constamment donné pour toute nourriture, que du pain et de l'eau.

» Pendant plusieurs jours, le médecin continua à me rendre des visites. Jeune et vigoureux, au bout d'un mois je commençai à recouvrer l'usage de mes facultés physiques et morales ; mais la foiblesse de mes yeux, dura encore long-tems. A peine pouvois-je soutenir la lumière.

» Six mois se passèrent avant qu'on me reconduisît, comme auparavant, sur la plate-forme, pour y prendre l'air, et même alors je ne pus y rester que quelques minutes.

» Les jours succédoient aux jours, les mois aux mois, et j'ignorois toujours si les affreux tourmens que j'avois soufferts, avoient été jugés une preuve suffisante de mon innocence. Comme l'on continuoit à me retenir en prison, je re-

commençai à redouter d'être bientôt soumis à une nouvelle épreuve.

» Je vais vous rapporter une de ces circonstances qui peut-être ne vous paroîtra pas très-importante, mais dont je ne me rappelle jamais sans un sentiment de plaisir mêlé de douleur.

» Une année s'étoit déja passée depuis mon supplice, lorsqu'un matin, ma fenêtre étant entr'ouverte pour donner de l'air à ma prison, un moineau entra dans ma chambre à travers les barreaux. Il se posa sur la table, et se mit à becqueter le pain qu'on venoit de m'apporter pour la provision de la moitié de la journée. J'avançai vers lui quelques pas, afin de le mieux observer; car dans ma triste situation, tout ce qui occupoit mon attention, me procuroit un instant de bonheur inattendu. Je m'apperçus qu'il me voyoit; je m'arrêtai, de peur qu'il ne s'envolât; mais le pain le retenoit plus

que je ne l'effrayois, et à ma grande satisfaction, il continua à becqueter.

» Son plumage étoit rude et hérissé. Tout annonçoit qu'il avoit beaucoup souffert de l'inclémence de la saison. Il geloit alors très-fort, et depuis quelque tems la terre étoit couverte d'une neige épaisse; aussi s'étoit-il jeté sur sa proie avec une avidité extrême.

» Je le plaignis de ce qu'il avoit souffert, et je partageai son bonheur présent.

» Malheureux oiseau! m'écriai-je, ta native timidité, lorsque les besoins de la nature seront satisfaits, t'exposera de nouveau au froid et à la faim, contre lesquels tu as trouvé ici protection. Mais tu ne seras pas assez sage pour en profiter, et peut-être périras-tu, faute des choses dont tu ne manquerois jamais en restant ici; que ne puis-je te persuader de ma bonne volonté! »

» Enfin plus que je ne puis vous le ren-

dre, je m'approchai davantage de la table. L'oiseau, soit qu'il eût fini son petit repas, soit qu'il fût effrayé de mon approche, s'envola, fit deux ou trois fois le tour de la chambre, en cherchant l'endroit par où il étoit entré, et l'ayant trouvé, il disparut en un instant.

» Te voilà parti, m'écriai-je; jamais tu ne reviendras ici! Et que ne vas-tu pas souffrir! Mais il te reste une consolation: la liberté! La perte de la liberté! tous les maux de la vie sont légers en comparaison. Mais tu n'avois rien à craindre ici; jamais je n'eusse pu me résoudre à te priver de ce premier des biens. »

» Le lendemain matin, à ma grande surprise et à ma grande satisfaction, le petit oiseau revint. Je lui jetai du pain; il le becqueta, se promena en sautant sur le plancher, vola sur la table, voltigea autour de la chambre, et me quitta comme la veille.

» Tous les matins, je recevois la visite

de mon moineau. Il charmoit ma solitude, et je n'avois pas de plus grand plaisir que d'attendre l'arrivée de mon aimable ami. Je lui donnois du pain tant qu'il en vouloit, et je ne négligeois rien pour lui faire perdre insensiblement sa timidité, et le disposer à recevoir mes caresses. Déjà je me flattois qu'il commençoit à me voir sans crainte ; car quelquefois il restoit plusieurs heures avec moi.

» Mais hélas ! le printems revint ; mon petit compagnon, trop semblable à tous les habitans de ce monde, oublia celui qui l'avoit secouru dans l'adversité, et ne revint plus charmer ma solitude. Le printems, l'été et l'automne se passèrent. Je crus qu'il lui étoit arrivé quelque accident, ou bien qu'il ne reconnoissoit plus l'endroit où il avoit été reçu d'une manière si hospitalière. De leur côté, mes persécuteurs gardoient le silence le plus absolu, et je commençai à craindre d'être prisonnier pour la vie!

» L'hiver étoit déja avancé. Un matin que j'étois étendu sur mon misérable lit, occupé, comme de coutume, de tristes méditations, j'entendis le bruit des ailes d'un oiseau; je regardai du côté d'où venoit le bruit, et je vis sur la table mon oiseau, dont je regrettois depuis si long-tems la perte.

» J'éprouvai un plaisir inexprimable; je me levai tout de suite, et je lui émiettai un morceau de pain. Il gazouilla en action de grâces, et il me parut aussi content que moi-même du renouvellement de notre connoissance.

» Pendant tout l'hiver il continua ses visites, comme l'année précédente. J'arrachai de ma table un long morceau de bois, afin qu'il pût se percher. Je le fixai fortement dans deux trous que je pratiquai aux deux murs de ma prison. Souvent il restoit avec moi pendant la nuit, et quelquefois quatre ou cinq jours de suite. Privé de toute communication avec

les êtres de mon espèce, les longues visites de mon petit oiseau me faisoient quelquefois oublier les hommes.

» Au printems, il m'abandonna une seconde fois. Il revint avec l'hiver; il continua ainsi jusqu'à la septième année depuis sa première visite, à être mon fidèle compagnon tous les hivers.

» Vers le milieu du septième, un jour qu'il dormoit perché sur son petit bâton, la tête recouverte de ses aîles, le geolier entra, apportant mon déjeûner. Il apperçut l'oiseau, et avant qu'il m'eût été possible d'arrêter son bras cruel, il étrangla mon innocent ami.

» Dois-je rougir d'avouer que je ne pus retenir mes larmes?

» J'étois sur le point de lui reprocher son atroce barbarie; mais la réflexion me fit bientôt sentir que je ne ferois par-là que m'exposer à la dérision de celui qui venoit de me priver de mon seul amusement, de mon unique consolation. Je

me contentai de le prier de me rendre le corps mort de mon oiseau.

Sans me répondre, l'impitoyable geolier essaya de le jeter par la fenêtre; mais il manqua son coup. L'oiseau frappa la muraille, et retomba dans la chambre. Je m'élançai pour m'en emparer; mais il le ramassa à l'instant, et fut plus adroit que la première fois : il ne me resta pas même la consolation de pouvoir élever un tombeau dans ma prison à mon malheureux ami.

» Le féroce geolier sortit sans dire un mot.

» Je plaçai sur-le-champ ma chaise au bas de la fenêtre, et je montai dessus, dans l'espoir que le corps seroit peut-être resté sur l'entablement. Vaine espérance !

» Je descendis de dessus ma chaise. Debout, et les bras croisés, au milieu de ma chambre, mes réflexions me conduisirent insensiblement à comparer en-

core ma situation présente avec celle de l'oiseau que je pleurois. Je terminai une méditation de plusieurs heures sur ce triste sujet, en m'écriant : « C'est encore toi, petit oiseau, qui est le plus heureux! »

CHAPITRE XVII.

Quel geolier a de l'humanité ?

SHAKESPEARE.

UNE autre année se passa dans la solitude, comme les premières. J'étois depuis dix an~~s à la Bastille.~~ L'habitude m'avoit pour ainsi dire façonné au genre de vie, qui me paroissoit devoir être éternellement le mien.

J'étois toujours traité de la même manière. Quelquefois seulement, on ajoutoit à ma portion accoutumée d'eau et de pain, du lait et du vin. J'étois plus rarement qu'autrefois conduit à la plate-forme. On laissoit habituellement entre mes promenades, un intervalle de huit ou neuf jours.

» Vers ce tems un homme, que je n'avois pas encore vu, m'apporta, pour la première fois, ma portion du matin et du soir, à la place du geolier qui me l'avoit toujours apportée jusques là. Il me parut âgé d'environ vingt-cinq ans. Il étoit grand, fortement constitué, mais d'une physionomie douce, qui ne paroissoit nullement en rapport avec son affreux métier.

» Je laissai passer plusieurs jours. Comme ce fut toujours lui qui revint, encouragé d'ailleurs par son extérieur prévenant, je me hasardai à lui demander si celui qui me servoit auparavant, lui, étoit mort.

» Oh! non, me répondit-il »; et à l'instant il me quitta, comme un homme qui craint d'en dire trop, tandis que tous ses traits exprimoient clairement que ce n'étoit pas faute de bonne volonté de sa part, si notre conversation avoit été si courte.

» Souvent je m'efforçai de l'engager dans une plus longue conférence ; mais je n'en pus jamais tirer que deux ou trois monosyllables par visite. Un jour cependant, que je lui demandai s'il me croyoit prisonnier pour la vie, il jeta un coup-d'œil du côté de la porte afin de s'assurer que personne ne l'observoit, et s'approchant alors de mon oreille, il me dit avec rapidité et à voix basse :

« Ne me questionnez pas davantage, je vous prie; mais fiez-vous à moi. Je suis votre ami. »

» Cela dit, il partit avec encore plus de précipitation que de coutume.

» Ce fut là le premier rayon d'espérance qui, après dix mortelles années, vint éclairer mon cachot.

» Cinq mois se passèrent pendant lesquels ce jeune homme continua à venir deux fois par jour dans ma prison. Je ne revis pas celui qui l'avoit précédé. La

conduite de mon nouvel ami me fit juger qu'il n'avoit pas encore trouvé une occasion favorable de m'entretenir; car il sortoit toujours de ma chambre avec précipitation, oubliant cependant très-rarement de me jeter un coup-d'œil de commisération, qui servoit à entretenir l'espérance dans mon cœur.

» Un soir, après avoir mis mon souper sur la table, il me dit, avec l'air mystérieux dont il m'avoit toujours parlé jusques-là, mais avec l'accent d'un homme qui craignoit plus que jamais d'être entendu :

« Ne dormez pas cette nuit. »

» Je me conformai à cette injonction, et j'attendis, avec la plus vive impatience, l'heure qui devoit m'en expliquer les motifs.

» L'horloge venoit de sonner deux heures, lorsque j'entendis quelqu'un frapper doucement aux barreaux extérieurs de la fenêtre de ma prison, et im-

médiatement après dire d'une voix basse, que je reconnus pour celle de mon nouvel ami : — « Monsieur ! monsieur ! »

» Je me hâtai de placer ma chaise au dessous de la fenêtre, et de monter dessus. Il me dit alors :

« Si je parviens à vous faire échapper de la Bastille et du royaume, voudrez-vous me prendre pour votre domestique ? »

« Dites plutôt pour mon ami, répondis-je. »

« Promettez-moi seulement de ne me pas laisser mourir de faim, monsieur. »

« Non, par le ciel ! répliquai-je, oubliant que j'étois moi-même sans aucun moyen d'existence. »

« Cela suffit, reprit-il. Ne refusez pas de boire tout ce qui vous sera offert, et fiez-vous à moi pour le reste. »

« Boire ! répétai-je. »

» Le jeune homme étoit déja parti.

» Je restai quelques minutes à la fe-

nêtre ; mais il ne revint pas, et je n'entendis plus le moindre bruit. Je quittai alors mon poste, je me jetai sur mon matelas, et je commençai à réfléchir sur ces mots étranges : — Ne refusez pas de boire tout ce qui vous sera offert. » — Le seul sens que je pus y attacher, fut que je devois être empoisonné. . . . .

» Le lendemain matin de bonne heure, j'entendis ouvrir ma prison. Je vis entrer un moine. Il m'ordonna de me mettre à genoux auprès de lui, et après m'avoir recommandé de supporter avec courage, la sentence qu'il étoit chargé de m'annoncer, il me dit que j'étois condamné à mourir le jour même.

» Peu d'heures auparavant, j'eusse regardé la mort, comme le plus grand bonheur qui pût m'arriver ; mais maintenant, avec l'espoir de la liberté, préparé comme je l'étois à recevoir cette sentence, et disposé même à croire qu'elle

entroit dans le plan d'évasion de mon jeune ami, j'éprouvai au moment où l'on me l'annonça, une commotion que je ne puis vous rendre.

» Je crois que mon trouble me rendit service; car je suis bien convaincu, que l'altération visible de mes traits fut si grande, qu'elle eût entièrement dissipé les soupçons du moine, s'il avoit pu en avoir sur ce qui s'étoit passé entre moi et le geolier.

Quoi qu'il en soit, il me dit de me confesser. Séparé du monde depuis près de onze ans, je ne pouvois pas avoir ajouté un grand nombre de fautes à celles que j'avois précédemment commises, et je m'étois confessé de ces dernières le matin du jour où j'avois été conduit à la Bastille. Après m'avoir entendu, le prêtre pria pour moi pendant deux heures. Alors il me fit remettre à genoux, me donna sa bénédiction, et partit.

» A peine étoit-il sorti de ma prison,

que le gouverneur, suivi de deux gardes, et le jeune homme sur lequel reposoit ma dernière espérance, y entrèrent.

» Conformément aux ordres du gouverneur, le jeune homme versa d'une fiole qu'il tenoit à la main, une liqueur noire dans un petit vase. Le gouverneur prit ce vase, me le présenta, et m'ordonna de le boire. Au même instant, les deux gardes m'appuyèrent leurs bayonnettes sur la poitrine.

» Je fis un effort sur moi-même, et je bus. Le vase tomba de ma main, et je levai les yeux pour chercher mon ami. Il avoit quitté la prison. Le gouverneur fit un signe à ses gardes. Ils sortirent. Il les suivit, et je l'entendis refermer la porte sur moi.

» Quel moment d'horreur! incertain si j'avois ou non avalé le breuvage de la mort; dans le premier cas, je voyois devant moi l'effrayant abîme de l'éternité; dans le second, je tremblois en songeant au sort

affreux réservé à mon jeune ami, si l'on venoit à découvrir son stratagême.

» Au bout d'une heure, je commençai à éprouver une grande foiblesse. Je me couchai sur mon matelas, et m'enveloppai dans ma couverture. Je sentis mon sang se glacer dans mes veines. Des gouttes d'une sueur froide tombèrent de mon front. Malgré tous mes efforts, mes yeux se fermèrent, et deux heures après avoir pris le breuvage, que le gouverneur m'avoit présenté, je tombai dans ce que je crus alors le sommeil de la mort! »

Le comte Byroff se disposoit à continuer son récit, lorsque le berger vint l'informer que deux hommes, qui avoient vu son cheval dans l'écurie, avoient déclaré le connoître, et vouloient absolument entrer dans la chaumière pour voir celui auquel ce cheval appartenoit, et que son fils faisoit tous ses efforts, afin de les empêcher d'y pénétrer.

Le

Le comte leva les yeux sur sa fille, sans prononcer un seul mot. Son trouble étoit extrême. Lauretta tremblante, se leva et se jeta au col de son père. Au même instant, ils entendirent distinctement dans la chambre voisine les voix de Théodore et de Kroonzer.

Le comte Byroff se leva, et tirant son poignard de sa ceinture, il se prépara à les recevoir.

Le chevalier se présenta le premier. Le comte s'élança sur lui. Théodore l'évita. Le comte tomba sur le plancher. Son antagoniste appuya le pied sur son corps, et tira son épée en l'appelant scélérat et traître, et en l'accablant de malédictions.

Lauretta arrêta le bras du chevalier, et tombant à genoux à côté du corps de son père, elle s'écria :

« C'est ici qu'il faut frapper, enfoncez cette épée dans mon sein ; mais épargnez, oh ! épargnez mon père ! »

Ses prières et les efforts du comte Byroff ne permirent pas à Théodore de douter que Ralberg ne fût réellement le père de Lauretta. La surprise le rendit immobile. Le comte Byroff s'en apperçut, et profitant de cet instant, par un effort auquel son adversaire ne s'attendoit plus, il se releva sur ses pieds, et s'empara de l'épée de Théodore. Kroonzer tira sur-le-champ la sienne, et se présenta pour défendre le chevalier, tandis que Lauretta, sans songer à elle, uniquement occupée du danger de son père, courut dans toute la chaumière, en la faisant retentir de ses cris, et en appellant du secours.

Théodore s'élança sur ses pas. Sentant alors son propre danger, en se voyant poursuivie de si près, par celui qu'elle redoutoit plus que la mort, elle courut vers le jeune berger, qui étoit hors de la porte de la chaumière, et en joignant les mains, elle lui cria :

« Oh ! sauvez-moi de cet homme ! sauvez-moi, je vous en conjure ! »

Ce jeune homme tenoit encore à la main, le bâton avec lequel il s'étoit efforcé d'empêcher le chevalier et son complice de pénétrer dans la chaumière, et étoit encore tout essouflé du combat inégal qu'il avoit soutenu. Sensible à la voix de l'humanité, ou plutôt à la beauté de sa suppliante, il courut sur Théodore, comme un homme déterminé à vaincre ou à mourir.

Pendant quelques instans, le combat se maintint avec une valeur et une adresse égales. Mais bientôt la force supérieure du chevalier l'emporta sur celle de son adversaire. Lauretta vit son champion étendu sur la terre. Elle perça l'air de ses cris, et tenta une seconde fois de fuir; mais ses forces l'abandonnèrent entièrement, et elle s'évanouit.

CHAPITRE XVIII.

O délices de mon âme ! ô ma joie ! ô mon époux ! ma main sent encore une fois battre son cœur. Encore une fois je le presse dans mes bras ! je revois ses traits ! Je succombe à mon bonheur.

Essex. O suprême félicité ! ma bien aimée ! ô mon trésor ! ma tourterelle depuis si long-tems pleurée ! Oh ! approche encore plus près ! que je sente ton cœur palpiter contre le mien ! mon âme s'élance hors de moi, pour te recevoir ! Tous mes maux sont oubliés. Toutes mes blessures sont guéries. Je jouis sur la terre du bonheur des anges.

Le comte D'ESSEX.

Un baiser brûlant, imprimé sur ses lèvres glacées, rappella Lauretta à la vie. Effrayée, elle ouvrit les yeux ; mais,

grand Dieu ! quel ravissement ! C'étoit Alphonse, son bien aimé Alphonse, qui l'avoit ranimée, pour ainsi dire, par ce baiser. Il étoit debout auprès d'elle.

Transportée de joie, elle l'embrassa. S'élançant alors du lit sur lequel elle avoit été portée, elle courut embrasser son père, puis elle se jeta encore au col d'Alphonse.

Lorsqu'après l'expression mutuelle de leur joie, Lauretta eut appris à Alphonse que le comte Byroff étoit son père, ce dernier raconta à sa fille ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement.

« Nous sommes toujours, dit-il, dans la chaumière des bergers. Kroonzer a été mis en fuite par mes efforts réunis à ceux du vieux paysan. Théodore a été tué par votre mari, d'un coup du bâton que le chevalier avoit d'abord pris au jeune paysan, lorsqu'il l'eut terrassé, et qu'Alphonse lui a ensuite arraché. »

Alphonse alors instruisit Lauretta de la manière, dont, ce matin même, il avoit quitté le château de Smaldart, et étoit, par le plus heureux des hasards, arrivé à son secours, au moment où elle étoit sur le point de devenir la proie de l'infâme Théodore.

Lauretta, encore effrayée du danger auquel elle venoit d'échapper, pressa de nouveau contre son cœur, son libérateur. Alphonse se tournant alors vers le comte Byroff, lui dit :

« Conseillez-moi, je vous en conjure, quelle route dois-je suivre ? où dois-je porter mes pas ? »

« Qui empêche que vous ne retourniez sur-le-champ à votre humble cabane ? »

« Pour y revoir le baron de Smaldart ! ! ! »

« La loi est pour vous. »

« J'aurois moins de répugnance à me représenter devant lui, si elle étoit con-

tre moi. Je ne puis supporter la vue d'un homme dont j'ai fait le malheur, quand je sais qu'il ne lui reste aucun moyen de vengeance. Le baron a toujours aimé Théodore avec la tendresse d'un père, et par conséquent il s'est déguisé à lui-même l'énormité de ses crimes. Il est donc impossible qu'il n'ait pas en horreur celui qui l'a privé de son cher néveu. — Je suis bien convaincu que je n'ai rien à me reprocher. Ainsi je ne puis m'abaisser à demander un pardon dont je n'ai pas besoin. Je partage cependant sincèrement la douleur du baron de Smaldart. Les bontés dont il m'a comblé, me font un devoir de ne pas retourner dans un lieu où ma présence auroit l'air d'un triomphe. Non ! je dois chercher un asyle loin du château de Smaldart. Là, je vivrai ignoré, et je ne renouvellerai pas chaque jour le chagrin de mon généreux bienfaiteur. »

« Mon intérêt, dit le comte Byroff,

me fait souscrire avec empressement à la proposition de quitter cette partie de l'Allemagne. Car, ayant été vu et reconnu par Kroonzer, il est absolument nécessaire, pour ma sûreté, de quitter promptement ce canton. Si vous fussiez retourné à votre dernière habitation, j'eusse été dans la cruelle nécessité de me séparer de ma fille. Si au contraire vous vous éloignez, je puis vous suivre par-tout. »

Le bonheur de sa Lauretta étoit toujours la première des considérations pour Alphonse, et comme il lut dans ses yeux le chagrin qu'elle auroit de se séparer de son père, il s'empressa de déclarer qu'il étoit résolu à ne pas retourner dans le voisinage du château de Smaldart, et à suivre la direction qui paroîtroit au comte la plus sûre.

Cette déclaration d'Alphonse, répandit la joie dans le cœur de Lauretta et de son père. Ce dernier exprima le désir de partir à l'instant même.

Le vieux berger prépara les chevaux. Le comte le récompensa libéralement, et, à la prière d'Alphonse, il lui ordonna d'envoyer un messager au château de Smaldart, rendre un compte exact de ce qui s'étoit passé dans la matinée. Alors ils partirent, en dirigeant leur course, d'après l'avis du comte, vers le nord.

Pendant cette première journée, ils ne s'arrêtèrent que le tems nécessaire pour faire rafraîchir leurs chevaux. Vers le soir, ils arrivèrent à une petite auberge. Le comte Byroff ayant assuré qu'il n'avoit rien à craindre dans cet endroit, ils s'y arrêtèrent.

Dès qu'on les eut laissés seuls, dans une des chambres de l'auberge, Lauretta pria son père de finir le récit des malheurs de sa vie.

Elle ne pouvoit s'expliquer à elle-même la mystérieuse situation dans laquelle, elle l'avoit vu pour la première fois.

Pendant la journée, le comte avoit fréquemment exprimé les craintes les plus vives d'être rejoint, sans donner les raisons de ses craintes. Aussi désiroit-elle ardemment la conclusion d'un récit, qui devoit enfin satisfaire sa juste curiosité.

« Ma fille, répondit le comte Byroff, j'avoue que votre curiosité a dû être fortement excitée, mais des considérations plus puissantes m'obligent en ce moment à différer de la satisfaire. Il faut pourvoir à nos besoins futurs. Il sera toujours tems de nous occuper du passé. »

Il s'adressa alors à Alphonse.

« Avez-vous formé quelque plan pour l'avenir ? »

« Non, répondit Alphonse. »

Après un moment de silence, le comte Byroff reprit :

« Vous m'avez paru préoccupé pendant la journée. J'avois imaginé que vous réfléchissiez sur le parti qui vous reste à prendre. »

« Vos conjectures étoient justes. »

« Faites-moi part de vos idées. »

« Je crains que vous ne les approuviez pas. Toutefois, soyez bien assuré que je ne ferai rien sans votre aveu, et sans celui de ma Lauretta. »

Le comte Byroff le pria de continuer.

« Ma Lauretta, dit Alphonse, vous a sûrement instruit de l'effrayant et mystérieux événement qui.... »

« Elle m'en a instruit, dit le comte en l'interrompant. »

« Je ne puis mourir heureux, que lorsque cet affreux mystère, qui fait de moi un vagabond sur la terre, me sera dévoilé. Je vois sans cesse ces mains sanglantes!!! J'entends toujours retentir à mes oreilles l'arrêt de mon bannissement!!! J'ai voulu triompher de ma douleur. Vains efforts! sans les soins consolateurs de cet ange, qui a daigné s'associer au triste sort d'un malheureux, jamais je n'aurois pu supporter jusqu'ici

ma pénible existence. Ne vaudroit-il pas mieux mettre enfin un terme à mes doutes cruels, à mes incertitudes mortelles, en me rendant dans les environs du château de Cohenburg ? Là je puis espérer de découvrir la vérité, et de savoir si je suis irrévocablement banni de la demeure de mes pères. »

« Sur ce point, répondit le comte Byroff, je ne puis pas vous donner de conseils. Vous n'en devez prendre que de vous-même. »

« Mais, dit Lauretta, qui vous donnera les informations que vous cherchez ? — On ignore certainement la vérité dans les environs de Cohenburg. Autrement, le jeune mineur, fils d'un des vassaux de votre père, en eût eu connoissance. Votre oncle, il vous l'a dit, a quitté le pays. Personne ne sait ce qu'il est devenu, et votre mère est morte. »

» Suivant lui, je suis mort aussi. Il peut donc s'être trompé. — Mais il a dit que

le château étoit désert, et sur ce point il est impossible qu'il ait été trompé. Ainsi en visitant secrètement le château, je ne puis offenser personne. J'aurai soin de garder le plus profond secret sur les découvertes que je pourrai y faire. Je ne sais! mais depuis quelque tems je suis tourmenté du désir de visiter le château.

« Votre parti est donc bien pris, dit le comte Byroff? »

« Si j'avois les moyens de faire le voyage, rien ne m'empêcheroit plus d'exécuter mon projet, puisque vous et ma Lauretta, ne vous y opposez pas. »

« Ce que j'ai d'argent, répliqua le comte, suffit, avec de la frugalité, pour nous faire vivre pendant plusieurs semaines. »

« Demain matin donc, avec l'aurore, je dirigerai mes pas vers les lieux qui m'ont vu naître. »

Ils passèrent le reste de la soirée à

délibérer sur la route qu'ils devoient suivre. Dès qu'ils en furent convenus, ils se retirèrent de bonne heure pour reposer.

Alphonse, l'esprit préoccupé de son importante entreprise, et inquiet du résultat, dormit fort peu. Il se leva à la pointe du jour, et courut éveiller son compagnon de voyage. Le comte ne se fit pas attendre, et le soleil en se levant les vit en route.

Le comte alors, pour satisfaire la curiosité d'Alphonse, recommença l'histoire de sa vie. Parvenu à l'époque où il avoit interrompu son récit dans la cabane des bergers, il continua ainsi : »

« La liqueur que j'avois prise, n'étoit qu'une potion assoupissante, très-forte. Lorsque je revins à moi, le premier objet qui frappa ma vue, fut un homme noir, assis à côté de moi, dans un fossé sans eau, à l'ombre d'une haie. Il faisoit alors presque nuit. L'obscurité ne me

permettant pas de distinguer ses traits ; jusqu'à ce qu'il eut parlé, je ne m'apperçus pas que mon compagnon étoit le jeune geolier déguisé ; et lorsque je le reconnus, je fus quelque tems sans pouvoir lui expliquer mon étonnement de son changement de couleur, et de mon singulier accoutrement. J'étois habillé en femme française du bas peuple.

« Ah ! *monsieur*, s'écria-t-il, au moment où j'ouvris les yeux, que je suis content de vous voir éveillé et hors de cette affreuse prison ! Est-ce que vous ne me remettez pas, *monsieur*, continua-t-il, s'appercevant que je le fixois d'un œil incertain. »

« Je crois te reconnoître, répondis-je ; mais à peine si je me reconnois moi-même.

« Je pensois précisément à cela, lorsque vous vous êtes réveillé. J'ai imaginé de nous déguiser ainsi, afin que nous puissions voyager sans être remarqués, et comme des mendians. Mais

avant tout, *monsieur*, buvez un peu de vin et mangez ce morceau de pain, ajouta-t-il, en tirant de sa poche un flaçon et du pain. Vous jeûnez depuis si long-tems, que vous devez vous sentir foible. »

» J'acceptai son offre avec joie, et au moment où je portai le flacon à ma bouche, il s'écria : « Dieu merci, nous sommes dehors de cette horrible demeure. »

« Comment ? lui dis-je, mais tu n'étois pas prisonnier. »

« Oh ! non, *monsieur* ; mais je souffrois tant pour les pauvres malheureux qui l'étoient, que je n'aurois pu être plus long-tems le témoin de leurs souffrances. Quoi qu'il en soit, nous en voilà dehors, et j'espère pour toujours. — Malheur à nous si nous étions rattrapés ! »

« Mais, mon bon ami, lui demandai-je ; comment sommes-nous sortis ? Comment as-tu pu nous tirer de là tous les deux ? »

« Je vous le dirai dans un autre mo-

ment, *monsieur*. Ne parlons pas davantage de cela, ici. Nous pourrions être entendus. — Jacques Perlet vous dira tout une autre fois. — Mais, *monsieur*, n'allez pas actuellement m'appeller Jacques. — Donnez-moi un autre nom, qui puisse être celui d'un nègre. — Voyons, comment me nommerez-vous, *monsieur*? »

« Eh bien! je t'appellerai Cœsar. »

« Volontiers, *monsieur*, ce nom-là en vaut bien un autre. — Maintenant, *monsieur*, rappellez-vous bien, que vous êtes mon épouse. Vos traits sont très-délicats, et vous pouvez aisément passer pour une femme. Reposez-vous du reste sur Jac,.. — Cœsar, je veux dire, *monsieur*. »

» J'approuvai son plan. Jacques dit alors :

« Je connois dans le voisinage une petite auberge éloignée de la grande route;

il faut nous y rendre. Nous y passerons la nuit. »

» Chemin faisant, je lui demandai à combien de lieues nous étions de Paris.

« Oh! à neuf ou dix lieues, *monsieur*.

« Comment ferons-nous pour sortir de France ? »

« Il fait si obscur, *monsieur*, qu'il m'est impossible de voir si quelqu'un est près de nous ou non. — Je n'ose vous rien dire en ce moment. »

« Je réprimai ma curiosité, et nous arrivâmes en silence à la petite auberge.

» Conformément aux instructions de Jacques, je demandai en français à souper et un lit. Pendant ce tems-là, mon compagnon adressa quelques mots aux personnes qui étoient dans l'auberge, en s'efforçant d'imiter le plus possible le jargon des nègres.

« Je vis avec plaisir que notre stratagême réussissoit à merveille. Lorsque

nous fûmes, comme deux tendres époux, dans notre chambre à coucher, Jacques me pria de m'asseoir, en me disant qu'avant de nous mettre au lit, il falloit absolument qu'il eût une conversation avec moi. La langue lui démangeoit. Il brûloit de me raconter, comment il étoit parvenu à me sauver.

» J'étois, comme vous le supposez bien, très-curieux d'apprendre la manière dont, pendant le tems de mon assoupissement léthargique, j'avois été sauvé de la mort. Je me plaçai sur le pied du lit, et je le priai de commencer. Il s'assit lui-même par terre près de moi, et, ayant appuyé son bras sur le lit, il parla ainsi :

« D'abord, *monsieur*, il faut que je vous dise qui je suis, afin que vous puissiez mieux juger des raisons qui m'ont engagé à entreprendre ce que j'ai fait. — Mon père, *monsieur*, étoit un très-honnête savetier du faubourg Saint-Antoine.

Long-tems il fit fort bien ses affaires. Mais les plus honnêtes gens ne sont pas à l'abri du malheur. Les accidens se succédèrent, et l'obligèrent à emprunter quelques petites sommes d'argent de ses voisins, pour satisfaire aux dépenses de la maladie et de l'enterrement de ma mère. Tout, j'en suis sûr, eût été fidèlement payé, s'il eût vécu. Mais il mourut, le pauvre homme, bientôt après, et il me laissa sans un ami dans le monde, excepté mon oncle Perlet, vieux geolier de la Bastille, et un frère, dont nous n'avions pas entendu parler depuis plusieurs années.

» Fort bien! j'avois été élevé pour l'état de mon père; et, s'il ne m'eût laissé l'héritage de ses dettes avec celui de sa boutique, (Dieu sait que je suis très-éloigné de lui en faire un reproche) j'aurois pu gagner assez bien ma vie; mais ses créanciers me menacèrent de me faire arrêter, si je ne les payois pas, et mon oncle

Perlet, trop avare pour payer, et trop *fier* pour laisser mettre son neveu en prison, quoiqu'il vécût lui-même dans une prison, me prit pour servir sous lui à la Bastille.

Ce nouvel état ne me plaisoit pas du tout. Mais que pouvois-je faire, *monsieur*? Je crus qu'il valoit encore mieux être geolier que mourir de faim; cependant au bout de deux mois, c'est-à-dire à-peu près à l'époque où, pour la première fois, je vous apportai votre portion de pain et d'eau, j'aurois presque préféré la mort à un plus long séjour dans cet horrible lieu. Les choses effrayantes que je vis, les plaintes, les gémissemens et les cris que j'entendis, vous glaceroient le sang dans les veines, vous feroient dresser les cheveux sur la tête, *monsieur*, si j'avois la force et le courage d'entreprendre un pareil récit.

» Je poussai un profond soupir. Jacques continua :

« Ah ! *monsieur*, vous avez aussi été victime de leur diabolique cruauté. »

« Laissons là, lui dis-je, ces tristes souvenirs. »

« Que ne le puis-je, *monsieur*; mais j'en rêverai encore plus d'une nuit, j'ose le dire. — Mon oncle, continua Jacques, avoit une chambre où nous passions ordinairement ensemble la soirée, et comme l'image des malheureux que j'avois vus pendant le jour, me suivoit sans cesse, je ne pouvois m'empêcher de le questionner sur le sort qui leur étoit réservé. Souvent aussi, en écoutant l'histoire de plusieurs de ces infortunés condamnés à périr par le fer ou par le poison, je ne pouvois m'empêcher de songer au sort terrible de leurs persécuteurs, lorsqu'il faudra paroître devant Dieu.

« J'osai un jour lui reprocher la cruauté avec laquelle il traitoit les prisonniers. Il me répondit :

« Jacques, j'aime trop mon roi. Ja-

mais je ne traiterai avec douceur, mets-tôi bien cela dans la tête, ceux qui sont ses ennemis. » — « Mais votre conscience, lui dis-je. »

« Ma conscience ! mon enfant. Le roi est le représentant de Dieu sur la terre. Nous ne pouvons donc faire mal, en obéissant à ses ordres. »

« Dans ce cas là, répliquai-je, combien le roi ne doit-il pas s'efforcer d'être juste, humain et miséricordieux! Car si, comme vous le dites, les consciences de ses sujets sont exemptes de crimes toutes les fois qu'ils obéissent à ses ordres, il s'en suit que le poids de toutes leurs mauvaises actions doit retomber sur sa conscience, et qu'il doit en porter seul la punition. »

« Vous êtes un fou, s'écria mon oncle. Vous n'entendez rien à ces matières. »

» Je ne répondis plus rien; car en vérité, *monsieur*, je ne désirois pas en savoir davantage. J'eus seulement envie de

lui demander s'il prioit le roi à la place *du bon Dieu*. Mais je m'arrêtai, de peur qu'il ne crût que je me moquois de lui, et d'être traité aussi durement que je l'avois déjà été pour de moindres offenses.

» Je ne pus m'empêcher de rire de la philosophie de Jacques. Il rit aussi, et continua :

« *Monsieur*, je désirois tous les jours de plus en plus quitter mon triste état; mais je désespérois presque de pouvoir jamais y parvenir; car je savois fort bien que mon oncle ne me permettroit jamais de quitter la Bastille, pour prendre un autre état, de peur que je ne parlasse de ce que j'y avois vu et entendu. Il ne me restoit d'autre parti à prendre, que de m'enfuir et de m'éloigner de Paris. Mais je n'avois que très-peu d'argent, et je ne me souciois pas de faire cette périlleuse entreprise sans un compagnon.

Quoiqu'il en soit, *monsieur*, j'avois

conçu

conçu pour vous une affection particulière, et vous étiez celui de tous les prisonniers avec lequel je désirois le plus de m'enfuir. Je savois que, si j'étois assez heureux pour y réussir, vous n'en seriez pas plus fâché que moi-même; et il y avoit quelque chose dans toute votre personne qui me disoit que vous en seriez un jour reconnoissant.

» Oh! *monsieur*, que de fois j'ai désiré pouvoir m'asseoir et causer une demi-heure avec vous, afin de vous dire combien je vous plaignois, et combien je souhaitois pouvoir vous être utile! Mais jamais je n'osai. Tous les murs de la Bastille ont apparemment des yeux et des oreilles; car, je ne sais comment cela se fait, il ne se dit rien, il ne se fait rien, que mon oncle et le gouverneur n'en soient instruits. Je faisois souvent des questions à mon oncle sur ce qui vous regardoit. Je sus bientôt que vous étiez un gentilhomme, (presque tous les au-

tres prisonniers le sont aussi,) et que le seul motif de la prolongation de votre emprisonnement, étoit la crainte que vous ne révélassiez les secrets de leur tyrannie.

« Et est-ce par l'ordre du roi, qu'un malheureux et innocent gentilhomme est ainsi traité? demandai-je à mon oncle. »

Il répondit :

« Ce n'est pas la faute du roi, mais de ceux qui l'ont représenté *à sa majesté*, comme coupable de *haute-trahison*. Je vous ai déja dit que vous n'entendiez rien à ces matières. »

» Cinq semaines environ après cet entretien, mon oncle me dit, que m'ayant confié le soin de la moitié des prisonniers, il falloit que je remplisse moi-même toutes les fonctions de cette place, et qu'en conséquence je porterois le lendemain matin une dose de poison dans l'appartement d'un marquis, qui étoit condamné à mort. Je n'osai pas désobéir à

mon oncle. Je savois d'ailleurs que si je refusois, quelqu'un prendroit ma place, et qu'ainsi mon refus ne seroit d'aucune utilité au pauvre malheureux. Ainsi, à l'heure désignée, je suivis le gouverneur dans la chambre du condamné. Tout s'y passa précisément de la même manière que dans la vôtre, le jour où il crut vous présenter votre dernier breuvage. Mais j'en savois plus long que lui, n'est-ce pas, *monsieur?*

» Quand le pauvre gentilhomme eut avalé le poison, le gouverneur sortit. Mon oncle ferma la porte en disant :

« Que personne n'entre ici, jusqu'à ce qu'il soit mort.... »

« Quoi! lui demandai-je, faut-il donc absolument que nous le laissions seul à ce terrible moment? »

« Sans doute, répondit mon oncle; est-ce qu'il a besoin de quelqu'un pour mourir? »

» Le pauvre diable, dis-je, puisse-t-il être bientôt mort ! »

« Oh ! cela ne sera pas long, j'en répons. »

« Après ces derniers mots, mon oncle m'ordonna de m'éloigner de la porte auprès de laquelle j'étois resté, et de ne pas chercher à écouter ce qui se passoit dans la chambre.

» Le soir, lorsque les doubles verroux furent fermés par-tout, il me dit de le suivre. Nous allâmes ensemble dans l'appartement du pauvre marquis. Oh ! *monsieur*, cet affreux spectacle ne sortira jamais de ma mémoire. Ce malheureux gentilhomme étoit étendu mort sur son lit. Sa bouche et ses yeux étoient ouverts. Enfin il étoit si horriblement défiguré, que je me fusse enfui à l'instant même, si mon oncle ne m'en eût empêché en me saisissant par le collet.

« Maintenant, dit-il, il faut porter son corps dans le cimetière, et le brûler. »

» Je fus obligé d'obéir. Nous portâmes le cadavre à l'endroit qu'il m'avoit nommé, où nous trouvâmes une bierre prête à le recevoir.

» Vous croyez peut-être, me dit alors mon oncle, que je viens brûler ce cadavre. Non, non, j'en sais faire un meilleur usage. Jamais je ne brûlerai un corps, tant que je trouverai des acheteurs.

» Il m'apprit alors qu'un chirurgien de la rue *Saint-Etienne-des-Grés*, lui achetoit *ses corps*, pour les disséquer, et comme il avoit le privilège de passer le pont-levis, quand cela lui plaisoit, il les lui portoit toujours pendant la nuit.

» Mais, ajouta-t-il, je vous donnerai les moyens de lui porter celui-ci vous-même; pendant ce tems-là, je brûlerai ici la bierre.

Enfin, *monsieur*, le cadavre fut mis dans un sac. Je prétendis d'abord qu'il étoit trop lourd pour que je pusse le

porter. Mon oncle savoit pertinemment le contraire. Il fallut obéir. Il vint avec moi jusqu'au pont-levis. Il parla à l'oreille de la sentinelle. On me laissa passer.

» Savez-vous, *monsieur*, que je gagerois ma vie, que le gouverneur est de moitié dans cet infâme trafic, car j'ai toujours entendu dire à mon oncle, que personne ne pouvoit franchir le fatal pont-levis, sans une expresse permission du gouverneur.

» Malgré le poids de mon fardeau, je fis tout le chemin en courant, car n'étant pas habitué à me trouver si près d'un mort, je croyois à tout moment le sentir remuer ou l'entendre gémir.

» Lorsque je me fus acquitté de ma commission, je commençai à examiner si je retournerois ou non à la Bastille. Je fouillai dans mes poches, afin de faire le compte de mon argent. Ma bourse étoit restée dans ma chambre. Que faire? sans

argent, je ne pouvois aller bien loin, ce qui m'exposoit à être rejoint et reconduit à la Bastille, peut-être même rôti devant le grand feu de cette grande salle, aux murailles de laquelle tous les instrumens imaginables de torture sont suspendus. Cette idée me fit trembler, et je me mis à courir vers la Bastille à toutes jambes.

» Quand je revis mon oncle, il me donna un écu de six francs sur ses profits, en récompense de ce que j'avois fait, et en me disant qu'il doubleroit la somme la première fois, qu'il étoit déterminé à me donner tous les encouragemens possibles, et que bientôt j'aurois de la besogne. — « Monsieur de Montville, ajouta-t-il, n'a pas long-tems à vivre. »

» Je fus extrêmement surpris et troublé en apprenant cette nouvelle, comme vous pouvez bien le supposer. Il n'y avoit plus de tems à perdre. Je ne fus plus occupé que d'imaginer un plan de fuite

pour vous et pour moi. A la fin, il m'en passa un par la tête, auquel je m'arrêtai, et dont l'exécution fut résolue. Je me plaignis à mon oncle d'un violent mal de dents. Je lui dis que j'y étois très-sujet, et que mon père me faisoit prendre ordinairement du laudanum pour l'appaiser. Je le priai de m'en donner.

» Il m'en donna une petite fiole à moitié pleine, en me recommandant de n'en prendre qu'avec précaution. Je courus à ma chambre, et ayant versé le laudanum dans la fiole qui avoit renfermé le poison donné au malheureux marquis, et que j'avois nétoyée, afin de m'en servir, je laissai tomber celle que mon oncle m'avoit donnée. Elle se cassa, suivant mon dessein. Je retournai vers mon oncle, avec les morceaux dans la main, et, après lui avoir raconté mon infortune, je le priai de vouloir bien me donner une autre fiole.

» Le vieux renard fut pris cette fois,

monsieur, et il m'apporta une dose plus forte que la première.

« J'imagine, lui dis-je, que si je buvois tout cela, je mourrois. »

« Non, répondit-il, il en faudroit deux fois autant. Cela vous feroit seulement dormir pendant deux jours à-peu-près. »

» Je vis par-là que ma première dose m'auroit suffi, pour ce que je voulois en faire ; néanmoins je fus enchanté d'en avoir deux en cas d'accident. Je les cachai avec soin. Le lendemain mon mal de dents étoit passé.

» Le jour de votre mort, *monsieur*, fut fixé. Je trouvai le moyen de me rendre au bas de votre fenêtre, la nuit qui devoit le précéder, et quand je vous dis de ne pas refuser de boire tout ce qui vous seroit offert, ce fut parce que je craignis que la prenant pour du poison, vous ne jetiez la potion que le gouverneur vous présenteroit, et qu'alors vous

ne fussiez forcé de prendre réellement du poison, dont on n'auroit pas manqué d'aller chercher une seconde dose, que je n'aurois eu ni le tems, ni les moyens de changer.

» En quittant la fenêtre de votre cachot, j'allai remplir à moitié une de mes fioles de laudanum. Je ne me rappelai qu'à ce moment, que les fioles de poison étant toujours pleines, je m'exposois à être découvert. En mettant une plus forte dose de laudanum, je craignois de vous tuer; en remplissant la fiole avec de l'eau, j'avois peur que la liqueur ne devînt plus pâle que le poison. Qu'auriez-vous fait à ma place, *monsieur?* Moi, j'emplis ma fiole avec de la thériaque et de l'eau, de manière que pour la couleur, elle fut entièrement semblable à celle qui avoit servi pour le pauvre marquis.

» Le matin, je fus mandé par le gouverneur. Mon oncle me remit la

fiole de poison. Afin qu'il ne pût se douter de la moindre chose, je m'approchai de lui, et je lui dis à l'oreille :

« Cette nuit, je gagnerai deux écus. »

» Il me répondit par un signe significatif. Je suivis le gouverneur et ses gardes. Au détour du corridor qui conduisoit à votre prison, je m'arrêtai un instant, et tirant ma fiole de mon sein, et mettant l'autre à sa place, je fis du bruit avec mes pieds, comme si j'eusse manqué de tomber. Courant alors quelques pas après le gouverneur, et frottant mon genoux : — « Cela vaut encore mieux qu'une jambe cassée, dis-je très-haut. » — Le gouverneur se retourna. Moi, toujours frottant mon genoux, je fis une grimace qui le fit sourire de mon accident supposé. Il poursuivit son chemin, sans le moindre soupçon. »

Nos voyageurs arrivèrent en ce moment à la vue d'une petite maison. Al-

phonse interrompit le récit du comte. Il lui proposa, si toutefois la maison étoit publique, de passer la nuit en cet endroit. Le soleil étoit déja couché. Le comte Byroff agréa sa proposition, et la maison se trouvant telle qu'ils la désiroient, ils y entrèrent pour se reposer des fatigues de la journée.

CHAPITRE XIX.

Déja paroît le matin père de la rosée. Une lumière douce et foible l'annonce dans l'Orient tacheté; mais bientôt la lumière s'étend, se répand, brise, éclaircit les ombres et chasse la nuit qui fuit d'un pas précipité. Le jour naissant perce rapidement, et présente à la vue de vastes paysages. Le rocher humide, le sommet des montagnes, couvert de brouillards, s'enflent à l'œil, et brillent à l'aube du jour. Les torrens fument, et semblent bleuâtres à travers le crépuscule. Le lièvre craintif sort en sautillant du champ de bled, tandis qu'au long des clairières des forêts, le cerf sauvage bondit, et se retourne souvent pour regarder le passant matineux. L'harmonie annonce le réveil de la joie universelle; les bois retentissent de chants réunis. Le berger dispos, réveillé par le chant du coq, quitte son lit de mousse et la cabane où il habite avec la paix. Il ouvre sa bergerie. Il fait sortir

par ordre ses nombreux troupeaux, qu'il mène paître l'herbe fraîche du matin.

THOMPSON.

Le soleil achevera sa route accoutumée, sans avoir rencontré un être aussi malheureux que moi.

OTHWAI.

Le soleil commençoit sa brillante carrière. Le plus léger nuage n'obscurcissoit pas ses rayons. Les goutes de la rosée étoient encore suspendues aux feuilles. Les bois retentissoient des chants de la reconnoissance de leurs habitans ailés, qui saluoient le père du jour. Le calice des fleurs commençoit à s'entr'ouvrir. Déja elles exhaloient les plus doux parfums.

Rafraîchis par le baume vivifiant du sommeil, nos voyageurs se réveillèrent en ce moment. Ravie de revoir son Alphonse, Lauretta partagea la joie universelle de la nature. Alphonse s'efforça de paroître gai ; mais ses efforts furent

sans succès. Lauretta lut dans ses yeux, son inquiétude, et sans avoir l'air de s'en être apperçu, elle tâcha de l'en distraire. Un instant elle crut avoir réussi; mais bientôt Alphonse retomba dans son premier état. Lauretta redoubla ses efforts. Le sensible Alphonse y répondit par le doux sourire de la reconnoissance, et Lauretta fut heureuse.

Ils firent un délicieux repas avec du lait et des fruits, et se remirent en route. Après une courte conversation sur différens sujets, le comte Biroff reprit ainsi sa narration :

— « Fort bien! *monsieur*, continua Jacques Perlet, toute la journée, je fus tourmenté du désir (je savois bien pourquoi) de monter à votre chambre, et de jeter un coup d'œil sur vous. Si j'en avois demandé la permission, elle m'eût été refusée. A tout événement, je crus qu'il étoit prudent de ne pas y aller. La nuit vint. Mon oncle m'appella et m'ordonna

de le suivre à peu près à la même heure que la dernière fois. Jugez un peu de ma frayeur, en traversant le corridor qui conduit à votre chambre. Je m'imaginois que peut-être vous ne seriez pas encore endormi, et je craignois, si vous l'étiez, que la main rude de mon oncle, ou quelque coup malheureux, ne vous réveillassent.

Néanmoins, Dieu merci, nous vous portâmes dans le cimetière, sans accident. Je tremblai un peu, lorsque mon oncle me dit que vous étiez encore chaud. Mais je me remis bientôt, lorsqu'il ajouta que cela ne signifioit rien, et qu'il en avoit porté plusieurs, que le chirurgien avoit encore trouvés à moitié chauds.

» Je vous mis dans le sac, en ayant soin de placer vôtre tête vers l'ouverture, et je partis laissant mon oncle brûler la bierre, et attendre mon retour.

» Au lieu de me rendre chez le chirurgien, je gagnai la porte S. Jean. Dès que je

fus sorti de la ville, je cherchai des yeux une haie un peu éloignée de la route. Derrière cette haie, je déposai mon fardeau. Je vous tirai du sac, mourant de peur de vous avoir étouffé. Je mis la main sur votre cœur. Je sentis avec transport qu'il battoit assez fortement. Sur-le-champ, je vous revêtis de cette coëffe, de ce jupon, de ce bonnet, de ce tablier et de ce mantelet. Je les avois pris à une vieille femme qui fait, à la Bastille, le lit du gouverneur et celui de mon oncle. Je ne les lui ai point volés, *monsieur*, car j'ai mis à la place un demi-louis dans sa cassette. Je parvins à les emporter avec moi, en les attachant sous mon habit, et même sous ma veste. Je dis à mon oncle, que je m'étois ainsi arrangé, afin que mon fardeau ne me blessât pas les épaules.

Lorsque votre toilette fut faite, je m'occupai de mon déguisement. Je retournai mes habits. Je noircis mes mains

et ma figure avec une liqueur que j'avois apportée dans ma poche pour cela. Je jetai alors dans un fossé profond, qui étoit de l'autre côté de la haie, vos habits et le sac; après quoi je m'assis auprès de vous, et j'attendis avec impatience qu'il passât une charette, dans laquelle je pus vous déposer.

» A la pointe du jour, j'entendis le bruit des roues d'un voiture venant de Paris. Je regardai par dessus la haie, et je vis un chariot plein de bagages. Le cocher étoit assis sur un siège assez large pour contenir trois ou quatre personnes. Je lui demandai où il alloit? — « A Dammartin, me repondit-il. » — Alors, toujours dans mon jargon, je lui dis que j'avois avec moi, derrière la haie, une femme malade à la mort, et que je lui donnerois quelque chose s'il vouloit nous conduire au terme de notre voyage, qui étoit sur sa route. Après une courte dispute sur le prix, il consentit à se charger

de nous. Je vous portai jusqu'au chariot, et je vous plaçai sur le siège, en ayant soin de vous tenir fortement, de peur que vous ne tombassiez.

» Nous nous arrêtâmes plusieurs fois en route. Les uns avoient pitié de *ma pauvre femme*, les autres se moquoient *de ce coquin de nègre*. Quelques personnes plus charitables me firent l'aumône, en me recommandant d'avoir bien soin de *cette pauvre âme*. J'achetai sur-le-champ, en leur présence, le vin et le pain que je vous ai donnés. *Le bon garçon*, dirent alors tous les spectateurs; et une vieille femme doubla son aumône.

» Je ne vous descendis pas du chariot de toute la journée, de peur que dans la foule des curieux, quelqu'un ne découvrît l'imposture. La nuit approchoit, et vous ne vous réveilliez toujours point. Nous n'étions plus qu'à une lieue de Dammartin. J'étois dans le plus grand embarras. A la fin, je me rappellai ce

méchant cabaret, qui est à une centaine de pas de la grande route; car une fois dans ma vie, j'ai voyagé jusqu'à Dammartin. Je dis au cocher que je passerois là la nuit, parce que les auberges des villes étoient trop chères pour moi. Il arrêta ses chevaux. Je vous pris dans mes bras. Je lui payai le prix convenu. Nous nous souhaitâmes l'un à l'autre le bon soir, et il repartit.

» J'étois certain, *monsieur*, que vous ne pouviez tarder encore long-tems à vous éveiller. Ainsi je me déterminai à attendre votre réveil, avant d'aller au cabaret. En conséquence, j'entrai dans le premier champ, et ayant remarqué le fossé sans eau, où nous étions lorsque vous vous êtes réveillé, je vous y déposai. Je m'assis à côté de vous, et je me caressai le menton, enchanté du succès de mon plan. Au moment où vous êtes revenu à vous-même, je songeois précisément combien nous ririons tous les

deux, si nous pouvions nous voir ainsi affublés, dans un miroir. »

» Lorsque Jacques eut fini son récit, je le remerciai avec l'accent de la plus sincère reconnoissance. Je louai son adresse et sa présence d'esprit.

« Maintenant, ajoutai-je, il faut immédiatement nous occuper des moyens de sortir du royaume le plus promptement possible; car, quand on ne découvriroit pas que je vis encore, ton oncle te fera certainement chercher. Si tu étois pris, je partagerois ton sort, et nous serions immolés à la vengeance des bourreaux de la Bastille. »

« Vous avez raison, *monsieur;* aussi n'avons-nous qu'un parti à prendre, c'est de nous rendre en toute diligence à votre château. »

» Jugez de l'étonnement du pauvre diable, en apprenant que je n'avois aucun moyen d'existence. Il me croyoit un rang et de la fortune en Italie ou en Al-

lemagne, et il s'attendoit à être libéralement récompensé de ses services. Cependant il supporta cette triste nouvelle avec courage, et il me tira des larmes des yeux, lorsqu'après un instant de réflexion, il s'écria :

« Eh bien! *monsieur*, si vous eussiez été riche, vous auriez, j'en suis sûre, pris soin du *pauvre Jacques ;* vous ne l'êtes pas, Jacques aura soin de vous, tant que cela sera en son pouvoir. La moitié de cet argent est à vous, ajouta-t-il, en tirant son petit trésor de sa poche, et en le jetant sur le lit. »

» Après une longue délibération, nous résolûmes de gagner l'Allemagne, toujours sous notre déguisement actuel. Nous n'eûmes d'autres raisons de cette détermination, que la nécessité où nous étions de sortir promptement de France. Le lieu de notre retraite nous étoit absolument indifférent; car je connoissois l'impossibilité de rentrer dans ma terre

grêvée de dettes, et depuis long-tems abandonnée.

» Le lendemain matin nous partîmes. Au bout de dix jours, nous arrivâmes en Allemagne, bien fatigués, mais sans accident. Pendant toute la route, la conversation de Jacques roula uniquement sur deux sujets : la crainte d'être poursuivi et rattrapé, et son désir de savoir dans quelle partie de l'Empire demeuroit son frère, qui avoit quitté Paris depuis quatre ans, avec un homme que personne ne connoissoit. On savoit seulement qu'ils étoient partis ensemble pour l'Allemagne.

» C'étoit un paresseux, continua Jacques. Il aura pris un genre de vie conforme à ses goûts ; et *pardi* l'état qu'il a quitté faisoit cependant bien son affaire ; car il n'y a pas de plus doux métier que celui d'un valet-de-chambre de marquis. Cela lui convenoit. Il avoit de beaux habits, il avoit l'air *d'un singe poudré*. J'aurois pu à son départ avoir sa place ; mais

j'ai préféré à cette vie molle, un travail rude et fatiguant. Vous voyez comment j'ai été récompensé de mon honnêteté; mais laissons cela, le mal est passé. Cela ira mieux dans la suite. Quoi qu'il en puisse avenir, *monsieur*, vous me trouverez toujours de bonne humeur.

» La philosophie du bon Jacques me consola, me donna du courage, et je résolus de me laisser entièrement diriger par un homme qui supportoit si gaiment le malheur. Je l'instruisis de ma détermination.

» Alors il me proposa de diriger notre route vers la capitale de l'Empire.

« Je suis un excellent ouvrier, me dit-il, et il est impossible que dans une aussi grande ville, je ne gagne pas de quoi nous faire exister. »

» A notre arrivée en Allemagne, Jacques profita du premier ruisseau un peu écarté de la route, pour changer la couleur de sa figure et de ses mains;

mains ; mais il se passa plusieurs jours avant qu'il pût faire entièrement triompher l'ivoire de l'ébène ; cependant, quand il eut retourné ses habits, son extérieur redevint décent. A la première ville, il m'acheta un habit et un chapeau, et je changeai de sexe, comme la première fois, derrière le premier buisson que nous rencontrâmes à la sortie de la ville.

» Ces nécessaires acquisitions une fois faites, il ne resta plus dans la bourse de Jacques qu'un louis d'or et deux écus de six francs. En conséquence, par économie, nous résolûmes d'acheter du pain et du fromage, afin de pouvoir faire en route nos repas sous un arbre ; et comme nous étions alors au milieu de l'été, nous convînmes aussi de coucher en plein air, ou dans les granges que nous trouverions ouvertes.

» La nécessité réconcilie avec les choses qui paroissent les plus insupportables

à ceux qui ne les ont jamais éprouvées ; pour moi, le plaisir de la liberté me fit oublier la fatigue de notre longue et pénible route, et Jacques ne manquoit jamais de me déclarer, au moins une fois par jour, qu'il aimeroit mieux dormir dans un fossé fangeux, en plein air, que sur un lit de plumes, à la Bastille.

» Voyageant un jour par un beau clair de lune, le château en ruines où vous fûtes prisonnière, Lauretta, attira notre attention. Ses ruines sembloient annoncer qu'il n'étoit pas habité. La porte étoit ouverte ; nous entrâmes dans la cour, et sans rien observer davantage, nous résolûmes de passer là la nuit.

» Nous nous étendîmes tous les deux dans un coin de la cour, et nous nous disposions à dormir, lorsque les sons retentissans d'un cor-de-chasse, éveillèrent notre attention. — Nous écoutâmes sans dire mot. — Au bout de deux minutes,

un homme, sortant d'une partie plus éloignée de ce vaste édifice, entra dans la cour, et s'avançant vers la porte, il cria en dehors : « Entrez, il n'y a rien à craindre. » Sur-le-champ, nous entendîmes le bruit des pas de plusieurs chevaux qui s'approchoient de la porte. Les hommes qui les montoient, en descendirent, et entrèrent dans la cour, en parlant confusément. La première phrase que j'entendis distinctement, et qui me donna l'explication de cette étrange aventure, fut celle-ci : « Maudit soit mille fois cette misérable route ! il n'y a rien à y faire ; il n'y passe pas une âme ! »

» Au même moment, un autre homme sorti de l'intérieur du bâtiment, parut dans la cour, une lampe à la main. Jacques aussi-tôt s'élança d'auprès de moi, et courut à cet homme ; il jeta ses bras autour de son col, en s'écriant :

« Ah ! mon frère, je vous retrouve ! ah ! mon cher frère ! mon cher frère ! »

» Emporté par la tendresse fraternelle, Jacques avoit fait tomber la lampe des mains de son frère ; elle s'éteignit. Tout rentra dans les ténèbres. Soit surprise, soit crainte, il se fit un silence général, jusqu'à ce qu'on eût apporté dans la cour une nouvelle lumière. Aussi-tôt qu'elle parut, Jacques revint à moi, en courant, et en criant à son frère, que j'étois son ami, son très-bon ami.

» Les bandits (car tels étoient les habitans de ce château) m'entourèrent sur-le-champ. Je me levai, et je commençai à nous excuser de nous être ainsi introduits dans leur habitation, en les instruisant de notre malheureuse position. Jacques termina le récit, en leur disant que nous nous étions échappés de la Bastille.

» *Ennemis déclarés de la tyrannie*, les bandits nous invitèrent à entrer dans la partie du château qu'ils habitoient, et à partager leur souper, pendant le tems qu'on prépareroit nos lits.

Je les remerciai de leur confiance, et ils nous conduisirent dans une grande salle, où je trouvai un repas magnifique. Je mangeai par complaisance pour mes hôtes. La variété des mets, à laquelle Jacques n'étoit pas accoutumé, augmenta encore son appétit naturel.

Après le souper, on me pria de raconter mes aventures. Jacques avoit excité leur curiosité, en parlant sans cesse de la Bastille et de notre fuite. Quoique j'eusse préféré d'aller me coucher, je ne pus me dispenser de les satisfaire.

Lorsque mon histoire fut finie, le chef des bandits se leva, et me prenant la main :

« Nous sommes vos frères en affliction, me dit-il; la plupart de ceux qui sont ici, ont été chassés de la société des hommes par la barbarie des hommes; mais il n'est aucun de nous que le malheur ait rendu inhumain. Jamais le voyageur que nous dépouillons, n'est maltraité par nous.

— Jamais nous ne manquons de secourir le pauvre. Les riches seuls sont notre proie. — Les malheureux sont nos frères. Vous êtes malheureux, nous vous recevons comme un frère. Enfin, voulez-vous rester parmi nous, et vivre libre loin du despotisme des tyrans, et de la méchanceté d'un monde envieux, soumis uniquement à nos loix, aux loix de l'honneur ?

— Fort bien dit, notre capitaine, s'écria Jacques en se levant : *l'honneur parmi les voleurs*, c'est un vieux proverbe de mon père ; de tout mon cœur, je m'engage à servir sous vous. »

« Pendant mon récit, Jacques n'avoit cessé de boire de l'excellent vin dont la table étoit couverte, et comme il en avoit pris une dose un peu trop forte, c'étoit le vin, plutôt que son courage, qui lui avoit inspiré ces derniers mots. Le capitaine s'en apperçut. Il ordonna à son frère de le conduire au lit qui lui

étoit destiné ; mais Jacques promit de ne plus boire un seul verre de vin, et de ne plus dire un mot, si l'on vouloit lui permettre de rester à table aussi longtems que son *cher maître*.

» Pendant cette petite altercation, entre le capitaine et Jacques, j'avois eu le tems de réfléchir sur le discours du premier. Il me parut être l'apologie d'un genre de vie que l'orateur lui-même trouvoit coupable, et qu'il étoit forcé de suivre par la nécessité, plutôt qu'un éloge qui dût m'engager à l'embrasser. En conséquence, je demandai la permission de réfléchir sur ses propositions jusqu'au lendemain matin. On me l'accorda sans difficulté ; alors Jacques et moi, nous nous retirâmes, Jacques assurant toujours le capitaine qu'il étoit résolu à servir sous lui ; mais à peine il fut au lit, qu'il oublia sa valeur et ses promesses dans un profond sommeil ;

et qu'il me laissa à mes seules réflexions.

» Je passai la plus grande partie de la nuit dans l'indécision sur le parti que je devois prendre. L'idée de m'associer à des voleurs, me révoltoit; mais je sentois encore une plus grande antipathie à rentrer dans ce monde, dont j'avois déja éprouvé toute la perfidie; à la fin, je me déterminai à accepter l'asyle qui m'étoit offert.

» Le lendemain matin, lorsque Jacques s'éveilla, il avoit entièrement oublié les événemens de la veille. Tout effrayé, il me réveilla, en me demandant si nous avions été reconduits à la Bastille. Son frère entra en ce moment, et m'évita la peine d'une plus longue explication; car dès qu'il l'apperçut, Jacques se rappela où il étoit.

» Je me hâtai de faire part au capitaine de ma résolution. Je reçus ses fé-

licitations, ainsi que celles de tous mes nouveaux camarades.

» Le capitaine, alors, se tourna vers Jacques, et lui rappela sa promesse.

« Celui-ci, tout étonné, lui demanda de quoi il s'agissoit. »

« De devenir l'un des membres de la société à laquelle j'ai l'honneur de présider, répondit le capitaine. »

« J'ai promis cela, moi ! »

« Oui, vous l'avez promis. »

« Et bien, je tiendrai ma parole; et si vous voulez me nourrir et m'habiller, je serai pour rien le savetier de la société. »

» Son frère se joignit à moi pour appuyer sa demande, et sa franche gaité, plutôt que toute autre considération, lui obtint la majorité des voix.

CHAPITRE XX.

Oui, oui, c'est elle, cette petite croix; je la reconnois.

[illegible]

» La nuit précédente, la figure de ceux des bandits qui avoient été en course, étoit peinte de différentes couleurs, comme ils avoient coutume de le faire toutes les fois qu'ils sortoient pour quelque expédition. Le lendemain ils parurent sous leurs traits naturels, et Jacques reconnut dans la personne de Kroonzer, l'homme avec lequel son frère avoit quitté la France. Je vais vous le faire connoitre en peu de mots.

» Kroonzer est fils d'un allemand et d'une française; il a presque toujours

demeuré en France. Ses parens étoient de ces faiseurs de tours, de ces escamoteurs, qui vivent de l'argent qu'ils attrapent au peuple crédule et ignorant. Ils avoient soin de ne rien faire contre le texte précis des loix ; et par ce moyen, s'ils ne valoient pas au fond beaucoup mieux que des voleurs, du moins ils faisoient un métier moins dangereux.

Ce genre de vie eut bientôt initié Kroonzer dans tous les tripôts de Paris. Le hasard lui fit faire connoissance avec les bandits, auxquels il fut bientôt très-utile. Tous les ans il fait des voyages en France, où il trouve le moyen de vendre avantageusement les bagues, les montres et les autres bijoux de prix, qu'ils ont dérobés pendant l'année. Avant qu'ils s'associassent Kroonzer, tous ces objets étoient pour eux de peu de valeur. Aucun d'eux n'osoit s'exposer à aller lui-même les vendre.

« Ce fut dans un de ces voyages à

Paris, que Kroonzer fit connoissance avec le frère de Jacques. Le croyant une bonne acquisition pour la société, il l'avoit engagé à venir avec lui en Allemagne par de fausses promesses, et il ne lui fit connoître la vérité, qu'en le présentant à ses camarades. Le capitaine reprocha à Kroonzer son imprudence, et lui défendit de renouveler jamais cette dangereuse expérience. Heureusement pour les bandits, Guillaume Perlet étoit digne de la confiance que Kroonzer lui avoit témoignée; car préférant tout au travail, son nouveau genre de vie lui plut extrêmement.

» Le capitaine me traita avec une grande bonté, et des attentions que ma santé rendoient nécessaires; car le passage soudain d'une inactivité de onze ans, à l'extrême fatigue que j'avois éprouvée pendant les derniers vingt jours, m'avoient réduit à un état d'excessive foiblesse.

» Durant la première année, on n'exigea rien de moi, que ce que je voulois bien faire pour mon amusement. Et pendant tout le tems que je demeurai parmi les bandits, c'est-à-dire, à-peu-près huit ans, je ne fus assujetti qu'aux veilles du soir et de la nuit.

» Les veilles du soir avoient pour objet, de repondre au corps-de-chasse, dont les bandits sonnoient au retour de toutes leurs expéditions, afin que si pendant leur absence, les officiers de justice étoient entrés dans leur repaire, ils pussent en être avertis assez à tems pour n'être point arrêtés chargés des dépouilles, qui eussent été des preuves irrécusables de leurs crimes.

» Tous ceux qui n'alloient point en course veilloient alternativement pendant la nuit, deux heures dans la cour du château, afin que la société ne fût pas surprise endormie.

» Les six premières années de ma rési-

dence parmi les bandits, il ne se passa rien de remarquable, et comme je n'étois pas forcé à aller en course, je me croyois moins coupable que les autres, et me trouvois comparativement assez heureux. A la fin de la sixième année, le capitaine mourut.

» On ouvrit immédiatement un scrutin pour lui nommer un successeur, et la majorité des suffrages tomba sur Kroonzer.

» Trois mois après sa nomination, revint l'époque où il avoit coutume d'aller en France. Comme personne n'étoit aussi propre que lui à cette expédition, il voulut absolument, malgré sa nouvelle dignité, continuer à s'en charger. En conséquence, il désigna un de ses camarades pour faire les fonctions de capitaine jusqu'à son retour, et il partit.

» Le tems de son absence fut marqué par un événement assez important,

la mort de Guillaume Perlet. Pendant quelques semaines je ne fus occupé qu'à consoler Jacques, et à l'empêcher de passer les bornes d'un chagrin raisonnable. Il me déclara plusieurs fois, que sans la crainte de me laisser seul dans ma présente situation, il n'auroit pas voulu survivre à son frère.

» A l'époque accoutumée, Kroonzer revint. Il amena avec lui le chevalier Daignon.

» Kroonzer avoit une soif désordonnée de l'argent. Cette passion l'entraînoit souvent dans des démarches, dont il avoit ensuite à se repentir. Mais il avoit trop de ce que les bandits appellent l'honneur, pour exposer la sûreté de ses camarades. Il savoit que dans cette circonstance, il avoit commis une extrême imprudence. En conséquence, lorsque Théodore se fut retiré pour se coucher, (personne n'ayant le droit de questionner le capitaine), nous ignorions pour

quel motif il avoit introduit Théodore parmi nous) il avoua avec candeur la faute qu'il avoit commise, et nous pria de lui donner nos avis.

« Pendant mes voyages à Paris, nous dit-il, j'habite presque continuellement les maisons de jeu. Ce fut là que je vis souvent le chevalier. Je lui gagnai même des sommes considérables. J'avois remarqué qu'il cherchoit tous les moyens de dissiper son argent. En conséquence, je me promis d'employer mes talens à tirer partie de ses heureuses dispositions. Je fus quelque tems sans trouver d'occasion favorable. Enfin un jour je le rencontrai dans un tripôt, jouant aux dés avec un jeune gentilhomme. Il s'éleva une dispute entr'eux. Les épées furent tirées, et l'adversaire de Théodore tomba sous ses coups. La fureur de ce dernier une fois calmée, il s'écria qu'il étoit ruiné, perdu, en un mot un homme mort. J'étois seul dans la chambre avec

eux. Je m'approchai du chevalier, et je lui dis que s'il vouloit me signer un billet de mille louis d'or, que je tirai en même tems de ma poche, je le mettrois à l'abri de toutes les poursuites. Il y consentit sur-le-champ. Je fus d'abord charmé d'avoir si bien réussi dans mes projets. Mais quelques instans de réflexion suffirent pour me faire appercevoir de mon imprudence, puisque je n'avois d'autre moyen de le mettre en sûreté, que de le conduire ici, et que d'un autre côté j'étois incapable de l'abandonner, après avois reçu un pareil prix de ma protection. J'ai donc favorisé sa fuite, et j'ai gagné ma récompense; mais que faire maintenant, mes amis, pour prévenir les inconvéniens, les dangers de mon imprudence ? »

Après une longue délibération, il fut arrêté que l'on feroit faire à Théodore le serment solemnel de ne jamais nous trahir, et de ne faire connoître à

qui que ce soit notre retraite, et que de notre côté nous nous engagerions tous, l'un après l'autre, en sa présence à faire tous nos efforts pour le tuer, si jamais nous apprenions qu'il eût violé son serment.

» Il consentit sans peine à cette proposition, prévoyant probablement que s'il eût refusé, nous l'eussions retenu prisonnier pour la vie. La proposition en avoit même été faite par un des bandits; mais Kroonzer observa que si jamais leur retraite étoit découverte par les officiers de justice, et qu'on y trouvât emprisonné un homme d'un rang distingué, il ne leur resteroit aucun moyen de défense devant les tribunaux, contre un témoignage aussi irrécusable.

» Peu de tems après, le chevalier lui ayant promis d'ajouter trois cents louis d'or aux mille que Kroonzer avoit déja reçus, ce dernier partit pour Paris, afin de s'assurer si l'adversaire de Théodore étoit mort ou non de sa blessure.

A son retour, il apprit au chevalier que la blessure ne s'étoit pas trouvée mortelle, et que le jeune gentilhomme étoit presque entièrement rétabli.

» Théodore nous quitta alors, et nous n'en entendîmes plus parler pendant quelque tems. Une nuit le bandit qui étoit de garde ayant apperçu un homme à cheval, qui montoit à travers les ruines dont le château est entouré, il sonna l'alarme. Tout le monde se mit sous les armes. Mais bientôt la voix du chevalier que l'on entendit dans la cour, dissipa toutes les craintes.

» Kroonzer, en le revoyant, fut fâché de ne lui avoir pas défendu de revenir au château; mais, toujours prêt à se laisser séduire par l'appât du gain, il consentit à le servir encore, et Théodore repartit avant le lever du soleil.

« Le chevalier, nous dit Kroonzer après son départ, m'a offert cinq cents louis pour cacher sa sœur dans le châ-

teau. Je les ai acceptés. Elle veut épouser, m'a-t-il dit, un homme d'une naissance et d'un rang indigne d'elle. Il se propose de prévenir ce mariage, en la faisant enfermer dans un couvent, lorsqu'il en aura trouvé un convenable à ses desseins. Mais en attendant, il veut la laisser dans ce château, parce qu'il croit indispensable de la séparer sur-le-champ de l'objet de son amour. »

» Kroonzer s'étoit engagé à aller lui-même chercher la prétendue sœur de Théodore. Celui-ci lui avoit recommandé de la traiter avec les plus grands égards. Kroonzer me proposa de l'accompagner dans cette expédition. J'y consentis. L'histoire imaginée par Théodore m'avoit paru vraisemblable. Un autre de nos camarades eut ordre de nous suivre. A l'heure convenue, après nous être déguisés, nous partîmes dans une mauvaise voiture, qui avoit été laissée dans le château, antérieurement à l'é-

poque où les bandits y fixèrent leur retraite.

» Nous ne nous arrêtâmes que deux fois sur la route, et encore fort peu de tems. La première auberge que nous rencontrâmes étoit située dans un endroit trop passager. En conséquence nous allâmes jusqu'à la chaumière où vous avez passé une journée entière. Nous engageâmes à prix d'argent le bûcheron qui l'habitoit à vous y recevoir à notre retour. Quant à la seconde auberge, comme nous ne devions y rester que très-peu de tems, et cela au milieu de la nuit, les mêmes précautions ne nous parurent pas nécessaires.

» Nous arrivâmes à l'endroit où Kroonzer devoit retrouver le chevalier. Au signal convenu entre elle et Théodore, la jeune fille qui vous servoit, cria au feu et ouvrit la porte, sous prétexte de courir chercher du secours. Nous entrâmes. Nous profitâmes de votre évanouissement

pour vous porter à la voiture que gardoit à peu de distance de votre cabane, notre camarade. Il y monta avec vous. Kroonzer et moi nous conduisîmes les chevaux.

» Votre costume et la cabane dans laquelle nous vous trouvâmes, si peu convenable à la sœur du chevalier, nous fit naître quelques soupçons sur la vérité de ce que Théodore nous avoit dit. Mais il se moqua de nos scrupules, et nous donna une explication, qui, je l'avoue, ne parut satisfaisante ni à Kroonzer, ni à moi.

» A la petite auberge où nous nous arrêtâmes pour la première fois, notre arrivée excita la curiosité générale. Un conte assez bien imaginé, que Kroonzer débita à l'hôte, satisfit tout le monde; mais à la chaumière de Bartha, située au milieu des bois, nous ne jugeâmes pas nécessaire de rendre compte de nos actions. »

Ici Lauretta ne put s'empêcher d'in-

terrompre son père, et de lui demander pourquoi Kroonzer, puisqu'il ne vouloit pas attenter à sa vie, avoit tiré son épée, au moment où elle avoit imploré la pitié de celui qui l'avoit accompagnée dans la voiture.

« C'étoit, lui répondit le comte Byroff, une menace tacite de Kroonzer à son camarade, afin de l'empêcher de vous instruire de votre destination, que le chevalier avoit recommandé de vous cacher soigneusement. Kroonzer avoit oublié jusques-là de nous instruire de cette circonstance.

» Lorsque nous quittâmes cette auberge, continua le comte, nous remplaçâmes notre camarade dans la voiture, qui fit à son tour les fonctions de postillon. Arrivés à la chaumière de la vieille Bartha, nous le fîmes partir en avant, afin de tout faire préparer au château pour vous recevoir.

» Notre voiture, comme je l'ai déja

remarqué, n'avoit pas servi depuis très-long-tems, et nous avions presque toujours voyagé (vous avez dû vous en appercevoir) sur des routes à peine frayées. Aussi nous ne crûmes pas pouvoir prudemment nous en servir davantage, et pendant que vous étiez dans la chaumière, nous la conduisîmes au milieu de la forêt; nous la laissâmes dans cet endroit, et nous revînmes à cheval à la chaumière. — Vous savez comme moi, ce qui s'est passé pendant le reste du voyage, depuis cet endroit jusqu'au château. »

« C'étoit donc, dit Lauretta, un des bandits que je vis entrer dans une porte qui donne sur la cour du château. Sa vue me causa une grande frayeur; car je crus reconnoître Théodore. »

« Vous ne vous trompiez pas, répondit le comte; il ne nous croyoit pas encore de retour, et étant par hasard entré dans la cour, il se retira précipitamment, dès

dès qu'il nous apperçut. Nous étions convenus de faire notre possible pour vous faire croire le château inhabité, afin que si vous veniez à vous échapper, ou même à rentrer dans le monde par quelques autres moyens, vous ne pussiez pas supposer que vos ennemis habitoient ces ruines désertes.

« Quelles sont les personnes que j'entendis s'approcher de la porte de ma prison le second jour de ma détention ? »

« Quelques bandits, répondit le comte, qui absens depuis plusieurs jours pour une expédition, et ignorant que vous étiez logée dans cet endroit, se disposoient à aller serrer leur butin dans un cabinet secret de votre appartement ; mais ils en furent empêchés par Kroonzer. »

» Le comte s'arrêta. Lauretta avoit écouté avec le plus vif intérêt, et un sentiment de satisfaction mêlé de crainte, l'explication de l'infâme et mystérieuse

conduite de Théodore, et celle de ses propres craintes. Pendant que son père se reposoit un instant, elle offrit de courtes, mais de sincères actions de grâces à la souveraine puissance, qui lui avoit donné le courage de supporter tant de souffrances, et qui avoit récompensé sa confiance par sa bienfaisante interposition. Le comte reprit alors :

« Vous devez vous rappeller que vous fûtes portée évanouie, de la cour sur le lit de la chambre qui vous servoit de prison, et que lorsque vous revîntes à vous, vous implorâtes ma protection. Ce fut en ce moment que votre voix et vos traits me frappèrent. Je leur trouvai une forte ressemblance avec la voix et les traits de votre mère, lorsque la dernière nuit que je la vis, elle me reprocha le meurtre supposé du comte de Cohenburg; mais ignorant qu'elle avoit eu un enfant, je fus seulement étonné d'une ressemblance aussi frappante, entre deux personnes,

que je ne supposai pas même un instant attachées l'une à l'autre par les liens du sang, et je m'efforçai de n'y plus songer.

» Kroonzer se chargea du soin de vous servir. J'aurois bien désiré qu'il m'eût confié cet emploi; mais je n'avois pas même un prétexte pour lui en faire la demande.

» Le jour où vous vous échappâtes du château, à travers la brèche que le tonnère fit à la muraille de votre prison, je fus le premier qui s'apperçut de votre fuite.

» Ici Lauretta interrompit son pere, pour faire remarquer à Alphonse, la manière miraculeuse dont la Providence lui avoit conservé la vie, malgré la hauteur dont elle étoit tombée. Le comte Byroff sourit de ce prétendu miracle, et lui apprit qu'à l'extrémité du château habité par les bandits, il y avoit sept tours qui s'élevoient par dégrés les unes

au dessus des autres, et qu'elle avoit été enfermée dans la plus basse, dont le plancher n'étoit pas à trois pieds de terre.

» Personne n'entendit la chute de la muraille. Celui qui étoit de garde dans la cour entendit bien à la vérité le bruit des pierres tombantes ; mais ce bruit étoit si ordinaire, au milieu de ces murs qui s'écrouloient de toutes parts au moindre coup de vent, qu'il n'y fit pas attention.

» La matinée étoit déjà très-avancée, lorsque passant auprès de la tour, en me promenant pour prendre l'air, je vis une ouverture dans le mur. Persuadé que je ne vous y retrouverois plus, j'entrai cependant pour m'en assurer. La croix suspendue maintenant à votre col, frappa soudain ma vue ; je la reconnus à l'instant pour celle que j'avois donnée autrefois à votre mère. Cette circonstance et votre ressemblance avec ma Lauretta, ne me permirent plus de douter

que vous fussiez sa fille. Je crus que le comte Frédéric Cohenburg étoit votre père.

» Convaincu, d'un autre côté, que votre mère ne pouvoit pas avoir un fils de l'âge de Théodore, je n'hésitai plus à croire que ce dernier avoit trompé Kroonzer ; mais je résolus de garder le silence, jusqu'à ce que la conduite future de Théodore, m'eût expliqué cet étrange mystère. En conséquence, je cachai la croix dans mon sein, et j'allai informer Kroonzer de votre fuite.

» Cette nouvelle l'affligea et l'alarma pour la communauté, sur laquelle sa téméraire imprudence, en faisant connoître à Théodore la retraite de ses camarades, pourroit attirer les conséquences les plus funestes. Il craignoit, si on ne parvenoit pas à vous rattraper, que le chevalier ne voulût se venger de ce qu'il croiroit être l'effet de la négligence.

» Des hommes à cheval furent envoyés

de tous côtés à votre poursuite, mais leurs efforts furent inutiles. Le lendemain au soir, Théodore arriva, furieux de voir ses criminelles espérances trompées; il partit lui-même à votre recherche, protestant toujours que vous étiez sa sœur.

» Ainsi se passèrent plusieurs jours, les bandits allant continuellement à votre poursuite, et revenant prendre les ordres de Kroonzer ou de Théodore. L'un des deux restoit toujours au château.

» A la fin, un des bandits apporta la nouvelle, qu'un paysan qu'il avoit questionné, lui avoit dit, que le jour où vous vous étiez échappé du château, il avoit vu le vieil hermite, qui demeuroit sur la lisière de la forêt, conduire une femme à sa cellule.

» Théodore avoit préalablement ordonné de préparer pour vous recevoir, si jamais vous étiez reprise, l'endroit le

plus sûr du château. Kroonzer, en conséquence, avoit fait préparer ce que les bandits appellent *la caverne*, à laquelle on communique par un des appartemens du château. S'étant assuré que tout étoit prêt, le chevalier prit avec lui un des bandits; et comme tous les chevaux étoient en ce moment en course, ils partirent à pied pour l'hermitage.

» Je résolus de faire tous mes efforts pour éclaircir mes doutes, et pour savoir d'une manière certaine si le nom de ma femme vous étoit connu. En conséquence je les suivis, et m'étant placé au milieu d'un bouquet de bois très-touffu, devant lequel je savois qu'ils devoient passer en revenant au château, dans le cas où ils vous trouveroient à l'hermitage, je me déterminai, quoi qu'il en pût arriver, à prononcer le nom de ma femme, au moment de votre passage; persuadé que si vous connoissiez ce nom, l'étonnement de l'entendre prononcer en

ce lieu, vous arracheroit une exclamation, qui m'instruiroit de ce que je désirois avec tant d'ardeur de savoir. J'étois de plus fermement résolu, si vous étiez la fille de ma Lauretta, à vous protéger de toutes mes forces en considération de l'amour que j'avois eu pour elle.

» Votre réponse me fit frissonner. Je crus entendre la voix de celle que j'avois perdue. Tandis que Théodore vous questionnoit, je gagnai doucement le côté opposé à celui d'où je vous avois appellé, et quand il s'élança vers l'endroit d'où le son de ma voix étoit parti, je vous arrachai des mains de son complice, et je vous conduisis à *la caverne*. Comme Théodore destinoit ce lieu à être votre prison, je crus qu'il ne soupçonneroit jamais qu'on ait pu le choisir pour vous soustraire à ses poursuites; d'autant plus qu'il s'imagineroit que vous aviez été délivrée par quelques moyens surnaturels.

» Sans que personne eût soupçonné

mon absence, j'arrivai au château peu de tems avant Théodore. Il avoit été retardé par les secours qu'il avoit été obligé de donner à son compagnon. Je fus désolé d'avoir ainsi maltraité un homme qui ne m'avoit jamais offensé ; mais je n'avois que ce moyen de vous arracher de ses bras, sans être découvert.

» Je crois même que dans ce terrible moment, si ses efforts m'eussent mis dans l'alternative de le tuer, ou de vous abandonner, je n'eusse point hésité à le poignarder. Je remercie le ciel de ne m'avoir pas réduit à cette cruelle extrémité.

» Je laissai sur la table, comme une sauve-garde contre la violence de Théodore, s'il venoit à découvrir votre retraite, un poignard dont la vue vous aura sûrement frappée.

» J'étois de garde cette nuit-là même. Tremblant, je revolai vers vous, et je sortis de *la caverne*, pouvant à peine

contenir ma joie d'avoir sauvé ma propre fille.

» Théodore et les bandits se mirent de nouveau à votre poursuite. Le premier juroit continuellement de se venger d'une manière terrible de ceux qui vous avoient délivrée.

» Je n'osai plus vous visiter, jusqu'à la nuit où mon tour de garde revint, et pendant laquelle j'étois déterminé à effectuer notre fuite. La Providence a daigné nous protéger.

» Je crus ne pas devoir faire part aux bandits de ma découverte, de peur qu'ils ne voulussent point consentir à mon départ. L'alarme que j'ai plusieurs fois témoignée pendant la route, venoit de la crainte d'être rejoint par eux, et séparé de vous pour jamais. En effet, hier matin Kroonzer, en s'éloignant après la mort de Théodore, a refusé de m'écouter, et m'a menacé de la vengeance due à un traître. Mais, continua le comte, nous chercherons

quelque retraite écartée, où le secret qu'exige ma position, me mettra à l'abri des dangers auxquels; autrement, le ressentiment des bandits m'exposeroit.

» Pardonnez, mes enfans, dit le comte Byroff, en finissant, pardonnez à ces larmes involontaires qui s'échappent de mes yeux; ce seront les dernières que m'arracheront mes souffrances. Le malheur m'a, pour ainsi dire, conduit par la main sur les traces d'un ange, dont j'ignorois jusqu'à l'existence. Je lui dois ma Lauretta, dont le doux sourire et les tendres caresses, ne me permettront plus de jeter de pénibles regards sur le passé. »

CHAPITRE XXI.

Permettez-moi de vous suivre. . . .

. . . .

. . . .

Je vous servirai jusqu'au dernier soupir, avec fidélité.

SHAKESPEARE.

Nos voyageurs ne s'arrêtèrent que le soir, pour passer la nuit dans une auberge. En arrivant, Alphonse fut enfin forcé d'avouer qu'il se sentoit très-malade. Il fallut le mettre au lit sur-le-champ.

L'air humide et froid de la nuit où il avoit quitté le château de Smaldart, la fatigue, le passage subit et violent de la

douleur à la joie, les efforts qu'il avoit faits la nuit et le jour précédens, pour cacher son état et ne pas compromettre, en s'arrêtant, le salut du père de sa Lauretta ; toutes ces causes réunies, lui avoient donné une fièvre plus forte que celle dont à peine il étoit guéri. Sa vie étoit d'autant plus exposée, qu'il avoit beaucoup moins de forces pour combattre la maladie.

Le comte Byroff se chargea de lui procurer immédiatement tous les secours qu'il seroit posssible de trouver dans le village où ils étoient alors. Lauretta veilla auprès de lui toute la nuit. Le lendemain matin, les symptômes devinrent encore plus alarmans.

Jusqu'au cinquième jour, la violence de la fièvre alla toujours croissant, et le médecin n'avoit donné que de très-foibles espérances; mais alors il déclara que le malade étoit hors de danger ; mais en même tems il recommanda au comte et à Lau-

retta de suivre strictement le traitement qu'il avoit indiqué, et de ne pas l'exposer, par une indulgence déplacée, à une rechute mortelle.

Lauretta n'avoit pas quitté son mari un instant. Son père, qui n'avoit pas pu résister à ses instances, et l'obliger à prendre du repos, avoit maintenant les plus grandes inquiétudes sur la santé de sa fille. Elle avoit passé cinq nuits sans dormir, et un nombre égal de jours, sans prendre un moment de repos. Quoiqu'Alphonse fût hors de danger, le comte fut obligé de lui ordonner de se retirer à l'avenir régulièrement toutes les nuits, en lui promettant en même tems de garder lui-même son mari pendant qu'elle dormiroit, et s'il arrivoit dans la santé du malade un changement, en bien ou en mal, un peu important, de l'en instruire sur-le-champ.

Lauretta s'étoit à peine retirée, qu'Alphonse demanda à boire. L'hôtesse pré-

paroit alors dans la cuisine la tisane qui lui avoit été ordonnée. Le comte descendit pour aller la chercher. Sur l'escalier, il entendit un bruit confus de gens qui parloient très-haut, et rioient à gorge déployée ; le bruit ayant cessé un instant, il distingua la voix d'un homme dont les lamentations paroissoient exciter le rire des auditeurs.

« *Que le diable m'emporte*, crioit cet homme, si je ne donnerois pas tout au monde, pour être mort! »

Le comte arriva à la porte de la cuisine au moment où ces mots excitoient les plus bruyans éclats de rire. Mais comment exprimer son étonnement, quand, à peine entré, un homme dont la pâle lumière d'une lampe suspendue au plafond, l'avoit empêché de distinguer les traits, se levant et laissant tomber un verre de vin qu'il portoit à ses lèvres, courut vers lui, et tombant à ses genoux, l'entoura de ses bras et s'écria :

« Oh vous voilà ! vous voilà ! »

Il reconnut Jacques Perlet. — « Il est fou, il est fou, » s'écrièrent deux ou trois des assistans, et les éclats de rire redoublèrent.

La joie empêcha quelque tems Jacques de prononcer une parole. La surprise produisit le même effet sur le comte. L'hôte mesinterprêtant ce silence du comte, s'avança pour le débarrasser de cet incommode suppliant. Il saisit fortement de ses deux mains le bras gauche de Jacques. Celui-ci se releva à l'instant, et si le comte n'eût arrêté son bras droit, il se disposoit à appliquer à l'hôte un coup, qui l'eût fait repentir de s'être mêlé de cette affaire.

La retraite précipitée de l'hôte, mit alors les rieurs du côté de Jacques. Le ridicule donne souvent du courage à ceux qui en paroissent le moins susceptibles. L'hôte revint fièrement sur ses pas, et il se préparoit au combat, lorsque le

comte se mettant entre les deux champions, déclara qu'il prenoit le plus grand intérêt à Jacques, et qu'il désiroit que la dispute cessât.

Il n'en falloit pas tant pour appaiser la fureur de l'hôte, et Jacques se hâta de profiter du premier moment de silence pour témoigner hautement sa joie d'avoir retrouvé *son maître*. Dans son transport, il s'écria, que le comte étoit le seul homme bon qui eût jamais été créé, excepté pourtant son propre père, qui étoit mort.

Le combat ainsi terminé, la paix ramena la confusion des langues ; d'un côté Jacques toujours auprès du comte, ne cessoit de parler.

« Ah ! *monsieur*, disoit-il, comment avez-vous pu vous résoudre à quitter le château, sans m'emmener avec vous ? Est-ce que vous doutiez de ma fidélité ? Non, j'en suis sûr, vous n'en doutiez pas. Pour le monde entier, je ne serois

pas resté sans vous, dans ce maudit endroit. C'étoit, ma foi, encore pire que la Bastille. — Mais, Dieu merci, je vous ai retrouvé, et si je vous abandonne jamais, que mon oncle et Kroonzer me rattrapent à l'instant tous les deux.

D'un autre côté, et en même-tems, l'hôte racontoit aux assistans que Jacques étoit arrivé à pied, il y avoit environ deux heures, qu'il avoit demandé une personne (je vois bien maintenant, dit l'hôte, en se tournant vers le comte, que c'est monsieur) sans pouvoir donner la moindre désignation, ajoutant seulement quelquefois, tantôt que cette personne avoit avec lui une jeune dame, tantôt une jeune dame et un jeune homme, d'autres fois enfin, qu'elle étoit toute seule.

» Enfin, continua l'hôte, il parloit moitié allemand, moitié français, et cela d'une manière si extravagante, que l'on n'entendoit pas la moitié de ce qu'il

disoit ; il ne cessoit de répéter *Bastille*, la Bastille ; tout le monde ici le prit pour un fou, et nous nous amusions à ses dépens, lorsque monsieur, ajouta-il, en montrant le comte, est entré. »

Le comte saisit le premier moment de silence, pour annoncer à l'hôte et à l'hôtesse, que Jacques étoit un homme pour lequel il avoit le plus sincère attachement, et il leur recommanda de le bien traiter. Il retourna alors à Jacques ; il lui dit qu'il étoit obligé de le quitter pour aller veiller auprès d'un ami malade ; après l'avoir engagé à parler avec plus de circonspection, et lui avoir promis de le voir le lendemain matin de bonne heure, il retourna à la chambre d'Alphonse.

Le comte Byroff étoit fort content d'avoir retrouvé d'une manière si inattendue Jacques Perlet. Il savoit que cet honnête garçon lui étoit sincèrement attaché, et il se promit de s'en servir utilement

pendant le reste du voyage. Il n'étoit pas fort étonné qu'un homme qui s'étoit échappé de la Bastille , fût parvenu à s'échapper du château ; mais il étoit curieux d'apprendre par quel heureux hasard le pauvre Jacques avoit retrouvé *monsieur*.

Aussi-tôt qu'il fit jour, Lauretta retourna à la chambre de son mari ; elle le trouva endormi. Le comte sortit sans bruit de la chambre, et laissa à sa fille le soin si doux pour elle, de veiller son Alphonse.

Jacques ètoit déja levé, et le comte le trouva qui attendoit son arrivée, assis sur un banc, devant la porte de l'auberge, exerçant son art sur ses propres souliers, que son voyage avoit mis dans un fort mauvais état.

Dès qu'il apperçut le comte, il s'élança de dessus son banc, et prenant une des mains de *son cher maître* dans les deux siennes, il lui renouvella l'ex-

pression de sa joie de l'avoir retrouvé. Le comte, de son côté, l'assura du plaisir qu'il avoit à le revoir; il lui dit de se rasseoir, se plaça lui-même auprès de lui, et lui demanda quel accident l'avoit conduit dans cette auberge.

Ce n'est parbleu pas un accident, *monsieur*, mais plutôt un grand bonheur. Dès que je fus sorti de ce château plein de voleurs, je résolus de parcourir tout l'Empire, et de vous demander à tout le monde, jusqu'à ce que je vous aie trouvé. Vous voyez, *monsieur*, quelle bonne fortune j'ai eue, grâce à Dieu, et j'espère bien qu'actuellement, vous ne me laisserez plus là, *monsieur*.

Le comte s'empressa de le tranquilliser sur ce point, et l'instruisit des raisons qui l'avoient engagé à quitter le château. Il lui fit aussi le récit de ce qui lui étoit arrivé de plus important, depuis sa fuite.

« Fort bien, *monsieur*, et comment

croyez-vous que je suis parvenu à m'enfuir ? »

« Je sais que tu as un génie inventif, mais je ne puis deviner comment tu as pu tromper la vigilance des bandits, que mon départ a dû redoubler. »

« Je vais donc vous le dire, *monsieur*. — Kroonzer revint la nuit; il convoqua sur-le-champ une assemblée générale. Il nous apprit la mort de Théodore, et ajouta que sa prétendue sœur étoit votre fille. Chacun raisonna différemment sur cet événement. Cependant ils convinrent tous qu'il étoit assez naturel que vous vous fussiez enfui avec votre fille ; tous assurèrent aussi qu'ils vous croyoient trop homme d'honneur pour les trahir, après la manière dont ils vous avoient traité. En conséquence, il fut décidé qu'on ne vous chercheroit pas, et même qu'on ne vous feroit aucun mal, si le hasard vous faisoit retomber entre leurs mains.

« Maintenant, *monsieur*, je viens à ce qui me regarde. Quand j'appris que vous étiez parti pour ne plus revenir, j'eus la plus grande envie d'en faire autant; mais je n'osai pas en demander la permission; car je craignois qu'ils n'eussent pas en moi la même confiance qu'ils avoient en vous, et que si je leur faisois une pareille demande, ils me surveillassent de manière à rendre ma fuite impossible. Je me contentai de me lamenter de ce que je ne vous reverrois plus, et je déclarai que si le lendemain vous n'étiez pas de retour, je me tuerois. Les bandits se moquèrent de moi. Mais je savois bien ce que je faisois. Le lendemain je parus accablé de chagrin. Lorsque la nuit vint, ils me demandèrent si je me disposois à tenir ma parole. Je ne repondis rien, et je fus me coucher tout habillé. Quand je les crus tous endormis, je me levai, je passai en courant devant celui qui étoit de garde, je gagnai l'étang situé dans la

partie occidentale du château, et ayant posé sur une grande pierre mon chapeau et mon mouchoir, je grimpai comme un chat, au haut d'un des vieux saules, qui bordent l'étang. Plusieurs bandits réveillés par la sentinelle, accoururent de ce côté. Ils me cherchèrent. Le chapeau qu'ils apperçûrent ne leur permit plus de douter que je m'étois jeté dans l'eau. Après avoir fait encore quelques recherches inutiles, ils en conclurent que j'étois enfoncé dans la bourbe, et que j'avois été étouffé. Ils se retirèrent sans témoigner ni joie, ni chagrin. Quand ils furent partis, je descendis de mon arbre, et depuis ce tems, *monsieur*, j'ai toujours marché, sans savoir où j'allois.

L'arrivée du médecin mit fin à leur conversation. Le comte Byroff se leva pour l'accompagner dans la chambre d'Alphonse.

Avant la fin de la matinée, Jacques fut présenté à Alphonse et à Lauretta.

Le

Le premier le reçut aussi bien qu'un malade peut recevoir quelqu'un ; et Lauretta, comme un homme auquel elle devoit la vie de son père.

La santé d'Alponse se rétablit rapidement. Au bout des dix autres jours, le médecin assura qu'il pouvoit continuer son voyage. Nos voyageurs, en conséquence, suivis de Jacques, se remirent en route. Il ne leur arriva rien de remarquable, jusqu'à leur arrivée à une auberge isolée, située sur la route, entre le château de Cohenburg et la maison du comte Frédéric, environ à une lieue de ces deux endroits.

CHAPITRE XXII.

Vous tremblez ! Ces enfans de l'imagination et de la nuit vous effraient. Approchez, et riez de votre peur.

SENEQUE.

HEUREUSEMENT pour Alphonse, qui désiroit n'être pas connu, la petite auberge avoit changé d'habitans, depuis qu'il avoit quitté le pays. Aussi quand ils entrèrent, l'hôte les prit pour des voyageurs ordinaires.

Peu de tems après leur arrivée, Alphonse chercha à amener la conversation sur le sujet qui occupoit toutes ses pensées;

« Il est fort beau, dit-il en s'adressant à l'hôte, ce château qui est environ à une lieue d'ici. »

« Oui, monsieur. »

« Qui est-ce qui l'habite? »

« Personne. »

« A qui appartient-il? »

« A la famille de Cohenburg. »

« Et pourquoi n'y demeurent-ils pas? »

« Ah! monsieur, ils sont tous morts, à l'exception d'un pauvre gentilhomme, frère de celui qui l'a habité le dernier. On dit que tourmenté de remords, il n'a pu trouver de repos nulle part, et qu'il s'est enfin retiré dans un monastère, pour y faire pénitence de ses péchés et faire sa paix avec le ciel. »

« De quel crime l'accuse-t-on? »

« Il n'y a pas long-tems, monsieur, que je demeure ici; mais j'ai entendu dire que le comte Frédéric, le plus jeune

des deux frères, et qui habitoit une fort belle maison à une lieue d'ici, sur la gauche, (cette maison est actuellement occupée par le comte Radvelt) étoit si jaloux du château et des richesses de son frère, qu'il l'a fait assassiner dans le bois de Wolf, comme il revenoit de Vienne à son château, et qu'après, il a tué de ses propres mains la femme et le fils de son frère. On répandit le bruit que la comtesse étoit morte de douleur de la mort de son mari, et que son fils s'étoit tué lui-même dans un accès de folie. Personne n'en crut rien; mais comme personne n'avoit des preuves du contraire, on n'osa rien dire. Bientôt, cependant, le scélérat se trahit lui-même, car il ne resta que deux ou trois jours au château. Il partit. On ignore encore ce qu'il est devenu. »

« Et ne laissât-il personne dans le château? »

« Non, monsieur, personne. On ra-

conte d'étranges histoires sur ce château ; on dit qu'il est habité par des esprits. Il y en a même qui prétendent que toutes les nuits à minuit, le comte assassiné sonne une cloche. »

« Je suis extrêmement curieux de visiter ce château. »

« Je ne vous le conseille pas, monsieur. »

« Pourquoi cela, mon ami ? »

« Pourquoi, monsieur ! bien des gens disent que la raison pour laquelle l'esprit sonne la cloche, c'est qu'il est enfermé par quelque sortilège dans les murs du château, sans pouvoir en sortir, et qu'il espère attirer quelqu'un par le son de la cloche, afin de lui révéler le nom de son meurtrier, et d'en exiger la promesse de venger sa mort. C'est à cause de cela que personne n'ose approcher du château. »

Alphonse s'efforça de sourire ; mais ce récit fit sur lui une impression qu'il déguisa mal. Il sentit qu'il n'étoit plus en

son pouvoir de résister à sa curiosité. Il déclara au comte et à Lauretta, qu'il étoit déterminé à s'assurer cette nuit même, s'il l'on entendoit véritablement la cloche du château.

Lauretta effrayée le conjura, les larmes aux yeux, de différer ses recherches jusqu'au lendemain matin. Il y consentit à la fin, mais en exigeant de Lauretta la promesse de ne plus s'opposer à ce qu'ils fissent leur séjour au château, quand même après avoir parcouru le château et examiné le cabinet de son père, il n'y trouveroit pas l'explication de l'affreux mystère.

Alphonse passa la nuit sans dormir; il se leva, l'esprit fatigué de toutes les conjectures auxquelles l'absence du sommeil lui avoit permis de se livrer.

Avant de se mettre en route, il éprouva de nouveaux scrupules. La défense que sa mère lui avoit faite de jamais ren-

trer dans le château, la crainte qu'on ne lui eût tendu quelques pièges, en cas qu'il voulût jamais y revenir, l'arrêtèrent un instant.

« Le sort en est jeté, s'écria-t-il. » — Il embrassa Lauretta, la remit entre les bras de son père, et partit. Lauretta le suivit des yeux, jusqu'au moment où les branches des arbres qui bordoient la route, le dérobèrent entièrement à sa vue.

Alphonse, l'esprit préoccupé d'une foule d'idées contradictoires, se laissa quelque tems conduire au pas par son cheval. A la fin, il apperçut un sentier qui lui étoit bien connu. Il quitte la grande route, pique des deux; bientôt il a revu le château de Cohenburg. Que de sensations différentes il éprouva en ce moment! Il traverse le fossé, et s'avance vers l'écurie où il avoit lui-même sellé son cheval, le matin du jour où il avoit quitté l'antique demeure de ses pères. A

la vue de ces lieux maintenant déserts, autrefois si animés, il ne put retenir ses larmes.

Ayant laissé son cheval dans l'écurie, il alla droit à la porte du château. *Elle* étoit fermée ; il fit d'inutiles efforts pour l'ouvrir. Il courut alors à la porte de la poterne. Même résistance. Alors il fit le tour du château, et ne se rappellant plus qu'elles étoient trop hautes pour cela, il examina l'une après l'autres toutes les croisées, qui d'ailleurs étoient fortement barricadées, dans l'espoir d'en trouver une par laquelle il pourroit pénétrer.

Désespéré de l'inutilité de ses efforts, il ne pouvoit cependant s'arracher de ces lieux. A la fin il se résolut à retourner à l'auberge, afin de consulter le comte Byroff, sur ce qui lui restoit à faire. Il fit de nouveaux efforts pour ouvrir les deux portes ; mais il ne fut pas plus heureux

que la première fois. Il remonta sur son cheval, et retourna à l'auberge.

Alphonse s'empressa de raconter au comte ce qui lui étoit arrivé, et de lui demander conseil sur ses démarches futures.

« Il n'est pas facile, répondit le comte, de donner des avis sur un sujet aussi délicat. Les portes du château s'étant trouvées fermées, vous ignorez encore s'il est habité ou non. Si par hasard il l'étoit, l'opinion générale, où l'on est dans ce pays qu'il est habité, prouveroit qu'il sert de retraite à quelqu'un qui veut vivre inconnu, et qui peut-être est décidé à se venger cruellement de celui qui osera troubler sa solitude. »

« Mais, dit Alphonse, si l'être qui habite le château, veut vivre inconnu, pourquoi donc toutes les nuits en sonne-t-il la cloche ? »

« Avez-vous quelques preuves de cela ? »

« Le jeune mineur et notre hôte, me l'ont assuré tous les deux. »

« Mais jamais ils n'ont entendu cette cloche, et probablement tous ceux qui tremblent en racontant ce fait, n'ont d'autre autorité que l'imagination, toujours effrayée pendant la nuit, de quelques vieilles femmes. »

« Je veux m'en assurer par moi-même, reprît Alphonse, avant de prendre d'autres mesures. Je veillerai cette nuit sous les murs mêmes du château, jusqu'à l'heure où l'on dit que le son de cette cloche mystérieuse a coutume de se faire entendre. »

Il promit à Lauretta de ne point chercher à pénétrer cette nuit dans le château. Elle consentit en conséquence à le laisser veiller en dehors, afin de savoir enfin à quoi s'en tenir sur la cloche de minuit, à condition que son père l'accompagneroit. Mais Alphonse l'ayant assurée qu'il ne seroit pas tranquille, si son père

ne restoit pas avec elle à l'auberge, il fut convenu que Jacques Perlet seroit le compagnon d'Alphonse, dans son expédition nocturne.

Alphonse sentant bien qu'il ne pourroit sortir pendant la nuit sans que l'hôte en fût instruit, et sans que cette circonstance extraordinaire excitât sa curiosité, se détermina à lui dire qu'il se proposoit d'aller écouter cette nuit la cloche singulière, dont il lui avoit parlé. L'hôte qui étoit bien éloigné de soupçonner les véritables motifs d'Alphonse, s'efforça de le détourner de son projet par tous les argumens d'une aveugle superstition. L'ayant trouvé inébranlable, il le conjura de porter sur lui une petite croix.

» Cette croix, lui dit-il, a appartenu à ma défunte femme, et comme elle a été baisée par le pape, elle vous protégera contre le diable et les esprits. »

Afin de ne point paroître irréligieux aux yeux de cet homme, Alphonse ac-

cepta l'offre de la croix, et la plaça sur sa poitrine.

A dix heures du soir, Alphonse et Jacques partirent à pied pour le château.

Pendant le jour, Jacques n'étoit pas trop poltron ; mais pendant la nuit, le moindre soufle, une ombre faisoient disparoître tout son courage. Le comte Byroff, qui le connoissoit, ne l'avoit pas instruit des motifs de la curiosité d'Alphonse, relativement à la cloche du château de Cohenburg ; et comme heureusement il n'avoit jamais entendu parler des mystères et des apparitions qui écartoient tout le monde de ce terrible château, il s'efforça pendant toute la route de soutenir son courage en répétant continuellement « que le son d'une cloche pendant la nuit, n'étoit pas plus effrayant que le son d'une cloche pendant le jour. »

Alphonse, enseveli dans ses réflexions, n'étoit pas très-disposé à la con-

versation, et ils avoient fait à-peu-près un tiers du chemin, lorsque tout-à-coup, Jacques s'écria :

« L'entendez-vous, *monsieur ?* »

« Quoi ? »

« La cloche, *monsieur.* »

« Nous sommes encore trop loin du château, pour pouvoir l'entendre. »

C'est bien aussi ce que je croyois, *monsieur.* C'est pour cela que je vous demandois si vous l'entendiez. »

Si Jacques eût dit la vérité, il auroit avoué qu'il trouvoit fort triste de marcher ainsi en silence, et que désespérant d'engager Alphonse dans une conversation sur un autre sujet, il avoit cru avoir trouvé le moyen de rompre un silence pour lui insupportable. Son stratagême, cependant, ne lui réussit pas ; car Alphonse retomba dans ses silencieuses réflexions.

« La lune se leve, *monsieur*, reprit Jacques ; elle commence déja à nous éclairer un peu. »

Alphonse leva les yeux vers le ciel, et les rebaissa tout de suite vers la terre. »

« Combien y a-t-il d'étoiles, *monsieur?* les avez-vous jamais comptées? »

« Non. »

« Ni moi non plus, *monsieur*. Je voudrois bien savoir si quelqu'un l'a jamais fait. »

Point de réponse.

« Je croirois bien qu'il y en a plus de mille en tout. Je suis sûr que j'en vois au moins cinq cents; et il y a des nuits où on en peut voir moitié plus. N'est-ce pas, *monsieur*, qu'il y en a plus de mille? »

« De quoi? »

« Des étoiles, *monsieur*. »

Jacques attendit la réponse; mais en vain. Alphonse avoit répondu machinalement aux mots qu'il avoit accidentellement entendus, sans leur donner aucun sens.

Le silence ayant été une fois interrompu, son retour parut encore à Jac-

ques plus insupportable. Lorsque sa langue ne venoit pas au secours de ses yeux et de ses oreilles, il ne voyoit que des monstres informes, il n'entendoit que des sons lugubres. Pendant quelque tems, il ne put imaginer aucun expédient pour se distraire. A la fin, il lui vint une heureuse idée.

« Je crois que je viendrai à bout de compter moi-même les étoiles, *monsieur*.

Il dit; et sur-le-champ il commença à compter, sur ses doigts, *une*, *deux*, *trois*.. ..... etc. Il fut enchanté de sa découverte. Cet exercice occupoit à la fois, ses yeux, sa langue et ses oreilles. Ainsi se passa un autre tiers de la route. Jacques n'avançoit pas vite dans son calcul des corps célestes. A la fin, fatigué du métier d'astronome, et peu satisfait de n'entendre que sa voix, il abandonna son calcul, et il chercha, des yeux, Alphonse qu'il croyoit toujours à côté

de lui ; mais il n'y étoit plus. Il s'arrêta un instant ; il regarda tout autour de lui, aussi loin que la pâle lumière des étoiles, permit à sa vue de s'étendre, et n'appercevant pas son compagnon, il courut à toutes jambes dans la direction qu'il supposa qu'Alphonse avoit suivie, en criant de toutes ses forces : « *Monsieur! monsieur!* »

Alphonse inattentif à tout ce qui se passoit autour de lui, avoit insensiblement dépassé son compagnon, dont les pas avoient été retardés par son calcul astronomique, et avoit gagné une avance assez considérable sur lui, avant que ce dernier s'en apperçût. Tiré, cependant, de ses réflexions, par les exclamations de Jacques, il s'arrêta pour l'attendre, et bientôt ils se furent réunis, à la grande satisfaction de l'un des deux. Il s'en suivit une explication sur la cause de leur séparation momentanée. Jacques déterminé à ne plus laisser tomber la con-

versation, qu'il avoit eu le bonheur d'entamer, demanda à Alphonse :

« Combien avez-vous vu d'esprits, *monsieur*, depuis que vous êtes au monde ?

« Pas un seul. »

« Dans ce cas-là, vous en avez vu un moins que moi, *monsieur*, et c'est là ce qui fait que je n'aime pas à me trouver seul dans les ténèbres. »

« J'aurois cru au contraire, crédule comme vous l'êtes, que les ténèbres auroient dû vous être fort agréables. »

« Pourquoi donc cela, *monsieur ?* »

« Parce qu'alors vous ne pouvez rien voir qui vous effraie. »

« Oh ! *mon cher monsieur*, qu'est-ce que vous dites donc là, est-ce que les esprits ne sont pas lumineux ? »

Alphonse n'étoit pas en train de se moquer des fausses idées de Jacques, ni de s'efforcer de l'en corriger par les argumens de la raison. Il garda le silence.

Jacques avoit alors un vaste champ, devant lui. Il se mit à parler des revenans, des sorciers et des esprits. Mais bientôt ils arrivèrent à la vue du château de Cohenburg.

Ils s'avancèrent presque sous les murs de l'édifice, et ils s'assirent sur une petite élevation de gazon, où Alphonse se proposoit d'attendre le son de la cloche. La lune s'étoit enfin débarrassée des nuages, qui obscurcissoient sa lumière. Elle éclairoit ce vaste édifice, dont l'ombre immense s'étendoit jusques sur l'endroit où Alphonse s'étoit placé. L'aspect imposant de cette scène majestueuse, fit éprouver à Jacques des sensations, qu'il ne sut comment exprimer. Après plusieurs hésitations, il dit à demi-voix :

« Ma foi, si jamais je suis destiné à voir un autre esprit, je suis sûr que c'est ici l'endroit ou je dois m'attendre à le rencontrer. »

« Folie ! s'écria Alphonse : comment

pouvez-vous vous attendre à voir ce qui n'a jamais existé ? »

« Mon Dieu, *monsieur*, comme vous parlez ! Tous les prêtres du monde ne viendroient pas à bout de me persuader que je n'ai pas vu celui dont je vous ai déja parlé. »

« Si vous l'avez vu, il n'y a rien à répondre à cela, dit Alphonse, qui espéroit par cette condescendance, pour son bavard compagnon, pouvoir se livrer sans interruptions à toutes les réflexions, que faisoient naître dans son esprit, le lieu, l'heure et les circonstances. »

« Je pensois bien que vous me croiriez, à la fin, *monsieur*, dit Jacques, qui se flattoit d'avoir converti Alphonse. Je vous conterai toute l'histoire ; me le permettez-vous, *monsieur* ? »

« Oh ! oui, répondit Alphonse, bien résolu de ne pas l'écouter, et espérant par cette complaisance se délivrer de

l'embarras de répondre à ses questions. »

Jacques jeta alors les yeux autour de lui, et par précaution, il s'approcha encore plus près d'Alphonse, puis il commença ainsi :

« J'avois environ quinze ans ; mon père avoit alors dans................. En ce moment la cloche de la tour méridionale du château, sonna plusieurs coups, dont les sons lugubres retentirent dans l'air. Alphonse se leva, et Jacques resta assis sur le tertre de gazon, pétrifié, pour ainsi dire, par la peur. »

CHAPITRE XXIII.

Quel étonnant mélange de raison et de folie !

SHAKESPEARE.

Le comte Byroff et Lauretta, impatiens de connoître le résultat de la démarche d'Alphonse, n'avoient pas voulu se coucher avant son retour. Ils l'attendoient au plus tard à une heure après minuit. Cette heure passée, ils commencèrent à concevoir des inquiétudes ; mais rien ne peut égaler leur consternation, quand à deux heures, ils virent arriver Jacques, la

physionomie toute décomposée par la peur.

Celui-ci courut vers le comte Byroff, en s'écriant :

« Oh ! *monsieur ! monsieur !* les diables l'ont emporté ; ils l'ont enfermé dans ce maudit château. Je gagerois ma vie que jamais il n'en sortira. Pour l'amour de Dieu, *monsieur*, courons au village voisin, ramassons du monde, et pendant le jour, nous démolirons le château. »

Le comte Byroff ne comprit rien à ces étranges paroles. Mais avant d'en demander à Jacques l'explication, il s'empressa de donner ses soins à Lauretta, qui s'étoit évanouie.

L'hôte apporta un verre d'eau.

« Je l'avois prédit à ce jeune gentilhomme, dit-il. S'il avoit voulu écouter les avis d'un vieillard, tout cela ne lui seroit pas arrivé. Je le savois bien, moi,

que l'esprit qui sonne la cloche, est un malin esprit. »

« J'en ai vu trois, reprit Jacques, aussi grands que vous et moi, tous aussi noirs que des corbeaux ; j'ai vu leurs figures, leurs mains, enfin tout. »

« Que la Sainte Vierge ait pitié de nous tous ! dit l'hôte, en faisant le signe de la croix, et en levant les yeux au ciel. »

« Lauretta revint à elle. — Elle courut à Jacques. »

« Où est Alphonse ? — Est-il dans le château ? répondez-moi. »

« Oui, *madame*, il est enfermé dans le château ; mais ne vous effrayez pas, *madame*, les esprits ne veulent sûrement pas lui faire de mal, car ils sont tous sortis du château, et l'ont laissé. »

« Explique-toi, dit le comte Byroff, parle clairement, et dis-nous tout ce qui est arrivé. »

« Eh bien, *monsieur*, lorsque la cloche sonna....... »

« Ah, ah, vous l'avez donc entendue? dit l'hôte, en l'interrompant; je savois bien que j'avois raison. »

« Oh, oui, je l'ai entendue! jamais je ne l'oublierai, mon Dieu! Lorsque la cloche sonna, monsieur Alphonse dit, qu'il étoit bien sûr actuellement que le château étoit habité. Il se leva et courut de l'autre côté du château pour chercher s'il n'appercevroit pas une lumière, en me recommandant d'avoir toujours les yeux fixés sur le côté du château, en face duquel j'étois assis. Je restai dans la même position une grande heure et demie. Il ne revenoit toujours pas. Il y avoit des instans où j'osois regarder le château, et d'autres où je n'osois seulement pas tenir mes yeux ouverts. A la fin je revis M. Alphonse qui s'avançoit vers moi. Enchanté, je courus au-devant de lui. Il n'avoit rien vu, ni moi non plus.

plus. Il dit que tout cela étoit inconcevable. Il ajouta qu'il vouloit s'assurer si les portes étoient fermées ou non, et qu'il reviendroit seul le lendemain matin. Je lui répondis que c'étoit le parti le plus sage. La grande porte étoit fermée; mais nous trouvâmes entr'ouverte une petite porte, qui est à une extrêmité du château. Il parut très-surpris ; il me défendit absolument de le suivre, m'ordonna de l'attendre dans le lieu où j'étois, et il entra précipitamment dans le château. »

« Sans lumière? dit Lauretta. »

« Oui, *madame*. »

« Cette circonstance ne doit pas vous inquiéter, dit le comte Byroff : il connoît parfaitement les êtres du château. »

« Que les anges veillent sur lui, s'écria Lauretta d'une voix presqu'étouffée par les sanglots. »

« Continue, dit le comte à Jacques. »

« Eh bien, *monsieur*, j'attendis.... j'attendis, et il ne revint pas. Je n'osai pas rester si près du château. Je m'éloignai de quelques pas, et je m'assis en face de la petite porte. Un instant après, j'en vis sortir les trois esprits noirs, dont je vous ai déja parlé, et.....

« Quels esprits? demanda Lauretta avec inquiétude. »

Elle n'avoit pas entendu le premier récit de Jacques.

« Oui, *madame*, c'étoient des esprits. J'en suis certain; car ils ont passé auprès de moi sans dire un mot, et sans que je pusse entendre le bruit de leurs pas. Le dernier qui est sorti a fermé la petite porte; car j'ai entendu le bruit de la clef dans la serrure. »

« As-tu été voir si elle étoit réellement fermée? »

« Non, *monsieur*, jamais je n'aurois osé en approcher. Que serois-je devenu, si je les eusse vu reparoître? Ils m'au-

roient appris à me mêler de leurs affaires. J'attendis cependant encore fort long-tems monsieur Alphonse; mais ne le voyant point reparoître, je revins ici en courant pour vous dire ce qui étoit arrivé. Grâces à Dieu, je n'ai rencontré personne. — Tâtez seulement comme j'ai chaud, continua-t-il en se tournant vers l'hôte. »

Le comte Byroff et Lauretta se regardèrent, sans oser proférer une parole. Ils craignoient de se faire des questions; ils ne pouvoient demander des secours étrangers, sans trahir le secret qu'Alphonse désiroit tant de cacher. Lauretta se désespéroit, et le comte cherchoit à lui donner des espérances qu'il n'avoit pas lui-même.

Au bout d'une heure, on entendit frapper à coups redoublés à la porte. L'hôte tremblant alla ouvrir. Alphonse entra précipitamment, et se jeta sur

une chaise, sans faire la moindre attention à ceux qui l'environnoient.

Ni les félicitations de Jacques, ni les caresses même de sa Lauretta, ne purent pendant quelque tems obtenir un regard. L'égarement étoit peint sur sa figure, et ses yeux étoient fixés sur la terre.

Le comte Byroff dit à l'hôte et à Jacques de se retirer. Ils obéirent, mais avec peine.

« Oh ! Alphonse, dit Lauretta, en l'embrassant, quel nouveau malheur vous est-il donc arrivé ? Parlez, je vous en conjure ; ce sera un adoucissement à mes maux, que de partager les vôtres. »

Alphonse ne répondit pas.

Lauretta se jeta à ses genoux.

« Rompez donc, s'écria-t-elle, ce cruel silence. Au nom de mon amour, faites cesser mes craintes mortelles. Que puis-je faire pour vous ? dites un mot, et vous serez obéi. »

Alphonse se lève, et en s'éloignant de Lauretta, il s'écrie, avec l'accent d'un homme en démence :

« Laissez-moi, laissez-moi ! Je sais que vous me haïrez : Oui, vous me haïrez. »

« Jamais, jamais ! j'en atteste le ciel. Comment, ô le plus aimé des hommes, avez-vous pu avoir une pareille idée de votre fidèle épouse ? Le sort injuste peut accumuler les maux sur votre tête ; il ne fera qu'augmenter, s'il est possible, mon amour. Puissiez-vous seulement, ô mon Alphonse, y attacher le prix que vous y avez attaché jusqu'ici. »

« Oh grand Dieu ! reprit Alphonse, étois-je digne d'un pareil trésor ? Mais l'amour d'un ange, n'est qu'un malheur de plus, pour un misérable dont la coupable désobéissance a fait sortir sa mère de la tombe. — Oui, je l'ai vue ! j'ai vu

son ombre vénérée, venir me reprocher mon crime. »

Il retomba sur sa chaise.

« Mon cœur m'avoit averti de ce danger, dit Lauretta, » en se laissant aller dans les bras de son père.

Alphonse se tourna alors vers Lauretta. Ses yeux parurent reprendre leur sérénité accoutumée.

« Est-ce que vous me maudissez aussi? lui dit-il; jamais je ne vous ai désobéi. Oh! dites que vous ne me maudirez jamais. »

« Ne viens-je pas de vous assurer de mon amour, de ma fidélité, de ma constance. »

« Mais vous pourrez changer, cruelle. Ma mère me chérissoit aussi autrefois; et pour un seul acte de désobéissance, elle a........ — Ah! si vous l'eussiez vue! »

Il poussa un profond soupir, tomba à

genoux, et saisissant une des mains de Lauretta, il l'entraîna auprès de lui. »

« Priez avec moi, priez ma mère de me pardonner. »

Il joignit ses mains, et parut prier avec ardeur. Toutes les nuances de la douleur se peignoient tour-à-tour dans ses traits. A la fin, il s'écria :

« Oh! révoquez, révoquez.... »

Le reste de la phrase expira sur ses lèvres. Il tomba étendu sur le plancher.

Le comte Byroff appela sur-le-champ Jacques, qui l'aida à porter Alphonse dans son lit. Pendant une heure, il ne donna aucun signe de vie. Enfin il rouvrit les yeux. L'expression de sa physionomie étoit changée. Ce n'étoit plus celle de la fureur, mais celle d'un chagrin profond et concentré. Il regarda avec inquiétude autour de lui, et appercevant Lauretta, il lui fit signe de s'approcher. Elle courut à lui; il saisit sa main :

« Ne m'abandonnez-pas ! Promettez-moi que vous ne m'abandonnerez-pas. »

« Non, non, jamais. »

Pourquoi n'êtes-vous pas couchée ? J'ai fait un rêve horrible. Oh !....

Lauretta se détourna pour cacher ses pleurs.

Alphonse regarda fixement le comte Byroff.

« Vous ici, mon ami, et vous aussi, ajouta-t-il, en appercevant Jacques. Vous aurois-je appellés pendant mon rêve ? »

Tout-à-coup, il parut s'appercevoir qu'il n'étoit pas déshabillé, et qu'il étoit seulement sur son lit. Il parcourut toute la chambre avec des yeux surpris. Puis comme un homme qui cherche à se rappeler quelque chose, il se leva ; ses yeux reprirent insensiblement leur égarement, et il s'écria :

« C'étoit une réalité ! Non, ce n'étoit point un songe. Plut à Dieu, que cela eût été un songe ! »

La nuit se passa tristement. Alphonse fit des réponses assez raisonnables à toutes les questions étrangères à la cause de son chagrin. Le comte Byroff essaya une fois seulement de toucher la corde sensible ; alors sa raison l'abandonna de nouveau.

La douleur de Lauretta et les inquiétudes du comte augmentèrent. Jacques pleuroit, prioit ; tantôt il consoloit Lauretta, tantôt il donnoit des conseils au comte, et de tems en tems il murmuroit à l'oreille de l'hôte, qu'il étoit sûr que c'étoient les diables noirs, qui avoient fait tout le mal. L'hôte, de son côté, conjuroit le comte d'envoyer chercher, pour prier auprès d'Alphonse, un moine du monastère du Saint-Esprit, éloigné seulement d'une demi-lieue.

Alphonse restant toujours dans le même état, à midi Lauretta se joignit aux instances de l'hôte. Le comte Byroff ne voulut pas s'opposer au désir de sa fille. L'hôte s'offrit à aller lui-même au

monastère ; mais quelques voyageurs étant arrivés en ce moment, il fut forcé de différer son départ. Lauretta, plus que jamais inquiète, craignit en différant, d'exposer le salut de son mari. En conséquence on donna quelqu'argent à un petit garçon du village voisin, qui passa en ce moment, afin qu'il conduisît Jacques jusqu'à la sainte maison.

Au bout d'une heure et demie, Jacques revint, accompagné d'un moine, qui apportoit à Alphonse, les secours spirituels et temporels ; car c'étoit un médecin fort habile.

Le comte Byroff, dès qu'il l'apperçut, fut au devant de lui. Il se contenta de lui dire que la raison du jeune homme pour lequel on l'avoit fait appeller, avoit été dérangée par quelque accident récent, dont lui-même n'avoit pas encore pu rendre compte ; il le conduisit ensuite au lit d'Alphonse.

Le moine demanda au comte s'il soup-

connoît la cause de la maladie du jeune homme. Ce dernier déclara qu'il l'ignoroit absolument.

Le saint homme prit la main d'Alphonse pour lui tâter le pouls. Celui-ci leva les yeux, et les fixant sur le moine, il s'écria :

« Qui es-tu? tu porte l'habit d'un consolateur. M'apporte-tu mon pardon? . . . A-t-elle prononcé mon pardon? »

« Calmez-vous, mon fils; de la confiance dans le ciel, et tout ira bien. »

« O honte! reprit Alphonse; tu viens ici pour me tromper. Ta robe fait naître l'espérance dans le cœur du coupable, et ta langue trahit son attente. — Laisse-moi, laisse-moi! par pitié, ne me tourmente pas davantage. »

Il mit sa main devant ses yeux, et enfonça sa tête dans son oreiller. Le moine alors s'approcha du comte Byroff et de Lauretta, et leur dit :

« Il y a un sens caché sous ses paroles, qui paroissent si extravagantes. A-t-il jamais été dans cet état? »

« Jamais, répondit Lauretta. »

» La cause en a donc été soudaine? dit le saint homme, en s'adressant à Lauretta. »

« Soudaine et inconnue. »

« Je lui ferai prendre un calmant, qui, je l'espère, en diminuant l'agitation de ses sens, rappellera sa raison. »

Alors le moine se mit à genoux, et pria Dieu avec ferveur, de seconder ses efforts, et de rendre à Alphonse la santé de l'âme et du corps. Lauretta joignit ses prières aux siennes.

Il partit ensuite, et Jacques l'accompagna au monastère, afin d'en rapporter la potion qu'il vouloit faire prendre à Alphonse.

CHAPITRE XXIV.

Maintenant sur la moitié du globe, la nature semble morte ; et des songes effrayans troublent le sommeil des mortels. Maintenant la magicienne célèbre le culte de la pâle Hécate, et lui paie son tribut nocturne. Voici l'heure, où l'assasin, au teint hâve et flétri, s'éveille au hurlement du loup, sentinelle, dont il attend le signal. Semblable au ravisseur Tarquin, il marche à pas alongés, en silence ; son pied pose à peine sur la terre ; il glisse dans les ténèbres, et s'avance vers son crime, comme un phantôme.

SHAKESPEARE.

LORSQUE Jacques revint, le comte Byroff vit tout de suite à sa contenance, qu'il avoit quelque chose d'important et de pressé à lui communiquer. Il le laissa cependant sortir de la chambre d'Alphonse ; mais il le suivit bientôt.

Ah ! *monsieur !* s'écria Jacques, en le voyant, je suis bien content que vous soyez descendu. J'ai quelque chose de bien singulier à vous dire ; je n'aurois jamais osé parler de cela devant *madame.*

« De quoi s'agit-il ? »

« Vous allez l'entendre, *monsieur.* Quand je fus arrivé au monastère, le vieux moine m'ordonna de l'attendre dans le réfectoire, à l'extrêmité duquel j'apperçus une porte entr'ouverte. A travers cette porte, j'entendis le bruit que font plusieurs personnes qui causent, rient et trinquent en même-tems. Aussi dès que le moine fut sorti du réfectoire, je m'approchai de la porte. Ma curiosité, je vous l'avoue, étoit vivement excitée. Le premier que j'entendis racontoit une histoire sur le pape, du moins je me l'imagine ; car il disoit que c'étoit un homme assez semblable à une vieille femme, et que les cardinaux dési-

roient sa mort. Quand celui-ci eut fini, un autre dit : — « Allons, père Francisco, désignez-nous un toast. » — « Volontiers, » répondit-il : « *A la santé de l'esprit du château ! Puisse-t-il sonner la cloche de minuit aussi longtems que nous vivrons tous.* » Ils rirent aux éclats et remplirent leurs verres. Ils répétèrent en chœur : « *A la santé de l'esprit du château !* » Un instant après je les entendis remettre leurs verres vuides sur la table. Après une minute ou deux de silence, un autre dit : « Que peut être devenu le jeune comte ? Une voix que je n'avois pas encore entendue, répondit : — « Oh ! quant à celui-là.... En ce moment j'entendis le bruit des pas du vieux moine, qui revenoit avec sa drogue. Je m'éloignai un peu de la porte, et je n'entendis plus rien. Le bon père m'a reconduit jusqu'à la porte du monastère. »

Le comte Byroff ayant dit à Jacques,

de ne pas sortir, et de se tenir prêt, en cas que Lauretta appellât quelqu'un, alla se promener sur le gazon, qui étoit devant l'auberge, afin de se livrer tranquillement aux réflexions que le récit de Jacques faisoit naître dans son esprit.

D'abord il lui parut évident, que la cloche de minuit étoit sonnée par les moines du monastère du Saint-Esprit, afin de confirmer les paysans du voisinage dans l'idée que le château étoit habité par des esprits. Il pensa, de plus, que les moines étoient les auteurs de ce bruit, et que quelque grand intérêt les avoit engagé à le répandre. Il ne douta pas non plus, que les trois figures noires, que Jacques avoit vu sortir par la poterne, ne fussent trois moines, qui avoient été au château, pour donner l'alarme accoutumée, en sonnant la cloche de minuit, et qui retournoient au monastère, au moment où Jacques les avoit apperçus. Il conjectura qu'ils

avoient pu pénétrer dans le château sans être vus ni par Aphonse, ni par Jacques, et que la porte par laquelle le premier y etoit entré, avoit été laissée ouverte par eux, tandis qu'ils remplissoient leurs nocturnes fonctions, ne soupçonnant pas que quelqu'un osât approcher d'un endroit devenu un objet d'horreur, pour tous ceux qui le connoissoient. Mais le comte ne put jamais s'expliquer la profonde terreur, dont Alphonse paroissoit avoir été frapé. L'apparition des trois moines, ne pouvoit en être la cause. D'ailleurs, il n'étoit pas probable qu'il les eût vus, ni qu'il en ait été vu; car, d'après le recit de Jacques, il étoit dans le château, au moment où ils en fermèrent la porte. De plus, Alphonse assuroit qu'il avoit vu l'ombre de sa mère. Il crut un instant que cette apparition, pourroit bien être l'ouvrage de la supercherie des moines. Mais le courage, l'intrépidité d'Alphonse, qui n'auroit pas manqué de

chercher à s'assurer de la vérité, lui firent aussi-tôt rejeter cette idée. Ne pouvant donc former une conjecture vraisemblable, il résolut, si la potion ordonnée par le père Nicolas, ne produisoit pas l'effet désiré, de chercher lui-même, à tout hasard, la solution du double mystère de la cloche de minuit, et de l'état actuel d'Alphonse.

La potion donnée par le moine à Alphonse, étoit somnifère. Peu de tems après qui l'eut prise, il s'endormit.

A minuit, le comte Byroff détermina, non sans peine, Lauretta qui n'avoit pas dormi la nuit précédente, à aller se mettre au lit.

Avec le jour, Alphonse s'éveilla; il se leva sur son lit, et jetant sa couverture, il sembla quelque tems prêter l'oreille. Au bout d'une ou deux minutes, il dit : — « Ecoutez; n'est-ce pas elle qui parle ? »

« Qui ? mon ami, dit le comte Byroff, en s'approchant de son lit. »

« Ma mère. »

Il y eut un moment de silence. Le comte auroit bien désiré continuer la conversation; mais il ne savoit comment la reprendre.

« Voulez-vous venir avec moi au château ? lui dit Alphonse. »

« Pourquoi désirez-vous y aller ? Y est-elle ? »

« Non pas à cette heure, du moins je le crains bien, dit Alphonse, en montrant des yeux la fenêtre, pour indiquer que le jour commençoit à paroître. C'est au milieu des profondes ténèbres de la nuit, que je l'ai vue. Ne vous ai-je pas dit, qu'elle tenoit dans sa main une lampe allumée ? »

« Non. »

« Mais elle étoit morte ; ses joues étoient caves et pâles. Ma désobéissance l'a fait sortir de la tombe. Je voudrois la

voir encore une fois, et implorer mon pardon à genoux. Ah ! si elle pouvoit adoucir ses yeux terribles, je mourrois heureux. »

« Vous a-t-elle adressé la parole ? »

« J'ignore si elle m'a parlé. Je n'ai pu supporter sa vue. — Tenez, portez vos mains sur mes tempes, et vous sentirez avec quelle violence elles battent encore. »

Le comte porta une main sur une des tempes d'Alphonse.

« Ne m'engagez pas, reprit ce dernier, à retourner au château. — Non, je n'y retournerai pas. Ce seroit doubler mon crime. Non, je n'y retournerai pas. Je n'oserai jamais m'exposer à la revoir. Si jamais vous la voyez, dites-lui..... — Mais vous ne la verrez pas. Vous ne lui avez point désobéi. Elle ne vous regardera pas d'un œil irrité. Je ne vous en parlerai plus. C'est à moi à supporter mon malheur.... »

Il cacha sa figure dans son oreiller. Le comte se promit bien de ne plus l'interroger à l'avenir sur un sujet auquel il ne pouvoit songer, sans perdre à l'instant la raison.

Cette courte conversation, n'ayant rien appris au comte de ce qu'il désiroit savoir, le confirma dans la résolution de visiter le château, à la première occasion favorable qui s'en présenteroit, et de faire ses efforts, afin d'éclaircir enfin cet étrange mystère.

Quelques heures après le lever du soleil, le père Nicolas vint visiter son malade. Il trouva que la potion lui avoit fait beaucoup de bien, et il donna les espérances les plus encourageantes d'un prompt rétablissement. Lauretta n'étoit pas dans la chambre, lorsque le saint homme arriva; mais ayant appris son arrivée par Jacques, elle courut à l'appartement de son mari, et demanda au père

avec empressement, des nouvelles de son Alphonse.

A ce nom, la surprise se peignit sur tous les traits du moine; mais il reprit bientôt sa sérénité accoutumée, et il répondit à la question de Lauretta. Le comte Byroff fut le seul qui s'apperçut de l'effet que le nom d'Alphonse avoit produit sur le père Nicolas. Il ne douta point que ce dernier ne s'approchât du lit, sous le prétexte de tâter le pouls de son malade, afin de pouvoir observer ses traits plus attentivement qu'il ne l'avoit fait jusqu'alors. Après avoir promis de revenir dans la soirée, le bon père quitta la chambre. Le comte Byroff l'accompagna jusqu'à la porte de l'auberge, afin de l'empêcher de jaser avec l'hôte, et dès qu'il fut parti, il recommanda à l'hôte de ne dire à personne qu'Alphonse avoit visité le château, de peur que cet aveu ne fût un nouvel obstacle à la découverte de la vérité.

Le soir le moine revint. Alphonse étoit toujours dans un état, qui ne permettoit plus au comte d'espérer apprendre de lui la cause de l'égarement de sa raison. Le père Nicolas s'assit auprès du lit. Il s'informa de nouveau d'une manière précise, si on n'avoit aucun soupçon, même éloigné, de la cause de la maladie d'Alphonse. Lauretta et le comte lui firent la même réponse que la première fois. Le père Nicolas garda quelque tems le silence; il n'avoit pas l'air bien persuadé de la vérité de leurs assertions.

« Venez-vous de loin, reprit-il? »

« De quelques lieues, répondit le comte. »

« Et l'endroit où vous allez, est-il éloigné d'ici? »

« Aussi-tôt que mon ami sera rétabli, il déterminera lui-même la route que nous devons suivre. »

« Vous voyagez donc pour votre plaisir? »

Le comte répondit à cette demande par une légère inclination de tête.

Le moine fit encore plusieurs questions, auxquelles il ne reçut pas de réponses plus satisfaisantes, et à la nuit il se retira.

Lauretta qui n'étoit pas instruite de la conversation que Jacques avoit entendue au monastère, crut que la curiosité seule excitée par l'état actuel de son mari, avoit dicté les questions du père Nicolas. Le comte, sans chercher à désabuser sa fille, les considéroit sous un point de vue bien différent. Il commença à croire que la solution du mystère prouveroit que le comte Frédéric de Cohenburg s'étoit retiré au monastère du Saint-Esprit, pour y jouir tranquillement de ses possessions criminellement acquises.

Cette conjecture lui parut probable ; et comme la complicité des moines en étoit une suite évidente, il en conclut que le seul moyen de découvrir la vérité,

étoit

étoit de s'assurer par qui la cloche du château étoit sonnée toutes les nuits. En conséquence, il résolut de ne pas différer plus long-tems, et si la chose n'étoit pas absolument impossible, de savoir cette nuit même, à quoi s'en tenir.

Le moine avoit donné à Alphonse, une seconde potion somnifère. Seulement elle étoit un peu moins forte que la première. Cette circonstance diminua l'inquiétude du comte, obligé pour l'exécution de son projet, de quiter Lauretta pendant quelques heures. Il étoit bien determiné à ne pas lui laisser soupçonner même, qu'il fût absent de l'auberge. Quand elle le pria de se retirer à son tour pour la nuit, il y consentit, mais à condition que Jacques veilleroit avec elle, dans la chambre de son mari.

L'hôte l'ayant, en tremblant, pourvu d'une lanterne et d'un briquet, le conduisit jusqu'à l'endroit, où la direction

de la route, ne lui rendoit plus un guide nécessaire. Là, le comte recommanda à l'hôte, le secret le plus inviolable; celui-ci pria tous les saints de protéger le comte contre les esprits. Ils se séparèrent. L'un retourna en diligence à l'auberge, et l'autre entra dans la longue avenue, qui conduisoit au château.

A peine avoit-il fait quelques pas, que le son éloigné d'une cloche, frappa son oreille. Il regretta beaucoup que la nécessité l'eût obligé de partir plus tard qu'il ne l'avoit projeté; mais toujours résolu de poursuivre son entreprise, il marcha d'un pas plus rapide.

Arrivé sous les murs du château, et favorisé par la lumière de la lune, il en fit le tour, en cherchant des yeux la poterne. Un instant, il crut appercevoir une lumière dans une des croisées du second étage. Il s'arrêta; mais la lumière n'ayant pas reparu, il passa outre, persuadé que son imagination l'avoit trompé.

A la fin, il arrive à la poterne; elle étoit fermée. Il la pousse d'un bras vigoureux. Elle cède à ses efforts. Il entre, fait quelques pas, écoute et regarde autour de lui; il n'entend que le silence, il ne voit que les ténèbres.

Il retourne sur ses pas, et repasse en dehors de la porte. Là, ayant allumé sa lanterne, qu'il a soin de tenir de manière à pouvoir la cacher promptement sous son large manteau, il rentre dans le château, et ferme sur lui la porte, précisément comme il l'avoit trouvée.

Il s'avance le long d'un passage voûté, à l'extrêmité duquel, en tournant à gauche, il trouve une porte; il la traverse, et entre dans la grande cour du château. Il fait encore quelques pas, puis il lève sa lanterne, afin de mieux voir les objets, dont il étoit environné. Il apperçut tout autour de la cour de nombreuses colonnes de marbre, et à l'extrêmité une énorme porte de fer. En face étoient quel

ques dégrés bórdés d'une rampe, aux deux côtés de laquelle, il y avoit deux portes hautes et étroites. C'étoit par l'une de ces portes, que le comte avoit pénétré dans la cour.

Il monte les dégrés. A droite et à gauche régnoit une longue galerie. Il lève de nouveau sa lanterne, et dirige d'abord ses yeux vers l'extrêmité de la galerie à droite. Il apperçoit des portes de chaque côté. Elle étoit terminée par un mur blanc. Alors il tourne à gauche. L'étendue de cette seconde galerie étoit plus considérable que celle de la première. Pendant qu'il l'examine, il croit voir à l'extrêmité, une figure marcher rapidement dans l'ombre.

Il avance doucement. Au bout de la galerie, étoit un corridor à droite, qui conduisoit, en descendant quelques pas, dans une autre galerie, fort ressemblante à celle qu'il venoit de quiter. Au fond de cette galerie, une porte entr'ouverte

frappa soudain sa vue. Cachant sa lanterne, il regarde à travers cette porte; tout étoit dans les ténébres. Il tire sa lanterne de dessous son manteau, et entre dans une chambre magnifiquement meublée. Rien n'indiquoit qu'elle eût été récemment habitée. Ne découvrant pas d'autre issue, il retourne dans la galerie. Le bruit d'une porte peu éloignée attire son attention. Il ne put pas determiner d'une manière précise, de quelle partie du château le son venoit; mais il conjectura qu'il étoit parti de la galerie située à droite de la rampe des dégrés, qui l'avoient conduit de la cour dans le château. Il suivit le son. Cette galerie se terminoit comme l'autre, par quelques dégrés, donnant sur un corridor d'une égale longueur.

Après avoir réfléchi un instant sur la marche qu'il devoit suivre, il descend les dégrés. Au bas, il trouve une porte, comme de l'autre côté. Il remet sa lan-

ferme sous son manteau ; et il se disposoit à essayer d'ouvrir la porte, lorsqu'il entendit un long gémissement, qui lui parut poussé par une personne très-proche de lui. Il tourne la tête, mais il n'apperçoit rien. Il commençoit à croire que ses sens l'avoient trompé, et il étoit sur le point de poser la main sur la porte, quand il en fut empêché par un cri étouffé, parti de l'appartement, auquel cette porte conduisoit. Il écoute ; deux fois encore le même bruit se fait entendre. Il ne douta plus qu'il ne vînt de l'appartement fermé par la porte devant laquelle il étoit. Le silence reprit son empire. Pour la troisième fois, il se disposoit à entrer, quand plusieurs voix parlant ensemble et d'un ton suppliant, se firent entendre. Son étonnement est au comble. Tout-à-coup les voix changent de ton, et entonnent un chant solemnel. Le comte reconnut le chant de l'église. Toujours inébranlable dans son dessein,

il cache de nouveau sa lanterne, ouvre la porte, et entre.

En face de la porte par laquelle il étoit entré, il y en avoit une autre plus petite et voûtée, d'où partoit une foible lumière. En regardant autour de lui, il remarque qu'il est dans une petite sacristie, derrière l'autel d'une chapelle, à laquelle conduisoit la porte voûtée. Il marche avec précaution vers un endroit duquel on découvroit tout l'intérieur de la chapelle. A peu de distance des marches de l'autel, étoit à genoux, auprès d'un cercueil, une figure pâle et décharnée, tenant une croix dans la main gauche et une discipline dans la main droite.

De l'autre côté du cercueil, trois moines étoient aussi à genoux. C'étoient eux dont le comte avoit entendu les voix. Ils chantoient encore. Lorsque leurs chants furent finis, ils firent tous trois le signe de la croix, et commencèrent une prière, dans laquelle ils im-

plorèrent la miséricorde divine pour le coupable. En même-tems la figure dont le vêtement noir et ample ne permettoit pas de distinguer le sexe, se leva et se déchira les épaules avec la discipline, qu'elle tenoit dans la main droite. La douleur lui arracha bientôt des gémissemens sourds, pareils à ceux que le comte avoit entendus. Bientôt, les moines firent une autre prière, à laquelle la figure pénitente se joignit. Après quoi ils quittèrent ensemble la chapelle par une porte en face de l'autel. L'un des moines portoit une lampe qui, pendant leurs dévotions, avoit été placée sur le cercueil, devant lequel ils étoient à genoux.

La ferme résolution du comte Byroff, de débrouiller enfin le mystère dans lequel ce château étoit enveloppé, l'avoit abandonné à la vue de ce spectacle. L'accent religieux des moines, la douleur de la personne pour le salut de laquelle ils imploroient le ciel, ne lui per-

mirent pas de troubler cette imposante et terrible cérémonie ; et quand elle fut finie, il sentit une répugnance insurmontable à se présenter devant des hommes, qui avoient le droit de lui reprocher son introduction furtive dans le château, et qui refuseroient probablement d'écouter ses excuses.

Il perdit quelques minutes à réfléchir sur le parti qu'il avoit à prendre. Il entendit des pas dans la galerie ; mais le bruit expira sur-le-champ. Il ne douta pas, d'après ce que Jacques lui avoit dit, que ce bruit ne fût fait par les moines en se retirant. Le bruit d'une porte, dont le château retentit immédiatement, le confirma dans son opinion.

Il se détermina à entrer dans la chapelle, et à chercher à découvrir ce qu'étoit devenu la figure qu'il avoit vue ; car il croyoit fermement, sans cependant savoir pourquoi, qu'elle n'étoit pas sortie du château ; il ne doutoit pas que cette figure

ne fût, ou le comte Frédéric, ou la comtesse Anna. Naturellement il inclinoit à croire que c'étoit le premier. Cependant les discours d'Alphonse sembloient indiquer que c'étoit la dernière. Arrivé au fond de la chapelle, il trouva que la porte par laquelle les moines avoient passé, étoit fermée. Il voulut l'ouvrir, mais elle résista à ses efforts. En ce moment une lumière frappa ses yeux. Il cacha sa lanterne. La lumière avança, et lui fit appercevoir une autre porte de fer, qui conduisoit dans un long et étroit passage, à l'extrémité duquel parut presqu'aussi-tôt, portant une lampe, la figure qu'il avoit vue dans la chapelle. Elle ouvrit une porte en face de celle où étoit le comte, qu'elle referma sur elle. Tout rentra dans l'obscurité.

Il reprit sa lanterne à la main; mais la porte dans laquelle la figure étoit entrée, étoit trop éloignée de lui pour qu'il pût la distinguer à l'aide de la foible lumière

de sa lanterne. Il résolut cependant de la chercher, et s'il parvenoit à la trouver, de s'adresser à la personne qui avoit excité si vivement sa curiosité et sa surprise.

Après avoir traversé successivement dans plusieurs passages, une suite d'appartemens le conduisit à une chambre, dont dépendoit un petit cabinet. Au fond de ce cabinet, il apperçut un escalier dérobé, au bas duquel il trouva la galerie à l'extrêmité de laquelle étoit la porte ouverte de la chapelle. Il courut de l'autre côté, dans l'espoir d'y trouver la porte par où la figure avoit disparu à ses yeux. La forme de la muraille étoit semi-circulaire. Il en conclut qu'il étoit dans une des tours qui terminoient les quatre coins du château; mais toutes ses recherches ne purent lui faire découvrir une porte en cet endroit.

Il plaça sa lanterne par terre, et il passa et repassa la main sur toutes les parties de la muraille; à la fin il crut sentir une

petite élévation, qui, au toucher, lui parut être un gond. Il reprit sa lanterne, afin de s'en assurer. Mais à son grand regret, il vit que la mêche de sa lampe étoit sur le point de finir. En conséquence il se hâta de retourner à la galerie le plus promptement possible, et tandis qu'il lui restoit encore de la lumière. Il craignit, si elle venoit à s'éteindre, qu'en cherchant son chemin dans les ténèbres, son absence ne se prolongeât jusqu'à l'heure où on ne pourroit plus la cacher à Lauretta, dont le courage abattu ne résisteroit pas à cette nouvelle inquiétude. Il suivit à pas précipités le couloir qui l'avoit conduit cette dernière fois à la chapelle, et à peine fut-il arrivé dans la galerie, que sa lampe expira.

Heureusement le jour commençoit à poindre. Il descendit facilement dans la cour. Il se rappella très-bien le chemin qu'il avoit suivi, et gagna la poterne.

Mais quelle fut sa surprise en la trouvant fermée !

Il se reprocha de n'être pas sorti du château avant les moines, d'autant plus qu'il savoit, par le récit de Jacques, qu'ils fermoient la porte en s'en allant. Il retourna dans la cour, et essaya d'ouvrir la grande porte. Ses efforts furent inutiles.

« Mais comment, se disoit-il à lui-même, Alphonse a-t-il pu sortir d'ici, après le départ des moines ? »

Cette idée lui donna l'espoir de trouver une autre issue. Après de longues et pénibles recherches, il fallut y renoncer. Toute son inquiétude étoit que Lauretta ne découvrît son absence, et n'en soupçonnât le motif.

Après avoir passé ainsi deux heures en recherches inutiles et en vaines lamentations, il crut entendre le bruit d'une clef dans la serrure de la poterne. Il s'arrêta pour écouter. Il n'entendit plus rien. Il

s'imagina qu'il s'étoit trompé. Néanmoins il voulut s'assurer de la vérité, et il courut à la porte ; elle étoit entr'ouverte. Il tressaillit de joie ; et franchissant le seuil de la poterne, il s'éloigna rapidement du château, sans chercher à savoir par qui et pour quelle cause la porte avoit été ouverte.

Arrivé à l'auberge, hors d'haleine, le comte Byroff s'empressa de demander à l'hôte, si Lauretta l'avoit demandé. Il apprit avec le plus grand plaisir, que non. L'hôte avoit, d'après le désir du comte, veillé jusqu'à son retour. Celui-ci, pour le récompenser de sa complaisance, satisfit sa curiosité sur l'effrayante cloche de minuit. Ils se retirèrent pour se reposer.

Le comte se jeta sur son lit, et commença à réfléchir tranquillement sur toutes les choses bizarres dont il avoit été le témoin au château. D'abord il se reprocha sévèrement de n'avoir pas, à tout

prix et à tout hasard, rempli l'objet de son voyage ; mais bientôt la voix consolatrice de sa conscience, lui dit qu'il avoit agi conformément au respect dû aux cérémonies religieuses.

Trop agité pour dormir, il se leva, et se rendit dans la chambre d'Alphonse, qui n'étoit pas encore réveillé. Lauretta ne voulut pas aller se reposer. Jacques accepta avec plaisir l'offre de quiter son poste pendant quelques heures.

Résolu de faire une seconde tentative, le comte ne dit pas un mot à Lauretta, de sa visite au château. Il craignit que les sollicitations et les instances de sa fille ne parvinssent à le faire renoncer à cette entreprise.

Alphonse, quoique réveillé depuis plusieurs heures, gardoit toujours le silence. Enfin il appella Lauretta et l'embrassa. Des pleurs inondèrent ses joues.

« Le bon père est-il ici ? » demanda-t-il.

Lauretta répondit qu'il ne tarderoit certainement pas à arriver.

« Puisse-t-il venir bientôt ! je lui ouvrirai mon cœur ; si ses prières ne peuvent obtenir mon pardon, ses conseils pourront peut-être m'être utiles. »

« Alphonse, dit Lauretta avec tendresse ; suis-je donc indigne de partager avec cet homme respectable, votre confiance ?

« Oh, ma Lauretta ! c'est mon amour pour vous, qui me fait un devoir de vous cacher ces affreux secrets. »

« Pouvez-vous croire que je souffre moins de vos chagrins, parce que j'en ignore la cause ? Oh, Alphonse ! vous êtes malheureux, il suffit ! »

« Que de bonté ! victime du désespoir, pour prix d'un amour si généreux, je vous ai entraîné dans mon malheur. »

« Que dites-vous, Alphonse ? j'ai été heureuse, très-heureuse ; oui, le ciel m'en est témoin, très-heureuse. »

Lauretta s'efforça de retenir ses larmes.

« Je crains d'en avoir trop dit, reprit Alphonse, en la fixant. Je vous ai déja dit, je crois, la cause de mon chagrin. Ne vous l'ai-je pas dit ? »

« Oubliez-la, je vous en conjure. »

« Jamais ! jamais ! Ma raison m'a tellement abandonné, qu'à peine sais-je ce qui s'est passé. Vous ai-je dit que j'avois vu l'ombre de ma mère ? »

Lauretta ne savoit comment répondre. Elle chercha à lire dans les yeux de son père la réponse qu'elle devoit faire. Elle vit qu'il n'étoit pas moins embarrassé qu'elle-même. La porte de la chambre s'ouvrit, et le père Nicolas en entrant, vint les tirer d'embarras.

Le bon père se plaça du côté du lit opposé à celui où Lauretta étoit assise.

« Bon jour, mon fils, dit-il, à Alphonse. Que Dieu daigne vous accorder sa sainte bénédiction ! »

Alphonse se tourna vers lui, et lui dit :

« Quoi ! mon père, vous avez la bonté de vous intéresser à moi ! »

« Je ne cesse d'adresser au ciel pour vous, les plus ferventes prières. »

« Vous me garderez donc le secret, si je vous confesse la cause de mes chagrins. »

« Le secret est le devoir le plus sacré de mon état. Parlez sans crainte, mon fils, ayez confiance en moi. »

« Allez cette nuit au château de Colembarg. Lorsque la cloche de minuit aura sonné, vous trouverez la poterne ouverte. Entrez dans la chapelle, et priez l'ombre de ma mère de me pardonner ma désobéissance. Si vous ne la voyez pas, elle vous entendra ; car elle habite ces lieux. Dites-lui bien que je me repens de ma visite coupable, quoiqu'elle ne m'ait rien appris du mystère que je cherchois à pénétrer. Si elle refuse de me pardonner, ma mort expiera mon crime. »

« Etes-vous véritablement l'héritier du château de Cohenburg ? » dit le père Nicolas, dont tous les traits exprimoient une surprise mêlée de plaisir.

« Oh ! non ! non ! je suis seulement le malheureux, l'abandonné Alphonse. Je suis perdu. La malédiction d'une mère pèse sur ma tête. »

« Quand avez-vous visité le château ? » demanda le saint homme.

« C'étoit..... Alphonse s'arrêta ; c'étoit pendant la nuit ; mais je ne puis me rappeler si ce fut la dernière nuit, ou la précédente. »

« Ce fut deux nuits avant la dernière, » dit le comte Byroff.

Lauretta s'étoit retirée du lit, et approchée de la fenêtre. Le père Nicolas s'avança vers elle, et lui dit :

« Etes-vous la femme de ce jeune homme ? »

« Oui, mon père. »

« Essuyez vos pleurs. Prenez cou-

rage. Des jours de bonheur vous sont encore réservés. »

« Dieu veuille, mon père, que vous ne vous trompiez pas. »

« Ayez confiance en sa bonté. C'est moi qu'il a daigné choisir pour ce saint ministère. Vos malheurs touchent à leur terme. »

Il se rapprocha du lit.

« Je prierai pour vous mon fils. Tranquillisez-vous, fiez-vous à mes efforts. Je reviendrai vous voir dans la journée. Jusques-là, que la paix soit avec vous. Adieu. »

Il partit ; et ses paroles plongèrent pendant quelque tems dans de silencieuses réflexions, ceux qu'il venoit de quitter.

CHAPITRE XXV.

Dans la nature entière, je ne vois plus que l'ombre sanglante de mon époux assassiné. Je n'entends plus que sa voix terrible. Sa tombe entr'ouverte, m'attend avec impatience.

ROWE.

Le soir le père Nicolas revint à l'auberge. Il trouva Alphonse levé. Sa santé étoit à-peu-près rétablie ; mais son imagination étoit toujours malade ; et quelquefois encore sa raison paroissoit l'abandonner entièrement.

« Avez-vous connu ma mère ? » dit-il au saint homme, dès qu'il fut entré.

Le comte, ni Lauretta, n'avoient pas osé remettre la conversation sur ce sujet.

« Beaucoup, » répondit le bon père.

« Est-il possible que vous ne me reconnoissiez pas », ajouta-t-il en hésitant un peu.

« Non....! non! je ne vous reconnois pas; et cependant il me semble avoir vu à quelqu'un, la cicatrice que vous avez au-dessus de l'œil. Excusez-moi; toutes mes pensées sont dirigées vers un seul objet. Dites-moi votre nom, je vous prie. »

« Je m'appèle le père Nicolas, et depuis long-tems, je suis le confesseur de votre mère. »

« Je vous remets maintenant. »

Alphonse prit la main du bon père, la pressa dans la sienne, et la baisa.

« Vous avez donc vu ma mère, dans les momens qui ont précédé sa mort? »

Le moine hésita avant de répondre; Alphonse s'en apperçut; il continua :

« A-t-elle quelquefois témoigné le désir de revoir son fils? »

Le père Nicolas continua à garder le silence. Alphonse reprit :

« Vous connoissez, sans doute, ma malheureuse histoire. »

« Je la connois. »

« Oh ! pourquoi m'a-t-elle chassé de sa présence ? Pourquoi m'a-t-elle retiré sa tendresse ? Malheureux Alphonse ! » Une mère cruelle ! un père assassiné ! Oh ! grand Dieu ! accorde-moi de connoître son assassin ! Le vœu de ma vengeance est écrit dans le ciel, et ici je jure de nouveau, de.... »

Le moine l'interrompit.

« Calmez-vous, mon fils, vous ne rendrez pas la vie à votre père, en versant le sang d'un autre. Pourquoi donc vouloir souiller de sang vos innocentes mains? »

« Vous avez, raison mon père. Le ciel saura punir le coupable mieux que je ne pourrois le faire. — Ah ! puisqu'il falloit que mon père pérît, pourquoi

n'est-il pas du moins tombé sous une autre main ? »

Le père Nicolas poussa un profond soupir.

« Ceux qui ont connu le comte Frédéric, auroient-ils jamais pu croire qu'il eût assassiné son frère ? »

« Si vous le croyez, vous calomniez sa mémoire. »

« Il est donc mort aussi ! Moi seul je vis pour porter l'insupportable fardeau de ma douleur. — Je me souviens que ma mère m'a dit, en m'ordonnant de m'éloigner d'elle, qu'il étoit innocent ; mais auparavant elle m'avoit assuré qu'il étoit coupable. — Quel étrange mystère ! »

Ici un intervalle de silence.

Tout-à-coup, revenant à lui-même, Alphonse s'écria :

« Puisque vous justifiez l'innocent, dénonçez-moi le coupable. Désignez-moi, je vous en conjure, celui que je dois

dois haïr, et guidez ce bras vengeur. »

« Renoncez, mon fils; renoncez à toute idée de vengeance. La charité doit être universelle; et qui a plus de droit à notre pitié, que le malheureux tourmenté par les remords d'une conscience, qui lui reproche un meurtre? »

« Et puis-je, mon père, obéir à votre voix? Mon cœur saigne encore, au seul souvenir de la mort de mon père. »

Plus les épreuves auxquelles nous sommes soumis, sont grandes, plus grande sera la récompense, si nous savons ne pas dévier de la ligne étroite du devoir d'un chrétien. »

« Si ma mère a connu le meurtrier..! » s'écria Alphonse, sans paroître avoir fait attention aux derniers mots du père Nicolas. Tout-à-coup il s'interrompit lui-même. — « L'a-t-elle connu? demanda-t-il. »

Le saint homme garda le silence.

« Dites plutôt que c'est elle qui l'a tué; déchirez-moi le cœur. Tranchez le mot. J'aime mieux voir terminer ma longue agonie par la mort, que d'être plus long-tems tourmenté par cette mystérieuse hésitation. »

Le sensible vieillard ne put retenir ses larmes.

« N'aimeriez-vous pas mieux que votre père vécût, quoique vous ne dussiez plus le revoir, que de savoir qu'il est mort ? »

« Le ciel en est témoin. »

« Et si votre absence étoit la seule consolation qui lui restât, vous sentez-vous assez de piété filiale pour lui obéir ? »

« Oh ! oui, je serois si heureux d'apprendre qu'il vit. Mais que signifient ces questions? Je sais qu'il ne vit plus. Pourquoi vouloir égarer ainsi mon imagination ! »

« Vous croyez que votre mère a des droits égaux à votre obéissance. »

« Oh ! ne m'accablez pas ! ne me reprochez pas d'avoir manqué de courage et de force, en désobéissant à ses ordres ! »

« Rappelez maintenant toutes vos forces pour les exécuter. »

« Que voulez-vous dire ? expliquez-vous, je vous en conjure. »

« Apprenez que votre mère vit ! mais il faut vous soumettre à ne plus la revoir. »

Comparativement, Alphonse avoit été jusques-là assez calme.

« Elle vit ! répéta-t-il, avec un accent déchirant. »

Tombant alors sur ses genoux, et levant ses mains au ciel :

« Anges de miséricorde ! je vous remercie ! C'étoit donc elle que j'ai vue ! Ce n'est pas ma désobéissance qui l'a fait sortir de la tombe ! Les yeux qu'elle a

fixés sur moi, n'étoient donc pas ceux de la mort ! O Dieu, je te remercie ! »

Un torrent de pleurs inonda son visage, et soulagea son cœur.

Pendant quelques intans, personne ne troubla le silence. Alphonse le rompit le premier.

« Ne pourrai-je donc plus la voir une fois, seulement une fois, pour implorer mon pardon ? »

« Votre pardon vous est accordé ; je puis vous l'assurer, » répondit le moine.

« Dites-moi donc alors, dites-moi pourquoi elle refuse de me revoir ; et quel que pénible que soit le combat entre le devoir et l'inclination, je n'insisterai plus pour la voir. »

« La cause de son refus est juste ; elle m'a permis de vous le révéler, et je ne doute pas que lorsque vous la connoîtrez, vous ne cessiez vos instances. »

« Parlez ! parlez !

« Vous sentez-vous la force d'écouter un récit épouvantable, dont toutes les circonstances vous intéressent ? »

« Oh ! oui ! le malheur m'a depuis long-tems préparé à tout. »

« Je ne crois pas nécessaire de recommander le secret à une femme, sur un point qui intéresse autant son mari, » dit le moine, en fixant Lauretta.

Il leva ensuite les yeux sur le comte Byroff. Celui-ci entendit parfaitement ce langage.

« Croyez aussi, mon père, dit-il, qu'Alphonse n'a point à redouter l'indiscrétion du père de Lauretta. »

Le moine témoigna sa satisfaction par un signe de tête, et commença ainsi :

« A la mort de votre tante, femme du comte Frédéric de Cohenburg, les soins généreux que votre mère prodigua à ses enfans, firent croire à votre père

que ses attentions pour les enfans, n'avoient d'autre principe que son amour pour leur père.

» Je ne puis assigner d'autre cause à ce malheureux soupçon, que la naturelle disposition du comte Alphonse à la jalousie, et je suis certain de l'innocence de votre mère et de votre oncle. »

« Les trois premières années qui suivirent la perte de sa femme, furent marquées pour le comte Frédéric, par la mort successive de ses enfans. Ne pouvant plus supporter la vue des lieux qui lui rappeloient de si cruels souvenirs, il résolut de voyager. Il partit pour Venise. Là, le hasard lui fit faire connoissance avec une jeune personne, qui lui parut destinée à remplacer la perte qu'il avoit faite. Mais un père avare la força de donner sa main à un homme qu'elle n'aimoit pas, et qui lui fit quitter Venise. Tous les voyages, toutes les recherches de votre oncle, ne purent jamais lui faire

découvrir l'endroit où elle avoit été conduite. »

En ce moment, le moine s'étant apperçu du trouble du comte et de Lauretta, interrompit sa narration, et leur demanda la cause d'une émotion qui paroissoit si vive. Le comte Byroff l'expliqua en peu de mots, à la grande surprise du moine, qui leur apprit ensuite, qu'après le départ du comte Byroff de Venise, Arieno avoit fait répandre le bruit, que son gendre ayant tué le fils d'un sénateur en duel, s'étoit enfui en Espagne avec sa femme. En conséquence, les recherches du comte Frédéric, s'étoient bornées à ce royaume. »

Le comte Byroff connoissoit trop bien Arieno, pour être étonné de cette nouvelle preuve de sa scélératesse. Il pria le moine de continuer.

« Chaque fois, reprit ce dernier, en s'adressant à Alphonse, que votre oncle revenoit en Allemagne, les craintes de

votre père renaissoient. Il voyoit son frère en proie au chagrin, et le refus constant du comte Frédéric, de lui en révéler la cause, nourrit et augmenta encore ses soupçons.

« Au bout de quelques années, et après plusieurs voyages, votre oncle revint enfin, avec la résolution de cesser tout à fait des recherches inutiles. Il se retira dans sa maison, déterminé à vivre loin du monde, et à ne sortir de chez lui que pour aller au château de son frère.

« Chacune de ses visites fortifioit les soupçons de votre père, et quoiqu'il fût toujours présent, lorsque le comte Frédéric étoit avec sa femme, il se persuada qu'il régnoit entr'eux une intelligence criminelle. A la fin, ne pouvant plus supporter le tourment de l'incertitude, il résolut d'éclaircir ses doutes, convaincu qu'il ne pouvoit être plus malheureux, quelque fût le résultat du stratagême, qu'il se proposoit d'employer.

« Il répandit le bruit qu'une affaire très importante l'appeloit à Vienne. La chose étoit probable. On le crut. La veille de son départ, il alla chez son frère; il lui dit qu'il avoit une chose de la plus grande importance à lui confier, et que dans cette circonstance, il avoit besoin de son secours. Le comte Frédéric le lui promit. Votre père exigea alors de lui, qu'il jurât de garder le secret, avant de savoir ce dont il étoit question. Votre oncle lui fit d'abord quelques représentations; mais, sur les instances réitérées de son frère, il jura de ne révéler à personne le secret qu'il lui confieroit. Votre père lui dit alors qu'il avoit des raisons de douter de la fidélité de sa femme.—Le comte Frédéric donna des marques de la plus grande surprise. Votre père mésinterprêta cet étonnement si naturel. Le comte Frédéric demanda à son frère, le nom de celui qu'il supposoit être l'amant de sa femme.

« Je le connois, cela suffit, répondit

votre père. Ce que j'ai à vous demander, c'est de faire tous vos efforts pendant mon absence, pour inspirer de l'amour à ma femme, et de m'informer à mon retour du succès de vos soins. »

» Le comte Frédéric s'éleva avec chaleur contre une mesure qui ne pouvoit avoir, suivant lui, que des inconvéniens; mais son frère insista si fortement, qu'à la fin il consentit à tenter l'épreuve.

» Le lendemain, jour fatal, votre père quitta son château, et prenant avec lui le vieux Robert, dont il connoissoit la fidélité, il se rendit à la chaumière de ma sœur, située à cinq lieues, au nord du château de Cohenburg. J'étois dans le secret du plan de votre père, et à sa demande, j'avois tout fait préparer en cet endroit, pour le recevoir.

» Pendant environ deux mois, votre malheureuse mère fut obligée de souffrir les soins assidus, les feintes caresses que lui prodigua, malgré lui, le comte Fré-

déric. Elle s'en plaignit à moi en particulier.

» Votre oncle écrivit plusieurs fois à son frère. Ces lettres ne contenoient que l'éloge de la fidélité de la comtesse Anna. Dans la dernière qu'il lui écrivit, il ajoutoit comme une preuve irrécusable de son innocence, qu'aucun homme, excepté lui-même et moi, n'avoit été reçu au château depuis son départ.

» Ces lettres produisirent un effet tout opposé à celui que se proposoit le comte Frédéric.

» Le jour qui, suivant lui, devoit apprendre à votre père s'il étoit le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, arriva enfin. Robert, comme cela avoit été concerté d'avance, retourna au château, et annonça que son maître avoit été assassiné dans le bois de Wolf, en revenant de Vienne. La conduite de votre oncle pendant son absence, fit croire à

votre mère qu'il étoit l'assassin de son époux.

« Oh! s'écria Alphonse, oui, je m'en rappelle ; elle l'accusa de ce crime. Ce fut alors que je jurai de...... »

» Ne parlez plus de cela maintenant, dit le saint homme, en l'interrompant ; écoutez, mon fils, la fin terrible de ce triste récit. — Lorsque le comte Frédéric arriva au château, vous le laissâtes seul avec votre mère. Elle l'accusa d'être l'assassin de son frère. Il jura qu'il étoit innocent, lui renouvella les protestations de son amour prétendu, et partit.

» Le lendemain, vous vous en rappelez sûrement, il revint au château. Il parla encore de son amour. La comtesse se jeta à ses genoux, et le conjura de ne pas ajouter de nouveaux tourmens à tous ceux qu'il lui avoit déjà fait souffrir. En ce moment, comme votre mère me l'a dit

depuis, vous entrâtes dans l'appartement.

» La nuit vint. J'introduisis alors votre père dans son château, sans qu'il eût été apperçu. Vous imaginez bien qu'il n'avoit pas cru que son frère lui eût écrit la vérité. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'alors, étoit destiné a les tromper tous les deux, et à cacher sous un voile impénétrable, la dangereuse expérience, dont il n'avoit révélé le secret à personne.

» Au milieu de la nuit, un bruit qn'elle entendit dans sa chambre alarma votre mère. — Elle poussa un cri. Une voix qu'elle crut être celle du comte Frédéric, s'adressa à elle sur le ton d'un amour familier. — Elle sauta de son lit. La personne dont elle avoit entendu la voix, s'avança vers elle, et prit son bras gauche. Elle porta la main droite sur sa table de nuit, et saisissant un poignard qu'elle y avoit mis elle-même, pour se défendre contre le comte Frédéric, en

cas qu'il voulût employer la violence, elle perça le cœur de celui qui la tenoit.

» Pendant le reste de la nuit, elle crut avoir tué le comte Frédéric; mais, hélas! les premiers rayons du jour lui montrèrent son époux baigné dans son sang! A l'instant même, elle se rappela le vœu qu'elle avoit exigé de vous. L'égarement de sa raison ne lui permit pas de voir que son fils seroit coupable, s'il remplissoit jamais un pareil vœu. Vous connoissez mieux que moi les autres événemens de cette terrible matinée.

« Oh! Dieu! s'écria Alphonse, avec l'accent du plus profond désespoir, jusqu'à ce jour je ne connoissois pas toute l'étendue de ma misère! Oh! Dieu de miséricorde! pardonne à ma malheureuse mère! — Oublie l'erreur de mon père! — Vous aviez raison, ajouta-t-il, en s'adressant au père Nicolas, de dire

que je ne voudrois plus désobéir à ma mère, lorsque je connoîtrois le motif de ses ordres. — Ma désobéissance seroit l'arrêt de la mort pour la mère et pour le fils ! Oh ! ce vœu....... »

Il ne put pas en dire davantage, et tomba sans connoissance dans les bras du comte Byroff.

En revenant à lui, ses yeux se portèrent sur le père Nicolas.

« Oh ! misérable Alphonse ! Choisis, si tu peux, entre le parricide et le parjure ! »

Il balbutia encore quelques mots, que ses sanglots ne permirent pas d'entendre.

« Calmez-vous, mon fils, dit le saint homme ; l'église en a le pouvoir, elle vous relevera, j'en suis certain, de votre affreux serment. »

« Oh ! sa main sanglante ! — Je crois la voir encore ! — Je voulois l'embras-

ser, elle m'a repoussé ! » — Après un moment de silence. — « Quelle horreur ! j'ai juré d'ôter la vie à celle qui me l'a donnée ! » Il frissonna. « Insensé que j'étois de croire que j'avois atteint au sommet du malheur, avant d'avoir entendu cet effroyable récit ! Et même actuellement, je sens que je n'y suis pas encore parvenu..... On ne l'arrachera pas de mes bras. »

En prononçant ces derniers mots, il courut à Lauretta, et la pressa contre son sein. Après quoi, il se tourna vers le moine.

Continuez, bon père, je puis tout entendre maintenant. Ma raison, mes sens résisteront à tout désormais. Continuez, je vous en prie. »

» J'acheverai mon récit en peu de mots, reprit le moine. Votre mère m'envoya chercher de bonne heure. Elle m'avoua son crime involontaire et ses suites. Bientôt après le comte Frédéric arriva au

château. Je lui annonçai l'affreuse nouvelle. Jamais je n'ai vu un homme aussi profondément affecté. Il avoua sur-le-champ à votre mère, le motif de son amour supposé pour elle, et il se maudit lui-même, pour avoir été l'aveugle instrument de la jalousie de son frère.

» La comtesse me supplia de cacher soigneusement la véritable cause de la mort de son mari, et de répandre dans le monde le bruit de sa propre mort. Pour cela, il me fallut mettre dans ma confidence, quelques uns de mes confrères. Ses funérailles furent célébrées comme si elle eût été réellement morte. Après cette cérémonie, comme vous ne reparûtes pas, et que le comte Frédéric avoit déclaré l'intention où il étoit de finir ses jours dans la retraite, au monastère de Saint-Paul, les domestiques furent renvoyés, et les portes du château fermées.

» Pendant ce tems-là votre mère s'étoit

retirée dans l'appartement auquel conduit la porte secrette de la tour du midi.

» Je lui portois tous les jours sa petite provision. La nuit qui suivit l'évacuation du château, j'allai la visiter. Elle me dit alors qu'elle avoit formé la résolution de passer le reste de ses jours, seule, dans le château. J'essayai de la faire renoncer à cette idée ; mais elle resta ferme dans sa détermination, et tous mes argumens ne purent rien sur elle.

Un cercueil vuide, grâce à l'adresse de Robert, avoit été apporté en pompe, du bois de Wolff au château. Nous y avions déposé secrétement les restes de votre père, et nous l'avions placé dans un caveau au-dessous de la chapelle. La comtesse exigea que le cercueil fût remonté dans la chapelle, et là, depuis, elle passe toutes les nuits en prières, et s'inflige à elle-même une punition volontaire.

« C'est là que je l'ai vue. Elle me pa-

rut sortir du cercueil, » s'écria Alphonse.

« Mais la cloche de minuit.... dit le comte Byroff.»

« Est sonnée par elle, interrompit le moine, afin d'éloigner tout le monde du château, en faisant croire qu'il est habité par des esprits, et afin d'avertir deux moines de notre couvent, qui tour-à-tour, et toutes les nuits, la visitent avec moi, et joignent leurs saintes prières aux siennes, sur le cercueil de son mari.»

« Mais vous n'étiez pas avec elle, dit Alphonse, lorsque je la vis dans la chapelle.»

« Non, nous avions quitté le château; mais elle étoit restée à prier devant le cercueil.»

« Comment savez-vous cela?»

« Elle m'a dit elle-même, que la nuit où je sais maintenant que vous êtes entré dans le château, elle avoit vu un

homme s'avancer quelques pas dans la chapelle, et s'enfuir effrayé, dès qu'il l'avoit appercue.

« O nuit horrible! ô cruel souvenir! Que n'ai-je pas souffert! »

« Comment êtes-vous parvenu à sortir du château? » demanda le père Nicolas.

« L'effroi, l'égarement de ma raison, me donnèrent la force de briser la fenêtre qui est à l'extrêmité de la grande cour. C'est par-là que je me sauvai. »

« Le comte Frédéric, reprit le moine, se retira immédiatement au monastère de Saint-Paul, et ne survécut pas longtems à son frère. Depuis la mort de votre père, les moines du monastère du Saint-Esprit, ont, par la permission de votre mère, joui de tous les revenus de la terre de Cohenburg, en reconnoissance de leurs visites nocturnes et de leurs prières. Je l'ai souvent conjurée de vous faire chercher et de vous rétablir dans tous

vos droits ; mais l'égarement de sa raison, qui toujours a suivi cette proposition, ne me permettoit pas d'insister.

» Hier matin, je la visitai seul, pour lui faire part des soupçons que m'avoient inspiré votre nom, et quelques mots qui vous étoient échappés. Je lui dis que je croyois son fils dans le voisinage du château. »

« N'est-ce pas entre trois et quatre heures, que vous avez été au château ? demanda le comte Byroff. »

La réponse affirmative du père Nicolas, expliqua au comte, pourquoi il avoit trouvé ouverte la poterne. Le bon père continua :

Votre mère, dont l'esprit est extrêmement affoibli, parut douter que vous fussiez si près d'elle. Elle me pria cependant, si mes conjectures se vérifioient, de vous engager à ne pas chercher à la voir. Ma conversation de ce matin, avec vous, ne m'ayant plus laissé

de doute, je suis retourné la visiter cet après-midi. Contre mon attente, elle m'a écouté avec calme. Elle a beaucoup pleuré en apprenant qu'elle vous avoit vu sans vous reconnoître. Elle m'a déclaré que son intention étoit de vous rétablir dans la possession de tous vos droits, en quittant immédiatement le château; et par-dessus tout, elle m'a recommandé de vous dire, lorsque je vous aurois instruit de sa malheureuse histoire, que la seule preuve d'affection qu'elle désiroit et espéroit de vous, étoit de ne plus chercher à la revoir. »

Alphonse n'eut pas la force de répondre. A peine même entendit-il les derniers mots du père Nicolas.

Le saint homme lui conseilla de prendre du repos, et de tâcher de calmer un peu l'agitation de ses esprits. Alphonse se mit au lit, comme un homme qui sait à peine ce qu'il fait. Il ne proféra pas une seule parole, pendant toute la nuit.

Après avoir adressé quelques mots de

consolation à Lauretta, qui fondoit en larmes, et dit au comte Byroff qu'une affaire importante l'obligeoit à les quitter; mais qu'il reviendroit le lendemain matin, de très-bonne heure. Le père Nicolas quitta l'auberge, en donnant sa bénédiction à tous ceux qui l'habitoient.

La nuit se passa dans un morne silence. Il ne fut interrompu que par quelques réflexions du comte et de sa fille, sur le récit du moine, et par les fréquens et profonds soupirs d'Alphonse.

A dix heures du matin, le bon père arriva. Alphonse étoit depuis deux heures tombé dans un doux sommeil. Le comte Byroff et le moine avoient une ample matière de conversation; aussi ne tarit-elle pas jusqu'au moment où Lauretta vint les prévenir qu'Alphonse étoit reveillé et demandoit à voir le père Nicolas.

Ils montèrent à sa chambre.

« Mon père, dit Alphonse, aussi-tôt

qu'il apperçut le moine, vous ne m'avez pas dit où ma mère s'est retirée.»

« Quand je vous quitai hier, elle étoit encore au château de Cohenburg. Je l'ai conduite cette nuit au couvent de la Vierge-Marie, situé à sept lieues d'ici, et dont les pensionnaires même, quand elles ont une fois pénétré dans ses murs, ne peuvent plus recevoir aucun étranger. »

« Qu'a-t-elle dit en vous quittant ? Seroit-il possible qu'elle ne vous ait pas parlé de moi ? »

« Elle m'a chargé de vous dire qu'elle ne vous donnoit pas sa bénédiction, dans la crainte qu'elle ne vous attirât la malédiction du ciel. Elle se recommande à vos prières, et vous prie de jeter quelquefois un regard de pitié sur ce portrait. »

Le moine mit en même tems dans la main d'Alphonse, un portrait de sa mère, en miniature.

Alphonse

Alphonse le regarda avec empressement, et le baisa.

« Pardonne-lui, grand Dieu ! » s'écria-t-il.

Un petit ruban étoit attaché au portrait. Il le passa autour de son col, et plaça le portrait sur sa poitrine. Puis il reprit :

« Repose ici en paix ; et puissent, ô ! mon père ! ô ma mère ! vos ombres vénérées, être un jour unies dans un monde plus heureux, comme vos images le sont maintenant dans mon cœur. »

CHAP. XXVI et dernier.

> Heureux et les plus heureux des mortels, ceux dont une étoile bienfaisante a formé l'union indissoluble, et qui mêlent et confondent dans un seul et même destin, leurs cœurs, leurs fortunes et leur être !
>
> TOMPSON.

Au bout de quelques jours, la santé d'Alphonse lui permit de visiter le château de Cohenburg. Par les ordres du père Nicolas, le cercueil qui renfermoit les restes du dernier comte, avoit été replacé dans le caveau. Mais il se passa bien du tems avant qu'Alphonse pût prendre sur lui d'entrer dans la chapelle et dans la chambre où il étoit

couché, lorsque sa mère vint lui donner l'ordre mystérieux de s'éloigner du château.

Le comte Byroff et le père Nicolas, se chargèrent de faire faire les préparatifs que le long abandon du château avoit rendu indispensables.

Dès que Jacques eut appris qu'Alphonse alloit enfin reprendre son rang, et rentrer dans ses biens, il ne fut plus le maître de sa joie. Lorsqu'il ne pouvoit pas l'exprimer au comte, à Alphonse, ou à Lauretta, il se félicitoit lui-même, et ne cessoit de chanter et de danser.

L'hôte, depuis l'arrivée de nos voyageurs, leur avoit prodigué les soins les plus attentifs. Mais il ne sut pas plutôt qu'il avoit l'honneur de posséder chez lui l'héritier du château de Cohenburg, que ses attentions devinrent fatigantes, et perdirent tout le prix que leur donnoit auparavant la naturelle bonté de son cœur. Il avoit l'air continuellement af-

fairé ; et quoiqu'il fût très-bavard, il ne daignoit plus que très-rarement répondre aux questions qu'on lui adressoit.

Les visites fréquentes que le père Nicolas faisoit depuis long-tems au village voisin, en sa double qualité de prêtre et de médecin, lui en avoient fait connoître tous les habitans. Il choisit parmi eux tous les domestiques nécessaires au nouvel établissement d'Alphonse. Il n'oublia pas d'affoiblir par tous les moyens possibles la surprise que la soudaine apparition de l'héritier de la famille de Cohenburg avoit excitée.

Le jour où Alphonse fixa enfin sa résidence au château de ses pères, il reçut les félicitations des moines du Saint-Esprit. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner s'ils avoient le cœur sur les lèvres ; toujours est-il certain qu'ils s'expédièrent de bonne grâce.

Lorsqu'ils se retirèrent, Jacques étoit dans un coin de la cour. Lorsque ses

éclats de rire le lui permirent il s'écria :

« Ah ! mes amis, vous avez bu à la santé de l'esprit fort à propos. S'il plaît à Dieu, vous n'y boirez pas de si-tôt. »

Le père Nicolas n'avoit pas perdu de tems, et avoit écrit immédiatement à l'évêque pour l'instruire des circonstances du serment d'Alphonse, et pour le recommander à l'indulgence de l'église. Il obtint promptement son absolution, à condition qu'Alphonse fonderoit une rente perpétuelle, en faveur d'un couvent de pauvres religieuses, et se soumettroit à une légère pénitence.

Alphonse résidoit déja depuis trois mois au château de Cohenburg, les scènes ravissantes du bonheur domestique commençoient à lui faire oublier le passé, lorsqu'un jour Jacques hors d'haleine entra dans le salon, et, s'adressant au comte Byroff, lui dit :

« Oh ! *monsieur*, quel bonheur !

Grâces à Dieu, *monsieur*, nous n'avons plus maintenant d'ennemis dans le monde, que mon oncle Perlet et la Bastille. »

Le comte Byroff s'empressa de lui demander le motif d'une joie si extraordinaire. Jacques fut quelque tems à reprendre haleine, avant de pouvoir répondre. Enfin il dit :

« Je vous apprends, *monsieur*, que Kroonzer a été envoyé aux galères avec toute sa bande. »

« Et comment sais-tu cela? » lui demanda le comte.

« Je vais vous le dire, *monsieur*. J'ai été me promener jusqu'à la petite auberge. (C'étoit la promenade habituelle de Jacques, devenu l'ami intime de l'hôte.) Pendant que j'y étois, *monsieur*, il est arrivé un homme, un étranger. — « Quelles nouvelles? lui a demandé l'hôte. » — L'étranger a répondu

qu'on venoit de découvrir une bande de voleurs dans un vieux château, situé à une journée de chemin d'Inspruch. — Vous pensez bien, *monsieur*, que j'ai su tout de suite ce qu'il vouloit dire. — « Comment les a-t-on découverts? » ai-je dit. — « Un gentilhomme, répondit l'étranger, voyageant sur cette route, a été attaqué par eux. Ses domestiques sont parvenus à faire prisonnier un des bandits, qui a tout avoué et désigné leur repaire. Ils ont été immédiatemet arrêtés et condamnés par l'empereur, à être vendus aux turcs, comme galériens. »

Le comte Byroff prit sur-le-champ des mesures pour s'assurer de la vérité de ce rapport. Les informations en confirmèrent l'exactitude, à la grande satisfaction de Jacques, qui, depuis sa fuite du vieux château en ruines, avoit toujours eu grande peur d'être rejoint par les bandits, et sévèrement punis par eux de sa

désertion. Le comte Byroff lui-même ne fut pas fâché de n'avoir plus à craindre la vengeance, dont Kroonzer l'avoit menacé.

A cette époque, Alphonse envoya en Italie une personne recommandée à sa confiance par le père Nicolas, pour s'assurer si le comte Arieno vivoit encore. En cas qu'il ne fût pas mort, son intention étoit d'aller lui-même à Venise avec sa Lauretta, qu'il regardoit comme l'héritière légitime et unique des biens du comte Arieno. Il espéroit la faire reconnoître par son grand-père; mais son messager revint avec la triste nouvelle que le comte Arieno, après avoir été jugé complice d'un autre sénateur qui avoit diverti les deniers publics, étoit mort sur un échafaud, et que tous ses biens avoient été confisqués au profit de l'état.

Le comte Byroff et sa fille ne purent s'empêcher de donner quelques larmes,

au sort affreux, mais bien mérité, de cet homme, dont la vie avoit été un outrage continuel à l'humanité.

La comtesse Anna ne vécut que peu de mois dans la retraite qu'elle avoit choisie, pour y terminer sa déplorable existence. Certain que le Dieu des miséricordes lui avoit pardonné un crime involontaire, Alphonse ne put pas donner des larmes à une mort, qui mettoit un terme aux longues douleurs de sa mère.

Quelques années après, un événement imprévu fit trouver ensemble Alphonse et le baron de Smaldart. Le tems avoit adouci le ressentiment, que la mort du chevalier d'Aignon avoit d'abord excité dans le cœur du baron contre Alphonse. Ce dernier avoit toujours désiré de se réconcilier avec son généreux protecteur. La réconciliation se fit, sans que ni l'un ni l'autre eussent fait pour

cela la moindre démarche, mais à leur mutuelle satisfaction.

Le baron accepta l'invitation, que lui fit Alphonse, de venir passer quelque tems au château de Cohenburg. Son cœur sensible fut touché du spectacle dont il y fut témoin. Alphonse et sa Lauretta, vivant dans tout l'éclat de leur rang, et jouissant du premier des biens, le bonheur domestique; le comte Byroff révéré par son gendre et sa fille, aimé et caressé par ses petits enfans; ces innocens enfans, heureux de croître sous les yeux d'une mère tendre, plus heureux encore peut-être d'être élevés par un père digne de cette importante fonction.

« Craignez, mes enfans, leur répétoit souvent Alphonse, lorsqu'ils furent plus avancés en âge; craignez la méfiance et la jalousie, elles enfantent tous les crimes; elles sont elles-mêmes des crimes; elles ne savent pas distinguer l'innocent du

coupable ; elles font le tourment de celui qui s'y livre ; elles ne meurent qu'avec lui, et trop souvent la malédiction qu'il a encourue s'étend sur sa postérité. La méfiance et la jalousie sont filles de l'enfer ; la charité doit en triompher, elle est fille du ciel. »

Fin du second et dernier volume.

